This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

XU-4692

NIVERSITY LIBRARIES

LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

ר

ŒUVRES

DE

LE SAGE

Il a été tiré de ce livre :

70 — sur papier Whatman.
60 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

ŒUVRES

DE

LE SAGE

Avec Notice et Notes

PAR

FRÉDÉRIC DILLAYE

THÉATRE

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXIX

LE SAGE

AUTEUR COMIQUE.

PARMI nos écrivains de premier ordre, Lesage fut le premier, peut-être le seul, qui ne reçut pas de pension & gagna tout son pain à la pointe de sa plume. Dur labeur ! On lisait peu dans le siècle de Louis XIV si fécond en littérateurs. Les documents historiques nous apprennent que le nombre des éditions des œuvres de nos grands poètes de l'époque était très-restreint. Les libraires payaient mal. La veuve de Molière, une fine mouche en matière d'intérêts, ne put vendre que 1,500 livres les sept pièces qui composaient les œuvres posthu-

mes de ſon mari[1]. Dans la première partie du ſiècle on liſait les romans à grands ſentiments, dans la ſeconde les contes de fées. Les libraires, pour compenſer le peu de débit des livres, avaient inventé le cabinet de lecture en louant les ouvrages à ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient les acheter. Seul le théâtre, comme aujourd'hui encore, amenait une prompte renommée & un certain bénéfice.

Leſage, après avoir eſſayé du roman, tenta du théâtre. Il procéda dans ce genre comme il avait procédé dans le premier : par la traduction & l'imitation. Bientôt il laiſſa de côté les auteurs eſpagnols pour ne lire que dans le cœur humain.

Leſage était un petit bourgeois, & de plus un Breton. Il tenait de l'un & de l'autre cette fierté de roturier, ce dédain de la nobleſſe, ce caractère eſſentiellement indépendant qui le portaient à prendre ſes principaux perſonnages dans les claſſes inférieures. Il préférait le café au ſalon. Auſſi les trois types immortels qu'il a créés, Criſpin, Turcaret & Gil Blas, ſont-ils des hommes du peuple.

1. Ces pièces ſont : *Don Garcie de Navarre, l'Impromptu de Verſailles, le Feſtin de Pierre, Mélicerte, les Amants magnifiques, la comteſſe d'Eſcarbagnas & le Malade imaginaire.* Elles furent vendues à Thierry, libraire de la rue Saint-Jacques, à l'enſeigne de la Ville de Paris.

Il avait un profond mépris pour la richeſſe promptement acquiſe, & par conſéquent pour les financiers. Le traitant eſt ſa bête noire. Il le connaît ſi bien ! N'a-t-il pas été dans ſa jeuneſſe ſecrétaire d'un fermier général dans les aides ou dans les gabelles ? Quelle que ſoit l'œuvre qu'il écrive, ſitôt qu'il aperçoit l'ombre même d'un financier, il s'embuſque au détour d'une phraſe pour lui décocher le plus aigu de ſes traits. Dans le *Diable boiteux,* il ſe moque des contadors, & il fait dire à Criſpin, rival de ſon maître : « Tu as toujours donné dans la bagatelle, tu devrois préſentement briller dans la finance... Avec l'eſprit que j'ai, morbleu ! j'aurois déjà fait plus d'une banqueroute[1]. » Cette apoſtrophe jetée au début d'une petite comédie à l'intrigue vive, au ſtyle ferme, aux caractères vrais, au comique franc, indique l'idée fixe de Leſage, le ſujet comique qu'il pourſuit & qui lui eſt donné par la ſociété de ſon temps : le valet devenant & devenu financier.

Quelques critiques ſe sont demandé comment Molière n'avait pas ſongé à Turcaret. Certains d'entre eux, à l'eſprit plus perſpicace que profond, ont prétendu qu'un arrêt de Colbert défendait d'attaquer les financiers. De toutes ces interrogations, de toutes ces prétentions, il ne

1 *Criſpin rival de ſon maître,* scène II.

reſte pas un traître mot de vrai. L'adminiſtration des finances ſous Colbert ne prêtait point le flanc aux attaques. La condamnation de Fouquet eût ſuffi pour montrer l'inopportunité d'une ſatire contre les hommes d'argent. C'eſt ſans doute cette inopportunité qui empêcha Molière d'écrire *Turcaret*.

La comteſſe d'Eſcarbagnas[1] n'eſt-elle pas là pour prouver ce que j'avance ? On y trouve le premier ancêtre de Turcaret, M. Harpin, receveur des tailles. Il crie & tempête comme un vrai laquais. Il veut bien duper les contribuables, mais ne veut pas être la dupe d'une coquette. « Monſieur le receveur, lui dit-il, ne ſera plus pour vous monſieur le donneur[2]. » A regarder de près, la comteſſe d'Eſcarbagnas eſt auſſi très-proche parente de la baronne de Porcandorf. Si bien que la pièce de Molière, qui n'avait d'autre ambition que de ſervir de cadre à un ballet, pourrait bien aujourd'hui revendiquer l'honneur d'avoir ſervi de canevas au *Turcaret* de Leſage.

Quinze ans plus tard, Baron, dans *la Coquette & la Fauſſe prude*[3], donna un deſcendant à

1. Repréſentée pour la première fois à Saint-Germain en décembre 1671, & à Paris le 8 juillet 1872, ſur le théâtre de Molière.

2. Scène XXI.

3. Comédie en cinq actes, en proſe, repréſentée ſur le Théâtre-Français le ſamedi 28 décembre 1686.

M. Harpin. Il l'appela Baſſet, nom ſi caractériſtique, que Collin d'Harleville le reprit dans *les Mœurs du jour* pour le donner à un agioteur, & que Voltaire s'en ſouvint lorſqu'il fit le portrait d'un manieur d'argent :

Gros, court, *baſſet*, nez camard, large échine...

Au demeurant, toutes les plaiſanteries ſe concentraient dans ce nom ſeul. On tolérait ces hommes, on ſouffrait leurs exactions, mais on ne pouvait admettre ni leur manque d'uſage, ni la vulgarité de leurs manières & de leur ton.

Ce n'eſt que quatre ans après, dans *l'Été des coquettes* [1] de Dancourt, que nous trouvons le ſecond deſcendant de M. Harpin. Il a nom Céſar-Alexandre Patin. Il papillonne auprès des coquettes. Elles le ſouffrent : il joue gros jeu & perd toujours. Ses billets ſont curieux [2], ſes vers amoureux ne le ſont pas moins [3]. Il fait bonne chère, tient table ouverte à la ville & à la campagne. Dancourt, obſervateur ingénieux, a remarqué que les gens de finance ſont très-portés ſur leur bouche. Cette remarque fut, dans la ſuite, miſe à profit par les manuels

1. Comédie en un acte, en proſe, repréſentée le mercredi 12 juillet 1690.
2. Voir ſcène III.
3. Voir ſcène XIX.

culinaires, qui ne manquèrent pas d'ajouter l'épithète *à la financière* à bon nombre de mets nouveaux.

Le troisième descendant de M. Harpin porte le nom de Brédouille. Nous le rencontrons dans *la Critique du Légataire universel*[1]. C'est un grand mangeur, inventeur des poulardes aux huîtres, des poulets aux œufs & des sarcelles aux olives. A tout prendre c'est un homme de bon sens, puisqu'il défend la pièce de Régnard.

Enfin le terrible hiver de 1709 arriva. Au lendemain de Ramillies et d'Oudenarde, à la veille de Malplaquet, Versailles, suivant l'exemple de Mme de Maintenon, mangea du pain d'avoine. Le roi vendit pour quatre cent mille francs de vaisselle d'or. Les courtisans envoyèrent leur argenterie à la Monnaie. Les provinces se tordirent sous les étreintes de la famine. Pendant ce temps-là les traitants, gorgés d'or & de pain blanc, refusaient de prêter à l'État. Lesage se dressa alors terrible, brandissant, de sa main roturière & avec sa haine de bourgeois breton, le fouet de la satire. Les coups plurent drus & serrés sur ces impudents fripons. Eh quoi ! dans cette détresse, des marchands de Saint-Malo, rapportant trente mil-

1. Comédie en un acte, en prose, représentée le 19 février 1708.

lions du Pérou, en donnaient la moitié au roi[1], tandis que les partiſans, engraiſſés de la miſère publique, auraient inſulté à la détreſſe de tous avec l'inſolence de l'impunité ! Non pas ! Leſage fit *Turcaret*, & refuſa, lui pauvre, les cent mille francs qu'on lui offrait pour brûler ſon œuvre.

Turcaret paſſe de beaucoup ſes aïeux. Il ſynthétiſe en lui le voleur public. Une main dans les faillites, un pied dans les banqueroutes, le nez dans toutes les affaires véreuſes & les prêts à uſure. Il fait la pluie & le beau temps dans la rue Quincampoix, place ſes créatures dans toutes les compagnies, à condition d'être de moitié dans leurs eſcroqueries.

Nous avons vu le financier gourmet & gourmand. C'est là ſon moindre défaut : Il prétend au Mécène : le poète Gloutonneau vit à ſes dépens. Il eſt de bon ton d'aimer la muſique : Turcaret s'abonne à l'Opéra. Il fait conſtruire un hôtel, & fait, à un pouce près, ce qu'il contient de terrain. C'eſt un homme poſitif ; il le prouve juſque dans ſa poéſie :

Acceptez ce billet, charmante Philis,
Et ſoyez aſſurée que mon âme
Conſervera toujours une éternelle flamme
Comme il eſt certain que trois & trois font ſix[2].

1. Voltaire : *Siècle de Louis XIV*, chap. XXI.
2. Acte I, ſcène VI.

Tous les objets d'art & de luxe ne ſont pas trop beaux pour lui. Il verſe l'or à pleines mains : cela lui coûte ſi peu de les remplir. Quant à ſa famille, il s'en ſoucie non plus que d'un fétu. Sa ſœur eſt dans l'abjection, & ſe fait revendeuſe à la toilette : que lui importe? L'abſence de cœur eſt une des grâces de ſon état. La Bruyère le dit, & La Bruyère s'y connaît : « Un bon financier ne pleure ny ſes amis, ny ſa femme, ny ſes enfans [1]. » Il poſſède en plus les colères violentes, les emportements des laquais, des gens de baſſe extraction qui n'ont reçu ni inſtruction, ni éducation.

En un mot, Turcaret eſt un type, la conception générale du financier, crayonné, broſſé & peint avec la rude franchiſe d'un honnête homme. Il eſt plus grand que ſes aïeux ; il eſt plus grand que ſes deſcendants. Ces derniers tournèrent bien vite aux Gérontes amoureux & morfondus, aux emplois que nous nommons aujourd'hui *les ganaches*. Leſage fit donc œuvre de maître en créant *Turcaret*, qui élève le rôle de financier à la hauteur d'un caractère. En refuſant une fortune honnête pour conſerver au théâtre cette comédie, il fit acte de courage. Beaucoup oublient, en effet, que le droit & le devoir d'un auteur comique ſont de pourſuivre

1. *Les Caractères*, tome I, p. 247 de l'édition Alphonſe Lemerre, chap. *Des biens de fortune*.

les coupables que le texte de la loi ne peut atteindre. Le public ne s'aſſocia pas à cet acte de juſtice. Malgré la valeur réelle de cette comédie, la meilleure qui fut faite après Molière, malgré ſon à-propos inconteſtable, elle ſubit un échec complet. Les frères Parfaict ont prétendu que « deux cauſes étrangères au mérite de cette comédie en ſuſpendirent le plein ſuccès : le froid exceſſif qu'il fit au commencement de cette année & les murmures de certaines gens qui trouvaient trop de reſſemblance dans les portraits de cette pièce [1]. » Le *plein ſuccès* me paraît bel & bien un euphémiſme correſpondant à notre *ſuccès d'eſtime* moderne. Il y eut échec, & cet échec ne tint pas aux cauſes étrangères dont parlent les frères Parfaict. Leur perſpicacité eſt-elle en défaut ? ou bien ont-ils gardé le ſilence en connaiſſance de cauſe, l'un d'eux, François, faiſant des comédies ? Pourtant cette cauſe vaut bien la peine qu'on la recherche, puiſque Leſage, après cet échec, renonça au Théâtre-Français.

Établiſſons d'abord le tableau comparatif des recettes :

		Recettes.		Parts d'auteur	
		livres	ſols	livres	ſols
Jeudi	14 février 1709	2,320	»	181	»
Dimanche	17 —	1,865	16	152	8
Mardi	19 —	1,117	18	83	3

1. *Hiſtoire du Théâtre-Français*, tome XV, pages 1 & 2.

				Recettes.		Parts d'auteur.	
				livres	sols	livres	sols.
Jeudi	21	—		868	10	60	4
Dimanche	24	—		721	10	46	12
Mercredi	27	—		590	14	40	4
Vendredi	1er	mars	1709	553	4	34	10

D'après les règles ſuivies à la fin du règne de Louis XIV, une pièce en cinq actes rapporte à ſon auteur le neuvième de la recette, juſqu'à ce qu'elle tombe deux ou trois fois de ſuite au-deſſous de 500 livres. Dans ce cas, elle eſt dite *dans les règles,* & les comédiens ceſſent de la jouer. Non-ſeulement la pièce de Leſage ne tomba pas une ſeule fois au-deſſous de 500 livres, mais encore le tableau qui précède prouve que les comédiens étaient loin de lui donner le neuvième de leur recette. *Turcaret* n'était donc pas dans les règles. Sa ſuppreſſion de l'affiche prouve juſqu'à l'évidence la mauvaiſe volonté des comédiens.

Quant aux aſſertions des frères Parfaict, elles ſont faciles à détruire. Comment ſe fait-il que le froid ait agi ſur *Turcaret* tandis qu'il n'agiſſait pas ſur *Hérode?* Cette tragédie, fort obſcure, de l'abbé Nadal, fut donnée pour la première fois le lendemain de *Turcaret.* Elle eut *neuf* repréſentations & rapporta à ſon auteur 652 livres 3 ſols. Les périodes de gelées, durant cet hiver de 1709, eurent lieu du 5 au 25 jan-

vier & du 30 janvier au 20 février. Ce qui revient à dire que le grand froid se fit sentir pendant les trois premières représentations de *Turcaret,* celles-là mêmes qui furent les plus productives. La question de la cabale n'est guère plus sérieuse. Chaque jour le monde des financiers s'augmentait de nouvelles recrues & pouvait opposer plus de forces aux attaques. Cependant, au mois de septembre de l'année suivante, *les Agioteurs*[1] de Dancourt font vingt représentations. Si les partisans, les traitants, les maltôtiers & les financiers avaient été si chatouilleux lors de la première attaque, pourquoi étaient-ils si indifférents à la seconde ? *Les Agioteurs* étaient plus faciles à renverser que *Turcaret.*

Le mauvais vouloir des comédiens reste donc seul comme cause certaine de l'échec. N'avaient-ils pas vainement tenté, lors de la réception de l'ouvrage, de forcer Lesage à le remanier suivant leur bon plaisir ? Leur mécontentement vint-il de son refus ? Peut-être. Toujours est-il que ce mécontentement est visible encore dans les lenteurs qu'ils mirent à représenter *la Tontine.* Cette charmante bluette, finement écrite & bien dialoguée, reçue en 1708, ne fut représentée qu'en 1732 !

1. Comédie en trois actes, en prose, représentée le vendredi 26 septembre 1710.

Plus preſſé de payer ſon boulanger que de contenter Boileau, Leſage porta ſa verve comique au théâtre de la Foire. Il fit des chefs-d'œuvre au jour le jour, démontra qu'on peut avoir de l'eſprit ſur les tréteaux & même ſur les planches des théâtres de marionnettes. Sa verve facile & conciſe ſe prêtait aux ſituations préciſes & rapides, aux ſcènes libres, ſans prétentions, & qui n'avaient aucun ſouci des règles d'Ariſtote.

Leſage était né auteur comique. Il en avait le don, le flair, ſi je puis m'exprimer ainſi. Il reſſort abondamment de la lecture de ſon œuvre dramatique que, ſi les priviléges n'avaient pas exiſté, il eût créé un nouveau genre, non pas l'opéra-comique, mais le vaudeville moderne. Malheureuſement, la Comédie-Françaiſe était jalouſe & armée du privilége. Leſage lutta pourtant, & avec d'autant plus d'acharnement qu'il avait toujours ſur le cœur l'échec de *Turcaret*.

Les reſſources offertes par les ſcènes foraines étaient précaires. Dès 1703, les comédies dialoguées leur avaient été défendues ſur les réclamations des comédiens français. Elles repréſentèrent alors des ſcènes dialoguées formant chacune une action particulière. En 1707, nouvelle prohibition. Le cardinal d'Eſtrées, abbé de Saint-Germain, intercéda vainement en

leur faveur. Il fallut trouver moyen d'intéreſſer & d'amuſer les ſpectateurs avec des monologues. La choſe était malaiſée. On y parvint néanmoins. Les acteurs répondirent par des ſignes à celui qui récitait le monologue, ou bien celui-ci répéta tout haut ce que ſon interlocuteur feignait de lui dire tout bas. Meſſieurs de la Comédie-Françaiſe trouvèrent encore le mot à dire. Les malheureux acteurs forains furent réduits à la pantomime. Ils imaginèrent alors les pièces à écriteaux. Ces écriteaux, généralement rédigés en couplets, deſcendaient de la voûte & remplaçaient ce que l'acteur ne pouvait dire. Qu'arriva-t-il de ces tracaſſeries ?... Les ſpectateurs devinrent exécutants & chantèrent ces couplets en chœur.

Ce mode de procéder dura quatre ans, de 1710 à 1714. Il était donc en pleine vigueur lorſque Leſage, transfuge de la Comédie-Françaiſe, ſe tranſporta à la foire avec armes & bagages.

Il va de ſoi qu'il y continua ſa guerre aux financiers, non plus en raſe campagne, car les baraques foraines euſſent été fermées, mais derrière les haies & les buiſſons. Le dernier mot de *Turcaret* n'annonçait-il pas la continuation des hoſtilités : « Voici le règne de Monſieur Turcaret fini, dit Frontin en épouſant Liſette, le mien va commencer ! » Cette exclamation

fut une prophétie. Huit ans après, Jean Law fondait ſa fameuſe banque. Le nombre des Frontins qui devinrent Turcarets eſt incalculable. Quelques-uns, dont l'hiſtoire a gardé les noms, furent fermiers généraux, ce qui confirme une fois de plus le dire d'Arlequin : « Le métier de laquais eſt le vrai noviciat de la fortune. » La vieille haine du bourgeois breton contre la finance s'exhala à nouveau. Dans *la Foire des Fées*[1], nous retrouvons Turcaret après le cinquième acte.

Un jour les fées, déſolées qu'on ne parlât plus d'elles dans le monde, réſolurent de ſe ſignaler par quelque choſe de ſingulier en donnant une foire qui durât un mois. Elles devaient pendant ce temps diſtribuer à tous les peuples de la terre les dons qu'ils viendraient leur demander. Les Français commencèrent. L'un d'eux ſe préſente à la fée doyenne, qui lui demande quelle était ſa profeſſion.

« Un poète, à ma place, répond-il, vous dirait effrontément qu'il était du métier du ſoleil, puiſque j'avais comme lui un char à conduire.

LA FÉE.

Vous étiez fiacre.

M. MILLIONI.

A votre ſervice. Et Millioni eſt mon nom.

1. Repréſentée à la foire Saint-Laurent, en 1722, par les comédiens italiens de S. A. R. le duc d'Orléans, régent.

LA FÉE.

C'eſt-à-dire que vous êtes un champignon de la rue Quincampoix.

M. MILLIONI.

O l'heureux temps que vous me rappelez ! Alors on déſertait tous les quartiers pour ſe rendre dans cette rue célèbre. Les procureurs quittoient le château, & la veuve & l'orphelin étoient tranquilles. Les médecins abandonnoient les malades, & les malades guériſſoient. Les poètes négligeoient l'Opéra, & l'Opéra ne s'en trouvoit que mieux.

LA FÉE.

Cela eſt vrai.

M. MILLIONI.

Nous étions un tas de nouveaux riches qui compoſoient un monde à part. Nous vidions les magaſins, nous nous emparions des châteaux, & nous enlevions au public la beauté vagabonde pour partager avec elle notre proſpérité [1]. »

Et que demande-t-il aux fées ? Un dédommagement des millions que lui ont ôtés certaines gens qui ont voulu ſavoir d'où ils lui venaient. Voilà bien de la curioſité, n'eſt-ce pas ? Et pourquoi remonter à la ſource ? Ces richeſſes-là reſſemblent à ceux qui les acquièrent : elles ſont ſans origine. Cependant, comme il a beſoin de la fée, il veut bien conſentir à lui apprendre comment un fiacre a pu devenir ſi riche. « Une nuit, dit-il, après avoir ramené du Pont-aux-Choux, deux actionnaires avec deux groſſes réjouies, je trouvai dans mon carroſſe

1. Scène IX.

un portefeuille enflé d'effets. Dès le lendemain, zefte, je difparus du zodiaque du quai des Auguftins, je pris un habit magnifique, & je devins un fameux négociant. »

La fée, vous devez bien le penfer, le renvoie comme il le mérite & fans lui accorder ce qu'il demande.

Tout cela eft enlevé au trait, mais leftement enlevé. Dans les cent une pièces qu'il fit pour la Foire, Lefage prit fouvent des canevas vulgaires, mais fes peintures de mœurs font toujours vives, fes filhouettes plaifantes & gaies. Certes, la littérature n'en eft pas très-élevée, quelquefois même la grammaire eft auffi peu fuivie que les règles d'Ariftote. Mais il fallait vivre, & quand on a refufé cent mille francs pour conferver au théâtre une œuvre où l'on a mis toute fon âme, on a bien le droit, en dépit de J.-B. Rouffeau, de quitter Apollon pour devenir le maître de Gilles & de Fagotin.

FRÉDÉRIC DILLAYE.

LE
POINT-D'HONNEUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

Le Point-d'honneur est une pièce de la composition de don Francisco de Roxas. Elle a pour titre en espagnol: No ay Amigo para Amigo: *Il n'y a point d'ami pour ami. Je l'accommodai au théâtre françois, & la fis représenter à Paris au mois de février* 1702. *Elle étoit en cinq actes; mais je l'ai réduite à trois, pour la rendre plus vive.*

ACTEURS.

LE CAPITAINE DON LOPE DE CASTRO, oncle d'Eſtelle.
DON ALONSE DE GUZMAN, amant d'Eſtelle.
DON LUIS PACHÉCO, ſous le nom de don Carlos, amant de Léonor.
CRISPIN, valet du capitaine.
CLARIN, valet de don Luis.
UN GENTILHOMME ſicilien.
UN ESPION du capitaine.
ESTELLE D'ALVARADE, nièce du capitaine.
LÉONOR DE GUZMAN, ſœur de don Alonſe, promiſe au capitaine.
BÉATRIX, ſuivante de Léonor.
JACINTE, ſuivante d'Eſtelle.

La ſcène eſt à Madrid.

LE

POINT-D'HONNEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER

Le théâtre repréſente le Pardo [1], *principale promenade de Madrid. On voit, dans l'enfoncement, un mur de jardin percé d'une petite porte.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, BÉATRIX.

(Elles ſortent toutes deux du jardin par la petite porte.)

LÉONOR.

UI, Béatrix, puiſque je ſuis ſoumiſe à l'autorité de mon frère, je ferai ce qu'il ſouhaite ; il veut que j'épouſe le capitaine don Lope de Caſtro, je l'épouſerai.

BÉATRIX.

Ce capitaine-là eſt un homme bien expéditif. Il vous vit avant-hier pour la première fois, & il vous a déjà demandée en mariage.

LÉONOR *ſoupirant.*

Ahi !

BÉATRIX.

Je ſais bien mauvais gré au ſeigneur don Alonſe de Guzman votre frère de vous ſacrifier à l'amour qu'il a pour Eſtelle d'Alvarade. Quoi, parce qu'il aime cette dame, il faut qu'il vous livre à une eſpèce de fou dont elle eſt nièce !

LÉONOR.

Il eſt vrai que le capitaine don Lope eſt ſi délicat ſur le point-d'honneur, qu'il outre quelquefois la matière. Cela lui donne un ridicule dans le monde, j'en conviens : mais il a de la naiſſance, de la valeur, de la probité & je crois que je ne ſerai pas malheureuſe avec lui.

BÉATRIX.

A la bonne heure. Vous allez donc abandonner don Carlos, ce jeune galant qui vient depuis huit jours régulièrement au Pardo, qui aſſiége la petite porte de notre jardin, & dont vous recevez les ſoins, ſans pouvoir vous en défendre.

LÉONOR.

C'en eſt fait, je n'y veux plus penſer. Mon devoir triomphera bientôt de l'inclination que je me ſens pour lui.

BÉATRIX.

Vous prenez bien vîte votre parti.

LÉONOR.

Eſt-ce que tu m'en fais un reproche ?

BÉATRIX.

Au contraire, je vous en loue. Après tout, ce don Carlos vous cache ſa naiſſance, & cela me le rend ſuſpect. Peut-être n'a-t-il pas tort de vous en faire un myſtère.

LÉONOR.

Quoi qu'il en ſoit, je ne veux plus lui parler.

BÉATRIX.

Vous ferez bien.

LÉONOR.

Tu n'as qu'à l'attendre ici.

BÉATRIX.

Volontiers.

LÉONOR.

Tu lui diras que je ſuis promiſe à un autre ; qu'il ceſſe de rechercher une fille qui ne ſauroit être à lui.

BÉATRIX.

Laiſſez-moi faire. Je vais le congédier impitoyablement.

Léonor rentre dans le jardin.

SCÈNE II.

BÉATRIX *ſeule.*

Je ne ferai pas mal de l'éconduire. Que fait-on? Le drôle a peut-être des vues.... & j'en pourrois payer les pots caſſés... Mais quel homme s'avance? Il me ſemble que c'eſt Criſpin. Juſtement, c'eſt lui.

SCÈNE III.

BÉATRIX, CRISPIN, *avec une longue épée.*

CRISPIN.

Eh! bonjour, charmante Béatrix!

BÉATRIX.

Je vous croyois mort, monſieur Criſpin. Depuis près de deux années que vous avez quitté le ſervice de notre maiſon, on n'a pas eu le bonheur de vous voir.

CRISPIN.

C'eſt ce que tu dois me pardonner, mon en-

fant; car je ſers à préſent un maître qui a beſoin de tous mes momens.

BÉATRIX.

Hé! à qui es-tu donc?

CRISPIN.

J'ai l'honneur d'être, depuis dix-huit mois, au vaillantiſſime capitaine don Lope de Caſtro. La glorieuſe condition!

BÉATRIX.

Au capitaine don Lope?

CRISPIN.

Oui, à celui qu'on appelle, par excellence dans Madrid, l'arbitre des différends, & le juge en dernier reſſort de toutes les querelles.

BÉATRIX.

J'en ſuis ravie, mon cher Criſpin. Te voilà rentré dans la famille.

CRISPIN.

Comment cela?

BÉATRIX.

Tu ne ſais donc pas que ton maître va devenir l'époux de Léonor de Guzman, ma maîtreſſe?

CRISPIN.

Ma foi, non; cela ſeroit-il poſſible?

BÉATRIX.

Il en fit hier au ſoir la demande à don Alonſe.

CRISPIN.

Voilà ce que je ne me ſerois jamais imaginé. Comment diable l'amour a-t-il pu ſe fourrer dans le cœur de cet homme-là ?

BÉATRIX.

C'eſt que l'amour ſe fourre par-tout, mon ami.

CRISPIN.

Je ne m'étonne plus vraiment ſi mon maître m'envoie dire à don Alonſe qu'il va venir le voir tout-à-l'heure, & s'ils ſe font tant d'amitiés tous deux depuis trois jours.

BÉATRIX.

Au reſte, je crois le capitaine un parti fort honorable pour Léonor.

CRISPIN.

Très-honorable. Comment ! c'eſt un oracle en fait de procédés. On vient le conſulter de tous les pays du monde.

BÉATRIX.

Je l'ai ouï dire.

CRISPIN.

Il a compoſé un livre où l'on trouve des règles de point-d'honneur, mais des règles

toutes nouvelles. On y voit toutes les eſpèces d'offenſes & de réparations poſſibles & impoſſibles.

BÉATRIX *riant.*

Cet ouvrage ſera d'une grande utilité. Mais, dis-moi un peu, eſt-il vrai que ton maître court toute la ville pour s'informer des différends qui ſont ſurvenus, afin de les terminer ſuivant ſes règles ?

CRISPIN.

Aſſurément. Il a même des eſpions pour en être mieux inſtruit ; & ces eſpions, pour ſon argent, lui rendent compte tant des injures qui ſe font, que de celles qui ſe doivent faire.

BÉATRIX.

Quel original ! Et t'accommodes-tu bien de ſes manières ?

CRISPIN.

A merveille. Je le prends même pour modèle.

BÉATRIX.

Oh, oh !

CRISPIN.

Et nous vivons enſemble comme deux frères bien unis.

BÉATRIX.

Je t'en félicite.

CRISPIN.

Je veux te dire un trait qui t'en convaincra. Tu ſauras que la guerre eſt ſa paſſion dominante & qu'il n'a pas de plus grand plaiſir que de parler de ſes campagnes. Dès que vous touchez devant lui cette corde-là, il vous enfile un détail d'expéditions militaires, à épuiſer la patience humaine. Mais comme il connoît ſon défaut, il m'a chargé de le tirer diſcrètement par le bout de la manche, quand je m'apperçevrois qu'il va s'égarer. Je n'y manque pas; & il ſe dépêche auſſitôt de finir, comme un organiſte qui entend ſa ſonnette; drelin drelin.

BÉATRIX.

Cela eſt admirable.

SCÈNE IV.

LE CAPITAINE, UN ESPION, CRISPIN, BÉATRIX.

(*On voit, dans le fond du théâtre, le capitaine qui cauſe avec un cavalier qui lui ſert d'eſpion.*)

BÉATRIX *à Criſpin.*

Mais n'eſt-ce pas lui que je vois là-bas avec un autre cavalier?

CRISPIN *à Béatrix.*

C'eſt lui-même.

BÉATRIX.

Jufqu'au revoir, Crifpin.

CRISPIN.

Sans adieu, ma reine.

Béatrix rentre dans le iardin par la petite porte.

SCÈNE V.

CRISPIN, LE CAPITAINE.

Le capitaine, au fond du théâtre, fe fépare du cavalier, & s'avance en rêvant vers Crifpin.

CRISPIN *à lui-même.*

Il eft dans une profonde rêverie.

LE CAPITAINE.

Je veux entrer dans tous les différends, & connaître de tous les démêlés publics & particuliers qui naîtront dans la ville.

CRISPIN.

Et moi de toutes les querelles des fauxbourgs.

LE CAPITAINE.

Quoique les Efpagnols fe piquent d'être délicats fur les affaires d'honneur, je ne trouve pas qu'ils y faffent encore affez d'attention.

CRISPIN.

Non; ils ne ſavent pas, comme nous, s'offenſer d'une choſe qui n'offenſe point.

LE CAPITAINE.

Il y a des injures réelles qui leur paroiſſent des minuties.

CRISPIN.

Oui, des bagatelles.

LE CAPITAINE.

Et cependant, Criſpin, dans ces matières-là, on doit examiner tout ſérieuſement.

CRISPIN.

Être toujours ſur le qui-vive.

LE CAPITAINE.

Enfin, il faut regarder ces ſortes d'objets avec un microſcope.

CRISPIN.

Avec un microſcope! c'eſt bien dit. Oh! que votre livre va corriger d'abus!

LE CAPITAINE.

Il ne tiendra pas à moi du moins que les maximes du point-d'honneur ne ſoient rigoureuſement obſervées.

CRISPIN.

Vous avez déjà mis les choſes ſur un bon

pied. Sans vous, on ne verroit pas tant de querelles qu'on en voit.

LE CAPITAINE.

Hé bien? t'es-tu acquitté de ta commiſſion? As-tu été chez don Alonſe?

CRISPIN.

Pas encore.

SCÈNE VI.

DON ALONSE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Mais, tenez, le voilà qui ſort de chez lui par la petite porte de ſon jardin.

LE CAPITAINE.

Cela eſt heureux.

DON ALONSE.

Vous me prévenez, ſeigneur don Lope. J'allois chez vous pour vous faire une prière.

LE CAPITAINE.

Une prière! Ah! commandez, don Alonſe. Près d'être votre beau-frère, que puis-je vous refuſer? Ce que je ne ſerai pas pour vous, je ne le ferois pas même pour un certain don Car-

los, qui m'a ſauvé la vie en Flandres, dans la dernière bataille qui s'y eſt donnée.

DON ALONSE.

Quoi! vous étiez à cette bataille? Je vous croyois alors en Italie.

LE CAPITAINE.

Si j'y étois! je me trouvai dans les premiers corps qui chargèrent l'ennemi. Nos troupes y firent toutes les merveilles qu'on devoit attendre de la valeur eſpagnole.

CRISPIN *bas, à part.*

Il va ſe lâcher.

LE CAPITAINE.

L'armée des ennemis étoit campée ſur deux lignes, & couverte d'un petit ruiſſeau.

CRISPIN *bas, à part.*

Nous y voilà. Préparons-nous à faire notre office.

LE CAPITAINE.

Nous le paſſâmes fièrement, malgré le feu continuel que...

CRISPIN *bas au capitaine, le tirant par la manche.*

Drelin, drelin.

LE CAPITAINE.

Enfin, c'eſt dans cette occaſion que mon ami don Carlos me ſauva la vie, en prévenant un

Hollandois qui avoit le bras levé ſur moi. Revenons à votre affaire. De quoi s'agit-il ?

DON ALONSE.

Eſtelle votre nièce me déſeſpère. La cruelle m'ôte tous les moyens de lui parler ; mais il en eſt un qui dépend de vous.

LE CAPITAINE.

Quel eſt-il ?

DON ALONSE.

Comme elle eſt à préſent logée dans votre maiſon, ſouffrez que je m'introduiſe ce ſoir dans ſon appartement.

LE CAPITAINE *indigné.*

O ciel ! don Alonſe, pouvez-vous me faire une pareille propoſition ?

CRISPIN *bas, à part.*

Il ne s'adreſſe pas mal !

LE CAPITAINE.

Vous voulez que je favoriſe un tel deſſein ! Vous exigez de mon amitié une ſi lâche complaiſance.

CRISPIN *à don Alonſe.*

Pour qui nous prenez-vous ?

DON ALONSE *au capitaine.*

Ah ! je ne médite rien qui doive vous révol-

ter. Je ne veux ſeulement que lui peindre l'affreux état où ſa cruauté me réduit.

CRISPIN *branlant la tête*

Votre valet.

DON ALONSE.

Et vous ſerez avec moi.

LE CAPITAINE *ſe radouciſſant.*

C'eſt une autre choſe.

CRISPIN.

Bon pour cela.

LE CAPITAINE.

A cette condition, cher ami, je ne puis refuſer de vous ſervir. Venez donc ce ſoir au logis.

DON ALONSE.

Ce n'eſt pas tout, j'ai auſſi à vous parler d'une affaire qui touche votre honneur & le mien.

LE CAPITAINE *prenant feu.*

Expliquez-vous. Ne me déguiſez rien. Qu'eſt-ce ?

DON ALONSE.

J'ai appris que, depuis quelques jours, il rôdoit autour de ce jardin un cavalier qui en veut à Léonor.

CRISPIN *bas, à part.*

Ahi, ahi, ahi !

DON ALONSE.

Et, ſur le rapport qu'on m'en a fait, j'ai lieu de croire qu'il cherche à la ſéduire.

LE CAPITAINE.

Grands dieux ! que m'apprenez-vous ?

CRISPIN.

Ventrebleu ! ce n'eſt point là une de ces minuties qu'il faut regarder avec un microſcope.

LE CAPITAINE.

Vengeance, don Alonſe, vengeance ! Vous êtes frère, & je ſuis amant : vous ſavez à quoi ces deux qualités nous engagent. Ne laiſſons pas davantage vieillir le mal ; il deviendroit peut-être incurable.

CRISPIN.

Je ne ſais pas même ſi l'on ne s'aviſe pas trop tard d'y remédier.

DON ALONSE.

Voici l'heure où le cavalier a coutume de venir au Pardo. Nous pouvons lui demander raiſon...

LE CAPITAINE.

Lui demander raiſon, oui, c'eſt le droit. Comment ſe nomme-t-il ?

DON ALONSE.

Je ne ſais.

LE CAPITAINE.

Où demeure-t-il?

DON ALONSE.

Je l'ignore.

LE CAPITAINE.

Cela étant, don Alonſe, nous ne pouvons nous venger tout-à-l'heure.

DON ALONSE.

Pourquoi? Ne ſuffit-il pas qu'il ait, à mon inſu, des deſſeins ſur ma ſœur?

LE CAPITAINE.

Non, cela ne ſuffit pas.

CRISPIN.

Oh que non! Voilà de mes jeunes gens qui ne demandent qu'à ferrailler!

LE CAPITAINE.

Il faut auparavant que vous ſachiez s'il eſt gentilhomme, ou non; s'il eſt marié, ou s'il ne l'eſt pas.

CRISPIN.

S'il a père & mère, ou s'il eſt orphelin.

DON ALONSE.

Dans un moment nous apprendrons tout cela de ſa propre bouche.

LE CAPITAINE.

Autre erreur. Il pourroit nous cacher la vérité.

DON ALONSE.

Vous êtes trop régulier, don Lope; & mon reſſentiment ne me permet pas d'attendre.

LE CAPITAINE.

Contraignez-vous, don Alonſe. Je ne ſouffrirai point que vous bleſſiez les loix de la bienſéance.

CRISPIN.

Périſſent mille honneurs de fille, plutôt que de voir choquer nos règles?

LE CAPITAINE.

Croyez-moi, faiſons obſerver & ſuivre notre homme; & quand nous ſaurons qui il eſt, nous irons le trouver chez lui. S'il a eu des intentions criminelles, nous punirons ſon audace, &, s'il n'a eu que des vues légitimes, nous lui ferons ſavoir que Léonor m'eſt promiſe, & je le ſommerai de ſe déſiſter de ſes prétentions.

DON ALONSE *à part.*

Il faut bien que je me prête à ſa délicateſſe (*haut.*) J'y conſens. Il s'agit donc de charger de cet emploi quelque homme adroit.

LE CAPITAINE.

Criſpin nous en rendra bon compte.

CRISPIN *bas, à part.*

La mauvaiſe commiſſion.

DON ALONSE.

Laiſſons-le donc ici en ſentinelle, & venez vous repoſer chez moi. (*Il ſort & entre dans le jardin.*)

Le capitaine veut ſuivre don Alonſe; Criſpin l'arrête.

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Attendez, ſeigneur; un mot. Il me vient un petit ſcrupule.

LE CAPITAINE.

Sur quoi?

CRISPIN.

Sur la commiſſion que vous me donnez; j'y trouve quelque choſe qui ne s'accorde pas, ce me ſemble, avec le galant-homme.

LE CAPITAINE.

Quoi?

CRISPIN.

En épiant ce cavalier, ſi par malheur j'en apprenois plus que nous n'en voulons ſavoir,

j'expoſerois Léonor à la fureur de ſon frère, & je romprois en même tems votre mariage avec elle. A votre avis, n'y a-t-il pas là-dedans... un je ne ſais quoi, qui... qui n'eſt pas bien?

LE CAPITAINE.

Au contraire, Criſpin, rien n'eſt plus louable, car, ſuppoſé que Léonor, à l'inſu de ſon frère, fût diſpoſée à écouter le galant (ce qui ne peut être) tu rendrois un grand ſervice à don Alonſe, à moi, & à Léonor même, en nous avertiſſant.

CRISPIN.

Je puis donc, ſans répugnance, me mêler de cette affaire-là.

LE CAPITAINE.

Hé! oui.

CRISPIN.

Bon. Je reſpire. Je deviens, à votre école, diablement chatouilleux ſur le point-d'honneur.

LE CAPITAINE.

Cela me fait plaiſir. Si tu continues, je ferai quelque choſe de toi.

Don Lope entre dans le jardin.

SCÈNE VIII.

CRISPIN *ſeul.*

Ça, faiſons ſemblant de nous promener. Obſervons bien tous les cavaliers qui viendront

ici, & principalement ceux qui me paraîtront des dénicheurs de merles[2]... Ho, ho! j'en vois déjà deux qui s'approchent de ce jardin.

SCÈNE IX.

CRISPIN, DON LUIS, CLARIN.

DON LUIS *bas, à Clarin.*

Arrêtons, Clarin. Laiſſons paſſer cet homme-là.

CLARIN *bas, à don Luis.*

Comme il nous regarde!

DON LUIS *bas.*

Il m'eſt ſuſpect.

CRISPIN *à part.*

Ils m'examinent. C'eſt aſſurément le gaillard que j'ai ordre d'obſerver.

CLARIN *bas.*

Il a toute l'encolure d'un eſpion.

DON LUIS *bas.*

Allons à lui. Il faut ſavoir ce qu'il a dans l'ame.

CRISPIN *à part.*

Ils viennent à moi.

CLARIN *à Criſpin.*

Écoutez, l'ami. Que faites-vous là?

CRISPIN *à Clarin.*

Je prends le frais; je me promène; je fais proviſion de ſanté.

DON LUIS *à Criſpin.*

A d'autres! Tu m'as l'air d'être ici pour faire quelque mauvais coup.

CRISPIN *à don Luis.*

J'y ſuis plutôt pour empêcher qu'on n'en faſſe.

CLARIN *prenant Criſpin au collet.*

Camarade, il faut parler net.

CRISPIN *à Clarin.*

Parler net? Parbleu! il me ſemble que je parle aſſez net.

CLARIN *le menaçant.*

Par la mort...!

DON LUIS.

Doucement, Clarin. Ne lui fais aucune violence. Il va nous avouer franchement la choſe.

CRISPIN *à don Luis.*

Quelle choſe? Je n'ai rien à vous avouer.

CLARIN.

Tu ne veux donc pas jaſer? (*frappant Criſpin.*) Tiens, voilà le prix de ta diſcrétion.

CRISPIN *criant.*

Haï ! haï ! haï !

DON LUIS *à Crispin.*

Pendard ! je vois, à ta phyſionomie, qu'on t'a mis ici pour obſerver ſi quelqu'un en veut à certaine dame qui demeure dans ce jardin.

CRISPIN.

Vous voyez cela, à ma phyſionomie ?

DON LUIS.

Clairement.

CRISPIN.

Et moi, je vois, à la vôtre, que vous ne venez au Pardo que pour parler à cette certaine dame. Il y a bien des phyſionomies parlantes, comme vous voyez.

DON LUIS.

Tu es donc un eſpion de don Alonſe de Guzman ?

CRISPIN.

Je ne dis pas cela.

DON LUIS.

Si je ſavois que tu le fuſſes, je te donnerois cent coups.

CRISPIN.

Sur ce pied-là, je n'ai garde de l'être.

DON LUIS.

Qui que tu ſois, prends la peine de te retirer, & ne t'amuſe point à nous regarder.

CLARIN.

Si tu ne diſparois à nos yeux dès ce moment, je te couperai les oreilles.

CRISPIN.

Oh! je vous les abandonne, ſi vous m'y rattrapez; ſerviteur. (*A part en s'en allant.*) Je vais me cacher dans un endroit, où ils ne me verront pas, & je les guetterai en dépit d'eux.

SCÈNE X.

DON LUIS, CLARIN.

CLARIN.

Enfin, nous l'avons écarté. Nous pouvons nous entretenir librement. C'en eſt donc fait, ſeigneur don Luis? Vous ne penſez plus à Eſtelle d'Alvarade?

DON LUIS.

Non, Clarin; ceſſe de m'en parler.

CLARIN.

Je ne vous comprends pas. Après un long ſéjour en Flandres, vous revenez à Madrid toujours amoureux d'Eſtelle. En arrivant, vous

paſſez par cette promenade; vous voyez par haſard Léonor, qui ſortoit de ce jardin, & ſa vue dans un inſtant vous rend infidèle.

DON LUIS.

Ah! Clarin, ſommes-nous maîtres de nos cœurs: Laiſſe-moi m'abandonner à ma nouvelle paſſion. Tout ſemble la favoriſer. Je ſuis écouté de la ſœur de don Alonſe; & je viens de terminer la facheuſe affaire qui m'obligeoit depuis deux ans à vivre loin de Madrid ſous le nom de don Carlos.

CLARIN.

Vous pouvez donc maintenant apprendre à Léonor que vous êtes don Luis Pachéco?

DON LUIS.

C'eſt ce que je prétends lui découvrir aujourd'hui; mais, en même tems, je la prierai de garder le ſecret ſur mon retour.

CLARIN.

D'où vient cela, s'il vous plaît?

DON LUIS.

C'eſt qu'Eſtelle eſt nièce du capitaine don Lope de Caſtro.

CLARIN.

Quoi! de ce grand redreſſeur de torts, qui ſe rendoit médiateur de toutes les querelles qui arrivoient dans l'armée, & à qui vous avez ſauvé la vie dans la dernière bataille?

DON LUIS.

Oui, ce capitaine eſt oncle d'Eſtelle.

CLARIN.

Malpeſte ! Vous avez raiſon. Quoique ce capitaine vous doive la vie, il ſeroit homme à vous chicaner ſur l'affront que vous faites à la beauté de ſa nièce.

DON LUIS.

Voilà juſtement ce que je veux éviter. Don Lope eſt d'un caractère ſi ſingulier, que je n'ai pas voulu lui faire la moindre confidence de mes affaires ; il eſt bon qu'il ignore mon arrivée dans cette ville, juſqu'à ce que je ſois ſûr d'obtenir Léonor.

CLARIN.

C'eſt bien dit. Après cela nous le verrons venir.

DON LUIS.

Tais-toi. La ſuivante de Léonor paroît. Vas-t-en, & reviens me joindre dans une heure.

Clarin ſort.

SCÈNE XI.

DON LUIS, BÉATRIX.

BÉATRIX *à part.*

A la fin le voici.

DON LUIS.

Hé bien, Béatrix, aurai-je bientôt le plaiſir de revoir ta maîtreſſe ?

BÉATRIX.

Non, ſeigneur don Carlos. Je viens même vous dire, de ſa part, que vous ne la verrez plus.

DON LUIS.

Qu'entends-je ?

BÉATRIX.

Son frère veut qu'elle épouſe un de ſes amis. Elle ne peut déſormais avoir d'entretien avec vous.

DON LUIS.

Quelle affreuſe nouvelle ! La fortune ne m'a donc flatté d'abord, que pour me faire ſentir plus vivement ſa rigueur ! Ma chère Béatrix, je te conjure d'avoir pitié de moi.

BÉATRIX.

Mais, vraiment, je vous plains fort.

DON LUIS.

J'implore ton ſecours. Engage Léonor à m'accorder un dernier entretien. Je reconnoîtrai bien ce bon office.

BÉATRIX.

Je ne doute pas de votre généroſité : je vou-

drois bien vous rendre ce ſervice ; mais il pourroit me coûter cher ?

DON LUIS.

Te coûter cher !

BÉATRIX.

En pouvez-vous douter ? Je perdrois pour jamais la confiance de ma maîtreſſe : elle croiroit que vous m'auriez gagnée par des prières, & que je vous ſervirois au préjudice de ſon devoir.

DON LUIS.

Elle ne croira point cela.

BÉATRIX.

D'ailleurs, ſuppoſons que Léonor ſe rende aux inſtances que je lui ferai de vous parler, don Alonſe pourra découvrir tout le myſtère : ma maîtreſſe en ſera quitte pour une réprimande, & Béatrix ſera miſe à la porte.

DON LUIS.

Ne te mets point ces chimères-là dans l'eſprit.

BÉATRIX.

Ne ſerai-je pas bien avancée ? Je perdrai, tout d'un coup, le fruit de huit longues années de ſervice.

DON LUIS.

Oh ! ſi ce malheur t'arrivoit, je ſuis en état de t'en conſoler.

BÉATRIX.

Je ſuis bien perſuadée de votre bon cœur.

DON LUIS.

Je prendrois ſoin de ta fortune.

BÉATRIX.

Ne m'en dites pas davantage. Vos promeſſe m'ébranlent. Adieu, je me retire.

DON LUIS *l'arrêtant.*

Ah ! ma chère Béatrix, ne m'abandonne point.

BÉATRIX.

Je veux être ſourde à vos prières.

DON LUIS *lui préſentant ſa bague.*

Tiens ; en attendant mieux, fais-moi le plaiſir de recevoir ce diamant.

BÉATRIX.

Vous m'allez faire chaſſer.

DON LUIS.

Prends-le, je t'en conjure. Attendris ta maîtreſſe en ma faveur.

BÉATRIX *prenant le diamant.*

Que vous êtes ſéduiſant, ſeigneur don Carlos !

DON LUIS.

Préviens mon déſeſpoir.

BÉATRIX.

Je n'y puis plus réſiſter, votre douleur me perce l'ame. Allons, je veux vous ſervir, quelque choſe qu'il en puiſſe arriver. Vous parlerez encore une fois à Léonor.

DON LUIS.

Tu me rends la vie par cette promeſſe.

BÉATRIX.

Mais je m'apperçois qu'en rêvant aux moyens de vous ſatisfaire, j'ai pris votre bague ſans y penſer. Comme la rêverie préoccupe!

(Elle fait ſemblant de vouloir la lui rendre.)

DON LUIS.

Non, je t'en prie, Béatrix; garde-la, pour l'amour de moi.

BÉATRIX.

Allez-vous-en, de peur de ſurpriſe; & revenez ici à l'entrée de la nuit.

Don Luis ſort.

SCÈNE XII.

BÉATRIX *ſeule, & conſidérant le diamant.*

Je n'en doute plus, cet homme-là doit avoir de la naiſſance. Il a des manières engageantes. Je veux épouſer ſes intérêts.

(Elle met la bague à ſon doigt.)

SCÈNE XIII.

BÉATRIX, LÉONOR.

BÉATRIX.

Il vient enfin de faire retraite.

LÉONOR.

Tu l'as donc renvoyé ?

BÉATRIX.

Oui, madame ; & notre converſation, je vous aſſure, a été bien vive.

LÉONOR.

A-t-il paru fort ſenſible à la néceſſité de me perdre ?

BÉATRIX.

Cela n'eſt pas concevable. Il a pris la fortune à partie ; il s'eſt plaint de ſon étoile dans des termes... Si vous l'euſſiez entendu comme moi, il vous auroit fait pitié.

LÉONOR.

Hélas ! à quoi lui eût ſervi ma pitié ?

BÉATRIX.

A quoi, madame ? Oh ! la pitié d'une fille n'eſt jamais infructueuſe. La mienne, par exemple, lui a remis l'eſprit.

LÉONOR.

Comment donc cela?

BÉATRIX.

Il s'eſt plaint, comme je vous l'ai dit; il a ſoupiré, il a gémi. J'ai été ſi touchée de ſa douleur, que je lui ai donné rendez-vous ici ce ſoir. Voyez ce que fait la compaſſion!

LÉONOR.

En vérité, Béatrix, vous êtes une extravagante de lui avoir donné rendez-vous...

BÉATRIX.

Il l'a bien fallu. Il vouloit ſe tuer, dans le déſeſpoir où il étoit.

LÉONOR.

Quoi! je vous charge de congédier un homme avec qui je veux rompre tout commerce, & vous oſez le flatter encore de quelque eſpérance.

BÉATRIX.

Hé! non, madame, il n'eſpère plus rien; & il ne veut plus vous voir, que pour vous dire un éternel adieu.

LÉONOR.

Vous ne deviez pas l'entendre. En un mot, il falloit exécuter mes ordres à la rigueur.

BÉATRIX.

Je conviens que j'ai tort; mais que voulez-vous? Ce pauvre garçon m'a fendu le cœur.

LÉONOR.

Vous êtes bien compatiſſante! Oh! pour cela, Béatrix, vous avez fait une grande ſottiſe de ne m'en avoir pas débarraſſée.

BÉATRIX.

Ho bien! puiſque cela vous fait tant de peine, j'aurai bientôt dégagé ma parole. Don Carlos n'eſt pas encore ſi loin, qu'on ne puiſſe le joindre; je vais courir après lui, & l'envoyer au diable.

(*Elle fait quelques pas, comme pour aller après don Luis.*)

LÉONOR *l'appelant.*

Béatrix.

BÉATRIX *revenant.*

Que me voulez-vous?

LÉONOR.

Tu es trop vive quelquefois. Ne vas pas, dans ton emportement, lui parler d'une manière malhonnête.

BÉATRIX.

Vous ſerez contente.

LÉONOR.

Dans le fond, je n'ai pas ſujet de me plaindre de lui; & c'eſt aſſez de lui dire ſimplement, qu'il ne me convient plus de l'écouter.

BÉATRIX.

Cela ſuffit.

(*Elle fait encore ſemblant de vouloir courir après don Luis.*)

LÉONOR *la rappelant.*

Attends, Béatrix, attends.

BÉATRIX *revenant.*

Encore?

LÉONOR.

Recommande-lui bien de ne pas même paroître aux environs de notre jardin. Fais-lui ſentir la conſéquence...

BÉATRIX.

Oui. Mais, pendant que vous donnez de ſi amples inſtructions, le cavalier s'éloigne, & je ne pourrai pas le rattraper.

LÉONOR.

Il n'y a qu'à le laiſſer. Auſſi bien je ſonge qu'il eſt plus à propos qu'il vienne au rendez-vous.

BÉATRIX.

Je penſe auſſi que cela vaudra beaucoup

mieux. Je ne ſuis pas entêtée, moi, de mes opinions.

LÉONOR.

Courir après un homme, ſeroit une démarche qui pourroit être mal expliquée.

BÉATRIX.

Vous avez raiſon. Il ſera moins dangereux que je lui parle tantôt; & je compte bien réparer ma faute.

LÉONOR.

Tant mieux. Entre nous, je me défie de ta fermeté.

BÉATRIX.

Franchement, je n'en ai pas plus qu'il ne m'en faut.

LÉONOR.

Tu te laiſſeras encore attendrir.

BÉATRIX.

Écoutez, je n'en voudrois pas jurer.

LÉONOR.

Je crois que je ſerai obligée de lui parler moi-même.

BÉATRIX.

Je ſavois bien qu'il faudroit en venir là. Au reſte, que riſquez-vous, en parlant à don Carlos? Vous ne l'aimez plus.

LÉONOR *ſoupirant.*

Ah, Béatrix.

BÉATRIX.

Ah ! je vous entends. Vous êtes laſſe de trahir votre conſcience, n'eſt-il pas vrai ?

LÉONOR.

Que tu es cruelle de me plaiſanter !

BÉATRIX.

Que vous êtes méchante de m'avoir grondée !

Léonor & Béatrix rentrent dans le jardin.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre repréſente encore le Pardo, *comme au premier acte.*

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ALONSE, LE CAPITAINE.

DON ALONSE.

OUS vous en allez?

LE CAPITAINE.

Je ſuis obligé de vous quitter pour un moment. Je viens de me ſouvenir que deux cavaliers doivent ſe battre demain : je vais régler le tems, le lieu, & les conditions du combat. Je viendrai vous retrouver après cela.

DON ALONSE.

Vous êtes le maître. Sans adieu.

Le capitaine ſort.

SCÈNE II.

DON ALONSE *ſeul.*

J'ai beau parcourir des yeux cette promenade,

je n'y vois pas Criſpin... Mais je crois l'appercevoir...

SCÈNE III.

CRISPIN, DON ALONSE.

DON ALONSE.

Je ne me trompe pas, c'eſt Criſpin qui s'avance. Nous allons ſavoir s'il a bien fait ſa commiſſion. Hé bien, mon ami ?...

CRISPIN.

Ouf ! laiſſez-moi prendre haleine.

DON ALONSE.

As-tu vu le cavalier qu'on t'a ordonné d'épier ?

CRISPIN.

Comme j'ai l'honneur de vous voir, & ſon valet auſſi.

DON ALONSE.

Que cette nouvelle me cauſe de joie ! Dans quelle rue eſt-il logé ? Comment le nomme-t-on ?

CRISPIN *héſitant.*

C'eſt ce que je ne puis vous apprendre.

DON ALONSE.

C'eſt-à-dire, traître ! que tu n'as pas voulu le ſuivre,

CRISPIN.

Pardonnez-moi; c'eſt lui qui n'a pas voulu que je le ſuiviſſe. Il s'eſt approché de moi avec ſon valet, pour me dire que ſi je ne me retirois, ils me donneroient cent coups; & ils m'en ont donné quelques-uns à compte, pour faire voir qu'ils aiment à tenir leur parole.

DON ALONSE.

Le butor! Il s'y ſera pris mal-adroitement.

CRISPIN.

Non, monſieur, je vous le proteſte.

DON ALONSE.

Tais-toi, maraud! Tu mériterois que dans ma juſte colère...

CRISPIN.

Ne me frappez pas; je ne ſuis plus votre valet. Vous ne pouvez vous défaire de vos vieilles habitudes.

DON ALONSE.

Je rentre. Je ne pourrois m'empêcher de t'aſſommer.

SCÈNE IV.

CRISPIN *ſeul.*

Je ſuis un heureux commiſſionnaire. J'ai penſé être étrillé des deux côtés. (*Il va pour ſortir.*)

SCÈNE V.

CRISPIN, BÉATRIX.

BÉATRIX *appelant.*

St, ſt, Criſpin!

CRISPIN.

Que vous plaît-il, ma princeſſe?

BÉATRIX.

Te faire une petite queſtion. Es-tu franc, es-tu ſincère?

CRISPIN.

Comme un Italien.

BÉATRIX.

Don Alonſe te parloit tout-à-l'heure avec action. Ma maîtreſſe & moi n'étions-nous pas intéreſſées dans votre entretien?

CRISPIN.

Je n'ai rien de caché pour ma chère Béatrix. D'ailleurs, don Alonſe a des manières qui ne m'engagent point à être diſcret. Oui, ma mignonne, il a appris de vos nouvelles : prenez vos meſures là-deſſus.

BÉATRIX.

Quoi! Il auroit découvert?...

CRISPIN.

Il ſait tout, vous dis-je.

SCÈNE VI.

CRISPIN, BÉATRIX, CLARIN.

CRISPIN *appercevant Clarin, à Béatrix.*

Mais, qui eſt ce garçon qui vient à nous?

CLARIN *à lui-même.*

Mon maître n'eſt plus ici. Que peut-il être devenu?

BÉATRIX *bas, à Criſpin.*

C'eſt le valet de don Carlos, apparemment.

CRISPIN *à part.*

C'eſt un de mes drôles de tantôt.

CLARIN *à lui-même.*

C'eſt notre eſpion. Il eſt là, ma foi, avec une fille fort jolie. (*Il ſalue Criſpin & Béatrix.*)

CRISPIN *à part.*

Il me ſalue humblement. Eſt-ce qu'il me craindroit?

CLARIN *à lui-même.*

Approchons-nous d'eux.

CRISPIN *à part.*

Il n'a peut-être fait le brave, que parce qu'il étoit ſoutenu par ſon maître. Approfondiſſons un peu cela.

CLARIN *haut, abordant Crispin.*

Monſieur...

CRISPIN *fièrement, à Clarin.*

Monſieur! (*à part.*) Je le crois poltron; il faut que je l'inſulte.

CLARIN.

J'envie votre bonheur; car, ſelon toutes les apparences, cette charmante perſonne eſt de vos amies.

CRISPIN *d'un ton bruſque, à Clarin.*

Qu'en voulez-vous dire?

CLARIN.

Rien. Je vous en fais mon compliment. Elle s'eſt rendue ſans doute au mérite brillant qu'on voit briller en vous.

CRISPIN.

Ce ne ſont pas vos affaires.

CLARIN.

J'en demeure d'accord. Mais...

CRISPIN.

Mais, mais, vous n'êtes qu'un fot.

CLARIN.

Vous recevez bien mal les politeſſes qu'on vous fait.

CRISPIN.

Je veux les recevoir mal, moi. Ton maître n'eſt pas ici pour te défendre, fanfaron; il faut que je te repaſſe en taille-douce.

BÉATRIX *le retenant.*

Que veux-tu faire, Criſpin?

CRISPIN *à Béatrix.*

Je veux lui couper le viſage.

BÉATRIX.

Arrête-toi donc.

CLARIN *à Béatrix.*

Ne le retenez pas, la belle; il n'eſt pas ſi méchant que vous le penſez.

CRISPIN *s'agitant.*

Têtebleu! Ventrebleu!

BÉATRIX.

Quel emportement!

CLARIN.

Lâchez la bride à ſa fureur.

CRISPIN.

Je ne ſerai pas content que je ne l'aie enterré.

BÉATRIX *le lâchant.*

Ho bien! ſuis donc ton impétuoſité, puiſqu'on ne peut t'arrêter.

CRISPIN *à Clarin.*

Ho, ho! ce n'eſt point à moi qu'on paſſe la plume par le bec[3].

CLARIN *à Criſpin.*

On ne vous retient plus.

CRISPIN.

Il ne faut pas trop m'échauffer la bile, tudieu!

CLARIN.

Sais-tu bien que tes menaces ne m'épouvantent point, maraud?

CRISPIN.

Moi, maraud? Un élève du capitaine don Lope de Caſtro?

CLARIN.

Coquin!

CRISPIN.

Coquin, un nouriſſon du point-d'honneur?

CLARIN.

Belître.

CRISPIN.

Belître! Vous vous perdez au moins.

CLARIN.

Miſérable!

CRISPIN.

Vous vous coupez la gorge.

CLARIN.

Gueux !

CRISPIN.

Vous êtes mort.

CLARIN.

Oh ! c'en eſt trop. (*Lui donnant un ſoufflet.*) Tiens, fat ! la patience m'échappe.

CRISPIN *portant la main à ſa joue.*

Vous appellez cela de la patience qui s'échappe ?

CLARIN.

Tu l'appelleras comme il te plaira. Mais une autre fois réponds plus poliment aux perſonnes qui te feront l'honneur de te parler. (*Il s'en va.*)

SCÈNE VII.

BÉATRIX, CRISPIN.

BÉATRIX *riant.*

Voilà un maroufle bien brutal ! Traiter de la ſorte un bon enfant comme toi !

CRISPIN.

Mais, Béatrix, je ſuis en peine de ſavoir une choſe. Quand il m'a frappé, avoit-il la main ouverte ou fermée ?

BÉATRIX.

Hé ! pourquoi voudrois-tu ſavoir cela ?

CRISPIN.

Pourquoi, morbleu! Si c'eſt un ſoufflet, c'eſt un affront fait à mon honneur.

BÉATRIX.

Et ſi c'eſt un coup de poing, ce n'eſt donc rien?

CRISPIN.

Non. Un coup de poing, un coup de pied au cul, ſe donnent ſans conſéquence; mais un ſoufflet!

BÉATRIX.

Diantre, un ſoufflet! On n'y ſauroit donner une bonne explication, n'eſt-ce pas?

CRISPIN.

Dis-moi donc, Béatrix, ſi c'eſt un ſoufflet que j'ai reçu.

BÉATRIX.

Tu dois mieux le ſavoir que moi.

CRISPIN.

J'étois diſtrait dans le moment.

BÉATRIX.

Moi, j'étois fort attentive, & je puis t'aſſurer que c'eſt un ſoufflet avec toutes ſes circonſtances.

CRISPIN.

Cela étant, je ſuis bien aiſe de m'être poſſédé dans l'action; la vengeance en ſera plus éclatante.

BÉATRIX.

Je n'en doute nullement.

CRISPIN.

Peu s'en eſt fallu que je n'aie cédé au premier mouvement, & violé nos règles; car je ſuis trop chaud & trop bouillant.

BÉATRIX.

Il y a paru.

CRISPIN.

S'il eût réitéré, il y auroit eu du ſang répandu.

BÉATRIX.

Oui, car il t'auroit caſſé le nez.

CRISPIN.

Je vais, de ce pas, chercher mon maître, & le conſulter. Cette affaire-là aura de grandes ſuites.

BÉATRIX.

Tu m'as l'air de la mener loin.

CRISPIN.

Je ne voudrois pas être dans la peau de mon ennemi. (*Il ſort.*)

SCÈNE VIII.

BÉATRIX *ſeule, riant.*

Le vaillant Champion ! Il a bien profité des leçons de ſon maître.

SCÈNE IX.

BÉATRIX, LÉONOR.

LÉONOR.

Que faiſais-tu donc-là avec Criſpin ?

BÉATRIX.

Il vient de m'apprendre une agréable nouvelle.

LÉONOR.

Quoi ?

BÉATRIX.

Il m'a dit que le ſeigneur don Alonſe eſt informé de notre intrigue avec don Carlos.

LÉONOR.

Eſt-il poſſible ? Sur ce pied-là, je ne m'expoſerai point à parler ce ſoir à ce cavalier.

BÉATRIX.

Hé ! d'où vient ?

LÉONOR.

Mon frère pourroit nous ſurprendre.

BÉATRIX.

Il ne vous ſurprendra pas dans une maiſon d'amie.

LÉONOR.

Tu as raiſon. Mais à qui nous adreſſer ?

BÉATRIX *rêvant.*

Attendez... je l'ai trouvé. Adreſſons-nous à Eſtelle d'Alvarade. C'eſt la perſonne qu'il nous faut.

LÉONOR.

A Eſtelle ! Tu n'y penſes pas, Béatrix. Eſtelle eſt nièce du capitaine don Lope, à qui je ſuis deſtinée ; elle loge même chez lui depuis quelques jours.

BÉATRIX.

Qu'importe ? Deux bonnes amies n'y regardent pas de ſi près, quand il s'agit de ſe prêter la main. De plus, elle ne ſera pas fâchée que ſon oncle meure dans le célibat.

LÉONOR.

Vas donc chez elle, pour la prier, de ma part, de trouver bon que je reçoive ce ſoir dans ſon appartement don Carlos.

BÉATRIX.

J'y vais tout-à-l'heure.

SCÈNE X.

LÉONOR, BÉATRIX, ESTELLE, JACINTE.

BÉATRIX *appercevant Eſtelle, à Léonor.*

Mais quel bonheur! la voici elle-même.

ESTELLE.

Je vous ai reconnue de loin, ma chère Léonor; & j'ai quitté des dames avec qui je me promenois, pour venir vous embraſſer. (*Elles s'embraſſent.*) Hé bien, mes enfans, quelles nouvelles?

BÉATRIX *à Eſtelle.*

Vous venez fort à propos, madame, pour nous tirer d'un embarras.

ESTELLE *à Léonor.*

Ouvrez-moi votre cœur. Depuis un an que nous nous voyons, mon amitié doit vous être connue. Dans quel embarras êtes-vous?

LÉONOR *à Eſtelle.*

Je voudrois avoir un entretien avec un cavalier nommé don Carlos, qui me rend des ſoins depuis quelques jours; mais on nous obſerve, & je ne ſais où je pourrai le voir.

ESTELLE.

Vous n'oſez l'introduire chez vous?

LÉONOR.

Vous ne me le conſeilleriez pas.

ESTELLE.

J'aime mieux vous prêter mon appartement que de vous donner un ſi mauvais conſeil.

BÉATRIX.

Nous vous prenons au mot.

ESTELLE.

Hélas! que ne puis-je voir auſſi mon cher don Luis Pachéco, dont l'abſence me met au déſeſpoir! Il y a deux ans qu'une affaire d'honneur le tient éloigné de Madrid. Je ne reçois point de ſes nouvelles, & j'attends en vain ſon retour.

LÉONOR.

Mon frère ne vous verra-t-il jamais ſenſible à ſa paſſion?

ESTELLE.

J'y aurois peut-être répondu, ſi le ſouvenir de don Luis ne la traverſoit point.

BÉATRIX.

Sans don Carlos, nous aimerions peut-être auſſi le ſeigneur don Lope.

ESTELLE *embraſſant Léonor.*

Adieu, Léonor, je vais rejoindre ma compa-

gnie. Jacinte aura ſoin de vous introduire ce ſoir chez moi par une porte ſecrette.

Léonor & Béatrix rentrent chez elles.

SCÈNE XI.

ESTELLE, JACINTE.

JACINTE.

Voilà Léonor bien contente.

ESTELLE.

Je ſuis ravie de pouvoir lui faire plaiſir : c'eſt le meilleur caractère de fille que je connoiſſe.

SCÈNE XII.

ESTELLE, JACINTE, CLARIN.

CLARIN *à lui-même.*

Où diable eſt donc mon maître ? Je ne le vois point à cette promenade.

ESTELLE *à Jacinte, en regardant Clarin.*

Les traits de cet homme-là ne me ſont pas inconnus.

CLARIN *à lui-même.*

Voici une dame qui me lorgne. Mon air la frappe, à ce qui me ſemble.

JACINTE *bas, à Eſtelle.*

Comme il vous confidère, madame! on diroit qu'il vous connoît.

ESTELLE.

Eh! c'eſt Clarin. C'eſt le valet de don Luis.

CLARIN *à lui-même, & voulant fuir.*

Ventrebleu! c'eſt Eſtelle d'Alvarade. La maudite rencontre!

ESTELLE.

C'eſt toi, Clarin? approche, mon enfant; eſt-ce que tu ne me remets pas?

CLARIN *bas.*

Que trop. (*Haut, à Eſtelle.*) Pardonnez-moi.

ESTELLE.

Don Luis eſt donc à Madrid? Quelle joie! Pourquoi ne l'ai-je pas encore vu?

CLARIN *d'un air embarraſſé.*

Madame... (*A part.*) Que lui dirai-je?

ESTELLE.

Parle, Clarin, réponds-moi. Satisfais ma curioſité.

CLARIN *pleurant, à Eſtelle.*

Don Luis n'eſt point à Madrid, madame... hui, hui, hui, hui, hui!

ESTELLE.

Tu pleures, mon ami! Quel malheur m'annoncent tes larmes?

CLARIN *redoublant ſes pleurs.*

Hin, hin, hin, hin, hin!

ESTELLE.

Explique-toi donc. Tu jettes dans mon cœur un effroi mortel.

CLARIN.

Il ne faut plus ſonger au ſeigneur don Luis.

ESTELLE.

Que dis-tu? Que lui feroit-il arrivé?

CLARIN.

Hélas!

JACINTE *à Clarin.*

Seroit-il mort?

CLARIN *à Jacinte.*

Pis que cela; il eſt...

ESTELLE.

Achève.

CLARIN *à Eſtelle.*

Marié.

ESTELLE.

Juſte ciel!

JACINTE.

Marié !

CLARIN.

Oui, il s'eſt marié à Bruxelles. Il a épouſé la veuve d'un officier flamand.

ESTELLE.

Le perfide !

JACINTE.

Le traître !

ESTELLE.

Il a pu trahir ſes ſermens ?

(*Elle tombe dans une profonde rêverie.*)

CLARIN.

C'eſt ce que je lui reprochai la veille de ſes noces : « Seigneur don Luis, lui dis-je, la larme « à l'œil, ſongez-vous bien à ce que vous allez « faire ? Voulez-vous cauſer la mort à madame « Eſtelle, à qui vous avez donné votre foi, « & qui vous aime ſi tendrement ? »

JACINTE.

Et que répondit-il à cela ?

CLARIN.

Ce qu'il répondit ? (*Groſſiſſant la voix.*) « Monſieur Clarin, mêlez-vous de vos affaires. « Eſtelle vous a-t-elle payé pour entrer ſi chau- « dement dans ſes intérêts ? »

JACINTE.

Le petit ſcélérat !

CLARIN.

Le lendemain de ſon mariage, je lui dis d'un air fier & mépriſant : « Fi, ſeigneur ! cela eſt « indigne. Je vous demande mon congé. Je ne « veux plus ſervir un homme ſans honneur, « ſans probité. » Là-deſſus je le quitte. Je ſors de Bruxelles & je reviens à Madrid, le cœur gonflé de ſoupirs, en maudiſſant la veuve de l'officier flamand.

ESTELLE.

Clarin, c'eſt aſſez.

CLARIN *bas, à part.*

Si cela pouvoit la détacher de mon maître ! (*Haut.*) Adieu, madame.

ESTELLE *fouillant dans ſa poche.*

Attends, mon enfant. Il n'eſt pas juſte que la douleur me faſſe oublier ce que je te dois pour avoir pris mon parti.

CLARIN.

Vos manières me pénètrent. Je ſens renouveller toute l'affliction que j'avois à Bruxelles.

ESTELLE.

Je ſuis cauſe que tu as quitté l'infidèle don Luis. Tiens, voilà pour te dédommager de ce

que je t'ai fait perdre. (*Elle lui donne de l'argent.*)

CLARIN *recommençant à pleurer.*

Ah! ah! ah! je ne puis digérer la trahiſon de don Luis. Je vais chercher quelque retraite pour y pleurer, tant que cela durera.

SCÈNE XIII.

ESTELLE, JACINTE.

ESTELLE.

Voilà, Jacinte, ce don Luis dont je t'entretenois ſi ſouvent.

JACINTE.

J'étranglerois un homme comme cela.

ESTELLE.

Je me laiſſois conſumer d'ennui, pendant que le volage... Mais c'en eſt fait; la douleur fait place à la colère, & je ne reſpire plus que vengeance.

JACINTE.

Votre reſſentiment eſt juſte; mais remettez-vous. J'apperçois le ſeigneur don Lope, votre oncle. Il vient ici. Diſſimulez.

ESTELLE.

Non, non; je ne puis me contraindre. D'ail-

leurs, pourquoi lui ferais-je un myſtère de l'outrage que j'ai reçu? Il doit le ſentir comme moi-même...

SCÈNE XIV.

ESTELLE, JACINTE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

ESTELLE *au capitaine.*

Ah! Seigneur, je ſuis trahie! Un amant parjure met ſur mon front une honte éternelle.

CRISPIN *à part.*

Auroit-elle reçu un ſoufflet?

LE CAPITAINE *à Eſtelle.*

Expliquez-vous, ma nièce; quel affront vous a-t-on fait?

ESTELLE.

Un cavalier, depuis trois ans, a reçu ma foi; & je viens d'apprendre que le traître s'eſt marié à Bruxelles.

LE CAPITAINE.

Certes, le trait eſt noir.

CRISPIN.

Fi! voilà un procédé bien français.

ESTELLE.

Sa trahiſon ne demeurera pas impunie.

Quand parmi les hommes je ne trouverois point de vengeur, le perfide ne ſauroit m'échapper. Conduite par ma fureur, j'irai le chercher à Bruxelles, & moi-même je lui percerai le cœur.

CRISPIN.

Quelle fille! Elle chaſſe de race, ma foi.

LE CAPITAINE.

Calmez vos tranſports, Eſtelle. Votre injure me touche autant que vous. Dites-moi ſeulement le nom du cavalier.

ESTELLE.

Il ſe nomme don Luis Pachéco.

LE CAPITAINE.

Cela ſuffit. Je me charge de vous venger.

ESTELLE.

Vous irez en Flandres ?

CRISPIN.

Il iroit au Japon, madame, pour moins que cela.

LE CAPITAINE.

Je partirai ſitôt que j'aurai fini une affaire qui demande ici ma préſence. Allez, ayez l'eſprit en repos là-deſſus.

Eſtelle & Jacinte s'en vont.

SCÈNE XV.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN *à part.*

Puiſque mon maître eſt ſi prompt à ſe charger des vengeances d'autrui, il faut que je remette la mienne entre ſes mains.

LE CAPITAINE.

Je vais rentrer chez don Alonſe, & lui annoncer une nouvelle ſi favorable à ſon amour. Toi, Criſpin, vas m'attendre au logis.

CRISPIN.

J'y vais... Mais, ſeigneur capitaine, un petit mot, s'il vous plaît.

LE CAPITAINE.

Que me veux-tu ?

CRISPIN.

Je veux vous inſtruire d'un différend qui offre une belle matière à vos déciſions.

LE CAPITAINE.

Ho, ho ! quel différend peut-il être arrivé qui ne ſoit pas encore venu à ma connoiſſance ?

CRISPIN.

Dans ce même endroit où nous voici, j'ai

reçu un ſoufflet qui m'a fait voir vingt chandelles.

LE CAPITAINE.

Qui ? toi, Criſpin ?

CRISPIN.

Oui, moi, votre élève dans la ſcience des procédés.

LE CAPITAINE.

Voilà une action bien hardie !

CRISPIN.

Je l'ai trouvée ſi téméraire, ſi inſolente, que je n'ai preſque pas ſenti le çoup.

LE CAPITAINE.

Cet affront me regarde.

CRISPIN.

Aſſurément : on ne ſauroit faire du mal aux pieds, que la tête ne s'en reſſente.

LE CAPITAINE.

Donner un ſoufflet à mon domeſtique, c'eſt m'offenſer directement.

CRISPIN.

Directement, oui, directement. Ho, ho ! monſieur l'olibrius[4], vous n'avez qu'à vous bien tenir ; mon affaire eſt en bonne main.

LE CAPITAINE.

J'en dois tirer raiſon.

CRISPIN.

Sans doute. C'eſt à cauſe de cela que je n'ai pas voulu me venger moi-même.

LE CAPITAINE.

J'approuve ta retenue.

CRISPIN *à part.*

Je ſuis hors d'intrigue.

LE CAPITAINE.

Qui eſt l'offenſeur ? Eſt-il noble ?

CRISPIN *haut.*

Hé ! non, non. Allez, ne craignez rien. Ce n'eſt qu'un valet.

LE CAPITAINE.

Oh ! ſi l'offenſeur n'eſt pas noble, l'honneur ne me permet pas de mettre l'épée à la main contre lui : mais ce qui m'eſt défendu, à moi, t'eſt permis à toi, comme tu peux le voir dans mon chapitre des *ſoufflets roturiers.*

CRISPIN.

Ho bien ! puiſque vous ne pouvez me venger, il n'y a qu'à laiſſer cela là. Je m'en vengerai par le mépris. Auſſi-bien c'eſt la vengeance des belles ames.

LE CAPITAINE *le regardant de travers.*

Que dis-tu ?

CRISPIN.

Un ſoufflet, au bout du compte, n'eſt pas la mort d'un homme.

LE CAPITAINE.

Comment, faquin ! Eſt-ce le langage d'un homme nourri chez moi ?

CRISPIN.

C'eſt le langage d'un homme ſenſé.

LE CAPITAINE.

Écoute. Je n'ai qu'un mot à te dire. Songe à te montrer digne valet de don Lope ; ou bien prépare-toi à mourir ſous le bâton.

CRISPIN.

L'alternative eſt conſolante !

LE CAPITAINE.

Opte tout-à-l'heure. Détermine-toi.

CRISPIN.

C'en eſt fait, je prends mon parti. Vos paroles m'inſpirent une fureur martiale. Je vais, comme un lion, chercher mon ennemi.

LE CAPITAINE.

Ah ! j'aime à t'entendre parler de la ſorte.

CRISPIN.

Je cours, je vole... Mais, attendez : une réflexion m'arrête tout court.

LE CAPITAINE.

Hé! quelle?

CRISPIN.

Je ſonge que j'ai reçu le ſoufflet en rendant ſervice à don Alonſe. C'eſt le valet de l'amant de ſa ſœur qui me l'a donné.

LE CAPITAINE.

Tu ne m'avois pas dit cette circonſtance.

CRISPIN.

Non, vraiment; je n'y ai pas penſé.

LE CAPITAINE.

Don Alonſe a part à l'offenſe.

CRISPIN.

N'eſt-il pas vrai? Il doit joindre cela aux autres ſujets qu'il a de ſe plaindre du cavalier, & venger le tout enſemble. Ainſi la choſe ne me regarde plus.

LE CAPITAINE.

Elle te regarde toujours, mon ami. Don Alonſe, étant gentilhomme, ne peut pas tirer

raiſon de cette offenſe. Tu dois te venger, tant par rapport à toi, que par rapport à lui, & même auſſi par rapport à moi.

CRISPIN.

Il y a bien des rapports dans cette affaire-là.

LE CAPITAINE.

Vas, mon enfant, vas rétablir ton honneur.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire : Criſpin, vas te faire tuer.

LE CAPITAINE.

Ne remets point le pied dans ma maiſon, que tu n'aies réparé l'outrage que tu as reçu. Il ne me convient pas d'avoir un domeſtique déshonoré.

Le capitaine entre chez don Alonſe.

SCÈNE XVI.

CRISPIN, *ſeul.*

J'avois bien affaire auſſi d'aller lui parler de ce maudit ſoufflet. Mais le vin eſt tiré, il faut le boire. Allons, Criſpin, anime-toi. Après tout, ton ennemi n'a peut-être pas plus de cœur

qu'un autre, quand il verra une épée nue, il aura autant de peur que toi. Pourquoi non? Faifons-en l'épreuve. Çà, repréfentons-nous que je le rencontre. Parlons-lui d'un ton de grenadier : Ah! te voilà, pendart, te voilà!... (*Il change de ton.*) Je vous demande pardon, monfieur Crifpin. J'étois ivre quand je vous ai fouffleté. (*D'un ton rude.*) Tu étois ivre, maraud! Ha, ha! Voici de mes gens qui ne font braves que lorfqu'ils ont bu! Mets l'épée à la main, gueux, & défends toi... (*Il allonge des eftocades.*) Tic, tac... Sa lame eft bonne, & il fe défend bien; mais j'en viendrai à bout. Pare-moi celle-ci : une, deux, trois, paf! tiens, miférable, vas te faire panfer... (*D'un ton pleureur.*) Ah! vous m'avez crevé un œil... (*D'un ton rude.*) Bon; tant mieux, méchant borgne; je veux t'arracher l'autre. Il faut mourir.

SCÈNE XVII.

CLARIN, CRISPIN.

CRISPIN *appercevant Clarin.*

Ahi, ahi, ahi!

CLARIN *lui mettant la main fur l'épaule.*

Qui doit mourir?

CRISPIN *à part.*

Ouf ! je ne le croyois pas ſi près de moi.

CLARIN.

Je vous trouve l'épée à la main !

CRISPIN.

Je viens de bourrer un certain quidam qui m'avoit inſulté.

CLARIN.

Je ſuis ravi. J'aime les braves gens, & je ſuis prêt à vous faire raiſon du ſoufflet que j'ai pris la liberté de vous appliquer ſur...

CRISPIN.

Il s'eſt battu avec beaucoup de valeur. Il faut rendre juſtice à ſes ennemis.

CLARIN.

Cela eſt généreux. Hâtons-nous, je vous prie, tandis que nous ſommes ſeuls.

CRISPIN.

Je ſuis encore tout eſſoufflé de mon dernier combat ; laiſſez-moi reſpirer.

CLARIN.

Dépêchons-nous donc.

CRISPIN.

Quoi ?

(*Déclamant.*)

« Sortir d'une bataille, & combattre à l'inſtant ! »

Me prenez-vous pour un cid ?

CLARIN.

Non, ma foi, non. Je vois bien que vous n'êtes rien moins qu'un cid. Le ciel vous a donné bien peu de courage.

CRISPIN.

Vous devez l'en remercier.

CLARIN *lui donnant des ſoufflets.*

Vous méritez d'être ſoufflété.

CRISPIN.

D'accord.

CLARIN *lui donnant des naſardes.*

Naſardé.

CRISPIN.

Soit.

CLARIN *lui donnant des croquignoles.*

Croquignolé.

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLARIN.

Puiſque vous ne voulez pas vous battre, vous

trouverez bon que je vous donne des coups de bâton. Vous ſavez que c'eſt la règle.

CRISPIN.

Oui. Vous avez donc lu cela dans notre livre?

CLARIN.

Mot pour mot.

CRISPIN.

Il en faut paſſer par-là, car je ſuis rigide obſervateur de nos règles... (*Tendant le dos à Clarin.*) Allons, monſieur, ſuivez-les.

CLARIN *après lui avoir donné des coups de bâton.*

C'eſt ainſi que je les donne.

CRISPIN.

C'eſt ainſi que je les reçois.

CLARIN.

Je vous ferai tâter de mon épée, ſi vous n'êtes pas content de cela.

CRISPIN.

Oh! je ne ſuis pas difficile à contenter.

CLARIN *s'en allant.*

Adieu, frère.

CRISPIN *le ſaluant profondément.*

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur très humble.

SCÈNE XVIII.

CRISPIN *ſeul.*

Il croyoit que je lâcherois pied devant lui. Il a été bien attrapé. Je lui ai tenu tête juſqu'au bout. Il eſt vrai que j'ai été battu ; mais les armes ſont journalières ; &, au reſte, voilà mon affaire vidée.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre repréſente l'appartement du capitaine don Lope. Cet appartement a l'air d'une ſalle d'armes : on y voit quantité de fleurets, de plaſtrons & autres uſtenſiles concernant les armes. Il y a deux flambeaux ſur une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

LE CAPITAINE.

QU'EST-CE, Criſpin ? Tu as l'air bien content.

CRISPIN.

Ah ! ſeigneur capitaine, j'ai une agréable nouvelle à vous annoncer.

LE CAPITAINE.

Je la lis dans tes yeux.

CRISPIN.

Vous voyez en moi votre vivante image. Je viens de terminer mon affaire très-heureuſement.

LE CAPITAINE.

As-tu tué ton homme ?

CRISPIN.

Non ; mais il y a bien eu des coups donnés & reçus.

LE CAPITAINE.

De quelle manière s'eſt paſſée la choſe ?

CRISPIN.

Je vais vous le dire en deux mots. J'ai rencontré mon ennemi. Nous avons parlé de nous battre. L'un de nous deux a refuſé lâchement de tirer l'épée ; & l'autre, ſuivant nos règles, lui a donné vingt coups de bâton.

LE CAPITAINE.

Tu as bien fait de le traiter ainſi.

CRISPIN.

Après cela, mon drôle ne m'a pas demandé ſon reſte. Il s'eſt retiré, & m'a laiſſé maître du champ de bataille.

LE CAPITAINE.

Tu as fait prendre la fuite à ton ennemi ?

CRISPIN.

Oui, vraiment, il m'a montré les talons.

LE CAPITAINE.

Tu me ravis par ce diſcours, mon cher Criſ-

pin. Viens, mon fils, viens que je t'embraſſe. Je veux que tu deviennes un des plus vaillans hommes du royaume.

CRISPIN.

J'y ai beaucoup de diſpoſitions.

LE CAPITAINE.

Et, dès à préſent, je te ſais l'arbitre des démêlés de la populace.

CRISPIN.

Grand merci.

(*Déclamant.*)

« Tôt ou tard la valeur reçoit ſa récompenſe. »

LE CAPITAINE.

Ma joie eſt extrême d'apprendre que tu te ſois vengé : car enfin, mon ami, une injure eſt un peſant fardeau.

CRISPIN.

Très-peſant.

LE CAPITAINE.

Dans quelle affreuſe ſituation ſe trouve un homme qui a été offenſé, & qui n'eſt pas encore vengé !

CRISPIN.

J'ai paſſé par-là. Peſte, c'eſt une horrible ſituation !

LE CAPITAINE.

Il a dans le cœur un ver qui le ronge ſans relâche. Il eſt bourrelé.

CRISPIN.

Souffleté.

LE CAPITAINE.

Déchiré.

CRISPIN.

Naſardé.

LE CAPITAINE.

Dévoré.

CRISPIN.

Croquignolé.

LE CAPITAINE.

Mais, quand il a goûté la douceur de la vengeance...

CRISPIN.

Ho, ho !

LE CAPITAINE.

Quel ſoulagement !

CRISPIN.

Quel plaiſir !

LE CAPITAINE.

Que ſon ame eſt contente !

CRISPIN.

Elle nage dans la joie.

LE CAPITAINE.

Par exemple, quelle ſatisfaction n'as-tu pas préſentement.

CRISPIN.

Oui, parbleu! je ſuis fort ſatisfait. Je ne voudrois pas être à recommencer.

SCÈNE II.

UN ESPION, LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Mais voici un de nos eſpions. Que vient-il nous apprendre?

L'ESPION.

Il y a bien des affaires, ſeigneur capitaine.

LE CAPITAINE *à l'eſpion.*

Qu'eſt-il arrivé?

L'ESPION.

Un chevalier de Calatrava, nommé don Martin d'Avalos, a voulu donner, cette nuit, une ſérénade à une fille de qualité; & un de ſes rivaux eſt venu, par jalouſie, déconcerter le concert. On s'eſt battu comme tous les diables de part & d'autre, & l'on a trouvé ce matin ſur le carreau...

LE CAPITAINE *avec précipitation.*

Hé bien, ſur le carreau?

L'ESPION.

Deux guitarres briſées en mille pièces.

CRISPIN *riant.*

Ha, ha, ha, ha; quel carnage!

LE CAPITAINE *à Criſpin.*

Il y a bien-là de quoi rire! Je trouve le cas très-grave, moi. On ne doit point troubler des ſérénades. L'uſage en eſt légitime & conſacré. Je prétends m'informer à fond de cette affaire.

CRISPIN.

Vous ferez ſagement. Il faut découvrir ces perturbateurs de la galanterie nocturne, & leur faire payer les guitarres.

SCÈNE III.

UN SICILIEN, LE CAPITAINE, CRISPIN, L'ESPION.

LE CAPITAINE.

Quel étranger entre ici? Voyons ce qui l'amène.

L'eſpion ſe retire.

SCÈNE IV.

LE CAPITAINE, CRISPIN, UN SICILIEN.

LE SICILIEN *faluant le capitaine.*

Seigneur, fur la réputation que vous avez...

CRISPIN *au Sicilien, l'interrompant & le faluant.*

Seigneur, je fuis votre ferviteur de tout mon cœur.

LE SICILIEN *à Crifpin.*

Bon jour... (*Au capitaine.*) Seigneur, fur la réputation que vous avez d'être le premier homme du monde...

CRISPIN *l'interrompant encore.*

Je fuis ravi de vous voir en bonne fanté.

LE SICILIEN *regarde févèrement Crifpin & reprend enfuite fon difcours.*

D'être le premier homme du monde pour lever les fcrupules que l'honneur fait naître quelquefois dans les ames fenfibles aux injures ; je viens exprès des extrémités de la Sicile à Madrid, pour vous prier de me confeiller dans un embarras où je me trouve.

LE CAPITAINE *au Sicilien.*

Volontiers. De quoi s'agit-il?

CRISPIN.

Parlez. Nous vous écoutons.

LE SICILIEN.

Vous ſavez mieux que perſonne combien l'honneur d'un gentilhomme eſt délicat & facile à bleſſer.

LE CAPITAINE.

Ha, ha!

CRISPIN.

Malpeſte!

LE SICILIEN.

L'honneur eſt une glace, que le moindre ſouffle ternit.

CRISPIN.

L'honneur eſt une prune, qu'on ne ſauroit toucher ſans en ôter la fleur.

LE SICILIEN.

Je ſuis natif de Catania près du Mont-Gibel, & je me nomme Lupardi. En liſant un vieux bouquin, j'ai trouvé qu'un homme qui portoit mon nom a été tué en duel autrefois, & il

n'eſt point fait mention dans le volume que ſa mort ait été vengée.

LE CAPITAINE.

Il y a peut-être pluſieurs tomes?

LE SICILIEN.

Pardonnez-moi.

CRISPIN.

Et avez-vous vu toutes les éditions?

LE SICILIEN.

Le livre n'en a jamais eu qu'une.

CRISPIN.

Il a donc cela de commun avec bien des ouvrages.

LE CAPITAINE.

Comment s'appeloit le meurtrier de votre Lupardi?

LE SICILIEN.

Il s'appeloit Perichichichipinchi.

CRISPIN *riant.*

Perichichirichinpi.

LE SICILIEN *à Criſpin.*

Perichichichipinchi.

LE CAPITAINE.

Voici ce que vous avez à faire. Il faut que vous cherchiez quelque cavalier qui porte ce nom, & que vous lui faſſiez un appel.

CRISPIN.

Cela eſt dans les formes.

LE SICILIEN *au capitaine.*

J'ai penſé comme vous, & j'ai d'abord fait des perquiſitions dans la Sicile. De-là j'ai paſſé dans le royaume de Naples, & j'ai parcouru toute l'Italie; mais je n'ai point trouvé ce que je cherchois.

LE CAPITAINE.

Cela eſt malheureux.

CRISPIN.

Rien n'eſt plus déſolant!

LE SICILIEN.

J'étois enfin de retour chez moi, fort mortifié d'avoir perdu mes pas, & réſolu d'abandonner une vengeance qu'il m'étoit impoſſible de tirer; mais l'inexorable point-d'honneur m'eſt venu faire un crime du repos où je voudrois demeurer; &, las d'être en proie aux ſecrets reproches qu'il me faiſoit ſans ceſſe, j'ai pris la réſolution de continuer ma recherche.

LE CAPITAINE *à Criſpin.*

Ah! mon ami, quelle délicateſſe!

CRISPIN *au capitaine.*

Oui, parbleu! ce gentilhomme obſerve les points & les virgules de notre recueil.

LE SICILIEN.

J'ai deſſein, après avoir ſoigneuſement tâché de déterrer quelque Perichichichipinchi en Eſpagne, de me rendre aux Pays-Bas, d'aller en France, en Allemagne, & de faire enfin le tour de l'Europe; mais ſi je ne tire aucun fruit d'un ſi long voyage, penſez-vous que je puiſſe, en ſûreté d'honneur, en demeurer là?

LE CAPITAINE *au Sicilien.*

Je ne le crois pas.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

LE CAPITAINE.

Je ne me contenterois pas d'avoir fait le tour de l'Europe, je paſſerois aux Indes.

CRISPIN.

Je galoperois par toute la terre habitable pour n'avoir rien à me reprocher.

LE SICILIEN.

Seigneur capitaine, on m'avoit bien dit que vous étiez roide ſur l'article. Je vous remercie de vos conſeils. Adieu. Je ne retournerai point en Sicile, que je n'aie fait tout ce que l'intérêt de mon nom attend de moi.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Le ſeigneur Lupardi va bien battre du pays. Il court grand riſque de ne revoir jamais le Mont-Gibel.

LE CAPITAINE.

C'eſt un brave homme; & je ſouhaite qu'il rencontre...

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, CRISPIN, DON ALONSE.

LE CAPITAINE.

Mais voici don Alonſe, mon beau-frère futur.

DON ALONSE.

Seigneur capitaine, je viens vous ſommer de me tenir parole.

LE CAPITAINE *à don Alonſe.*

Quand il en ſera tems, je vous introduirai dans l'appartement de ma nièce. Allons dans mon cabinet attendre cet heureux moment.

(*Ils ſortent tous.*)

Le théâtre change en cet endroit & repréſente l'appartement d'Eſtelle, éclairé de quantité de bougies.

SCÈNE VII.

ESTELLE, LÉONOR.

ESTELLE.

Vous voyez, ma chère Léonor, ſi ma douleur eſt juſte.

LÉONOR.

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe.

ESTELLE.

Hommes perfides & ſcélérats ! quand vous nous faites des ſermens, que nous ſommes ſottes d'y ajouter foi !

LÉONOR.

Quelle ingratitude !

ESTELLE.

Je ſouhaite que vous ſoyez plus heureuſe que moi ; mais, après ce qui m'eſt arrivé, je crois qu'il y a peu de fond à faire ſur les promeſſes d'un amant.

LÉONOR.

Votre exemple, il eſt vrai, doit m'effrayer :

mais s'il eſt quelque homme au monde qui ne reſſemble point aux autres, c'eſt don Carlos.

ESTELLE.

Vous avez donc trouvé le phénix.

LÉONOR.

Sa ſeule phyſionomie confond toutes les réflexions qu'on peut faire contre ſon ſexe.

ESTELLE.

Sa phyſionomie, dites-vous? Oh! prenez-y garde, Léonor. Don Luis en a une à tromper toute la terre.

SCÈNE VIII.

ESTELLE, LÉONOR, BÉATRIX.

BÉATRIX *à Léonor.*

Madame!

LÉONOR.

Hé bien, Béatrix!

BÉATRIX.

Je vous amène don Carlos.

(*Elle fait entrer don Luis & ſe retire enſuite.*)

LÉONOR.

Vous allez voir, Eſtelle, que je n'ai pas fait un mauvais choix.

SCÈNE IX.

ESTELLE, LÉONOR, DON LUIS,
le nez enveloppé dans ſon manteau.

DON LUIS *à lui-même, reconnoiſſant Eſtelle.*

Juſte ciel! où me ſuis-je laiſſé conduire? C'eſt Eſtelle!

LÉONOR.

Don Carlos, vous n'avez rien à craindre ici. Découvrez-vous.

DON LUIS *à lui-même.*

Comment me tirer de ce mauvais pas?

ESTELLE.

Seigneur, n'ayez là-deſſus aucune inquiétude.

DON LUIS *haut, tout déconcerté.*

Pardonnez, meſdames, ſi je vous quitte pour un inſtant;... j'ai oublié... une affaire preſſée... J'ai deux mots à dire à un ami, qui...

LÉONOR.

Quel diſcours! Avez-vous perdu l'eſprit, don Carlos? Pourquoi vous troublez-vous?

DON LUIS.

Madame!...

LÉONOR.

Finiſſons. Découvrez-vous. Je le veux.

DON LUIS *faiſant un pas pour s'en aller.*

Je vais revenir dans un moment.

(*On entend du bruit à la porte.*)

LÉONOR.

Qu'entends-je?

ESTELLE.

On ouvre! O ciel! on entre!

LÉONOR *à part.*

Que vois-je? c'eſt mon frère. Je ſuis perdue!

SCÈNE X & dernière.

ESTELLE, LÉONOR, DON LUIS, DON ALONSE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

ESTELLE *s'avançant vers la porte.*

Quel audacieux peut venir?...

DON ALONSE.

Ne vous alarmez pas, madame; un amant ſoumis & reſpectueux ne doit point... Mais quel objet s'offre à mes regards? Un homme avec ma ſœur & ma maîtreſſe!

LE CAPITAINE *à lui-même, ſe frottant les yeux.*

Eſt-ce une illuſion ?

ESTELLE.

Don Alonſe chez moi...! (*Au capitaine.*) Et c'eſt vous, ſeigneur, qui l'introduiſez !

LE CAPITAINE *à Eſtelle.*

Ma préſence doit vous raſſurer. Mais que fait ici ce cavalier ?

CRISPIN.

Ouf !

DON ALONSE.

Cet inconnu qui prend ſoin de ſe cacher, offenſe mon honneur ou mon amour.

CRISPIN *bas.*

Notre livre ſera conſulté.

DON ALONSE *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Il faut qu'il éprouve le châtiment que mérite ſa témérité.

LÉONOR *tremblante, à elle-même.*

Que vont-ils faire ?

ESTELLE *ſaiſiſſant le bras de don Alonſe.*

Arrêtez, don Alonſe. Songez au reſpect que vous me devez.

LÉONOR *au capitaine.*

Seigneur don Lope, de grâce, calmez...

LE CAPITAINE.

Écoutez. Point de bruit. Voici de quelle manière on peut accommoder la chofe.

ESTELLE *à part.*

Il va diffiper cet orage.

LÉONOR *à part.*

Puiffe-t-il nous tirer de peine!

CRISPIN *à part.*

L'oracle va parler.

LE CAPITAINE.

Crifpin, ferme la porte. Et vous, don Alonfe faites tous vos efforts pour tuer ce cavalier tout-à-l'heure.

LÉONOR *faifant un cri.*

Ah!

ESTELLE.

O dieu!

LE CAPITAINE.

Et fi, par malheur, il vous tue, je fuis ici pour le tuer après. Par ce moyen, votre mort fera vengée & votre honneur fatisfait.

CRISPIN *à part.*

Voilà un tempérament de notre façon.

LÉONOR *au capitaine.*

Comment! vous voulez, que, dans mon appartement même...

LE CAPITAINE *à Eſtelle.*

Oui, ma nièce, il faut que cela ſoit. En pareille rencontre, c'eſt ainſi qu'on en doit uſer.

CRISPIN *à Eſtelle.*

C'eſt l'ordre, madame, c'eſt la règle.

ESTELLE.

Que dira-t-on de moi dans le monde?

LE CAPITAINE.

Soyez tranquille ſur cela; mon témoignage ſuffit pour faire taire la médiſance. Allons, ſeigneurs cavaliers, battez-vous à votre aiſe.

CRISPIN.

Oui, tuez-vous, égorgez-vous à votre aiſe. Mon maître eſt dans ſon élément.

Don Alonſe & don Luis mettent l'épée à la main.

LÉONOR.

A l'aide!

ESTELLE.

Au ſecours!

LE CAPITAINE *arrêtant les cavaliers.*

Attendez, don Alonſe; je fais réflexion que vous ne connoiſſez pas ce cavalier.

DON ALONSE *au capitaine.*

Que m'importe ?

LE CAPITAINE.

Il faut connoître l'offenſeur. (*A don Luis.*) Seigneur inconnu, découvrez-vous, & apprenez-nous qui vous êtes.

DON LUIS.

Malgré les intérêts qui m'obligent à me cacher, je vais donc me faire connoître. (*Il ſe découvre.*)

ESTELLE.

Ah ! C'eſt don Luis !

LE CAPITAINE.

Que vois-je ? don Carlos !

ESTELLE *à don Luis.*

Qui t'amène ici, traître ? Viens-tu ſéduire mon amie, & couronner par là ta trahiſon ?

DON ALONSE *à Eſtelle.*

Madame, laiſſons-là les diſcours. Je vais vous venger d'un infidèle, en puniſſant un ſuborneur.

LE CAPITAINE.

Doucement, don Alonſe. Ce don Luis m'eſt connu ſous le nom de don Carlos. C'eſt mon meilleur ami. C'eſt lui qui m'a ſauvé la vie en Flandres. Je dois défendre la ſienne.

CRISPIN *à don Alonſe.*

Oui, nous périrons à ſes côtés.

DON ALONSE *au capitaine.*

Mais, don Lope, il eſt votre rival ; & de plus, vous avez promis de venger votre nièce de l'infidélité de don Luis.

LE CAPITAINE *rêvant.*

Il eſt vrai.

DON ALONSE.

Faut-il donc compter pour rien votre parole ?

LE CAPITAINE.

Non.

CRISPIN *à part.*

Oh ! ma foi, pour le coup, notre recueil eſt en défaut.

LE CAPITAINE *à don Luis.*

Don Carlos, ou plutôt don Luis, puiſque c'eſt votre véritable nom, je ſens toute l'obligation que je vous ai, mais l'honneur veut que mon bras s'arme contre vos jours. Je ſuis au déſeſpoir d'en venir là avec vous. Pourquoi faut-il que vous ſoyez ſi coupable ? (*Il tire l'épée.*)

DON LUIS.

En quoi, don Lope, ſuis-je donc coupable ?

LE CAPITAINE.

En quoi? malgré la foi jurée, vous abandonnez ma nièce, vous vous mariez à Bruxelles, & vous revenez à Madrid ſéduire Léonor, ma maîtreſſe.

DON LUIS.

Je ne ſuis point marié. C'eſt une fable que mon valet a inventée dans l'embarras où il s'eſt trouvé en rencontrant Eſtelle.

LE CAPITAINE.

Oh! puiſque vous n'êtes pas marié, c'eſt une autre affaire. Il eſt aiſé de nous accorder.

DON ALONSE.

Et comment cela?

LE CAPITAINE.

Don Luis n'a qu'à rendre ſon cœur à ma nièce, & l'épouſer dès demain.

DON ALONSE.

L'épouſer! Il faut donc que je me venge des ſoins que don Luis a rendus à ma ſœur ſans mon aveu, & qu'en même tems je lui diſpute le cœur d'Eſtelle.

LE CAPITAINE *à don Alonſe.*

Soit; mais ſi vous ôtez la vie à don Luis, je ſerai obligé d'attaquer la vôtre.

CRISPIN.

Il y a auſſi bien des rapports dans cette affaire-ci.

ESTELLE.

C'eſt à moi de finir tous ces débats... (*Au capitaine.*) Seigneur don Lope, je vous rends votre parole. Je ne ſouhaite plus d'être vengée. Je ne vois plus en don Luis un amant chéri : ſon inconſtance a rendu mon cœur libre, & je donne ma main au ſeigneur don Alonſe.

DON ALONSE *à Eſtelle.*

Ah ! madame, en récompenſant ma conſtance, vous me faites oublier tous les maux que j'ai ſoufferts depuis quatre ans.

LE CAPITAINE.

Depuis quatre ans ! Vous avez donc ſoupiré pour Eſtelle avant don Luis ?

DON ALONSE.

Oui, ſeigneur.

LE CAPITAINE.

Eh ! que ne le diſiez-vous d'abord ? Vous levez, par-là, tous les obſtacles. C'eſt la date qui doit décider entre deux rivaux d'un mérite égal.

LÉONOR *au capitaine.*

Suivez donc vous-même vos règles, ſeigneur capitaine, & cédez-moi à don Luis.

LE CAPITAINE.

Que je vous cède à don Luis?

LÉONOR.

Oui vraiment. Il n'y a que trois jours que vous m'aimez, & il y en a huit qu'il me rend des ſoins.

CRISPIN *au capitaine.*

Vous n'avez pas le mot à dire à cela.

LE CAPITAINE.

Non. Puiſque l'honneur l'ordonne, l'amour a beau s'y oppoſer : il faut ſacrifier à l'honneur juſqu'à ſon bonheur même. Je ſouſcris à la félicité de Pachéco.

DON LUIS.

Par ce ſacrifice, don Lope, vous paierez avec uſure le ſervice que je vous ai rendu.

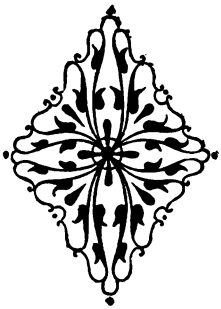
LE CAPITAINE.

O Point-d'honneur! Que tu as de pouvoir ſur les belles ames!

CRISPIN.

O Point-d'honneur! que tu es ſenſible aux épaules!

FIN.



CRISPIN,

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois en 1707.

ACTEURS.

M. ORONTE, bourgeois de Paris.
VALÈRE, amant d'Angélique.
M. ORGON, père de Damis.
CRISPIN, valet de Valère.
LABRANCHE, valet de Damis.
Mme ORONTE, femme de M. Oronte.
ANGÉLIQUE, sa fille, promise à Damis.
LISETTE, suivante d'Angélique.

La Scène est à Paris.

CRISPIN,

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRISPIN, VALÈRE.

VALÈRE.

AH ! te voilà, bourreau !

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALÈRE.

Coquin !

CRISPIN.

Laissons-là, je vous prie, nos qualités. De quoi vous plaignez-vous ?

VALÈRE.

De quoi je me plains, traître? Tu m'avois demandé congé pour huit jours, & il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Eſt-ce ainſi qu'un valet doit ſervir?

CRISPIN.

Parbleu! monſieur, je vous ſers comme vous me payez. Il me ſemble que l'un n'a pas plus à ſe plaindre que l'autre.

VALÈRE.

Je voudrois bien ſavoir d'où tu peux venir?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine avec un chevalier de mes amis faire une petite expédition.

VALÈRE.

Quelle expédition?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'eſt acquis ſur les gens de province, par ſa manière de jouer.

VALÈRE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent; & tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, Monſieur; nous n'avons pas fait une

heureuſe pêche. Le poiſſon a vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALÈRE.

Le bon fond de garçon que voilà? Écoute: Criſpin, je veux bien te pardonner le paſſé; j'ai beſoin de ton induſtrie.

CRISPIN.

Quelle clémence!

VALÈRE.

Je ſuis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils? Ce gros marchand, à qui vous avez fait un billet de neuf cens francs pour trente piſtoles d'étoffes qu'il vous a fournies, auroit-il obtenu ſentence contre vous?

VALÈRE.

Non.

CRISPIN.

Ah! j'entends. Cette généreuſe marquiſe qui alla elle-même payer votre tailleur qui vous avoit fait aſſigner, a découvert que nous agiſſions de concert avec lui.

VALÈRE.

Ce n'eſt point cela, Criſpin. Je ſuis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh! oh! Et de qui, par aventure?

VALÈRE.

D'Angélique, fille unique de monſieur Oronte.

CRISPIN.

Je la connois de vue : peſte, la jolie figure! ſon père, ſi je ne me trompe, eſt un bourgeois qui demeure en ce logis, & qui eſt très-riche.

VALÈRE.

Oui; il a trois grandes maiſons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable perſonne qu'Angélique!

VALÈRE.

De plus, il paſſe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connois tout l'excès de votre amour. Mais où en êtes-vous avec la petite fille? Elle fait vos ſentimens?

VALÈRE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez ſon père, j'ai ſi bien fait, qu'elle me voit d'un œil favorable: mais Liſette, ſa femme-de-chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au déſeſpoir.

CRISPIN.

Eh! que vous a-t-elle dit, cette déſeſpérante Liſette?

VALÈRE.

Que j'ai un rival, que monſieur Oronte a donné ſa parole à un jeune homme de province qui doit inceſſamment arriver à Paris pour épouſer Angélique.

CRISPIN.

Et qui eſt ce rival?

VALÈRE.

C'eſt ce que je ne ſais point encore. On appela Liſette dans le tems qu'elle me diſoit cette fâcheuſe nouvelle, & je fus obligé de me retirer ſans apprendre ſon nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas ſitôt propriétaires des trois belles maiſons de monſieur Oronte.

VALÈRE.

Vas trouver Liſette de ma part, parle-lui; après cela nous prendrons nos meſures.

CRISPIN.

Laiſſez-moi faire.

VALÈRE.

Je vais t'attendre au logis. (*Il ſort.*)

SCÈNE II.

CRISPIN, [illegible].

Que je suis las d'être valet, ah! Crispin, c'est ta faute : tu as toujours donné dans la bagatelle ; tu devrais présentement briller dans la finance. Avec l'esprit que j'ai, morbleu! j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute[1].

SCÈNE III.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

N'est-ce pas là Crispin?

CRISPIN.

Est-ce Labranche que je vois?

LABRANCHE.

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN.

C'est Labranche, où je mène. L'honnête rencontre, que je [illegible], mon cher. Franchement ne te voyant plus paraître à Paris, je craignois que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LABRANCHE.

Ma foi, mon ami, je l'ai échappé belle, depuis

que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation ſur mer; j'ai penſé être du dernier détachement de la Tournelle [2].

CRISPIN.

Tudieu! Qu'avois-tu donc fait?

LABRANCHE.

Une nuit je m'aviſai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger, pour lui demander, par curioſité, des nouvelles de ſon pays. Comme il n'entendoit pas le françois, il crut que je lui demandois la bourſe; il crie au voleur, le guet vient; on me prend pour un fripon; on me mène au Châtelet; j'y ai demeuré ſept ſemaines.

CRISPIN.

Sept ſemaines!

LABRANCHE.

J'y aurois demeuré bien davantage, ſans la nièce d'une revendeuſe à la toilette.

CRISPIN.

Eſt-il vrai?

LABRANCHE.

On étoit furieuſement prévenu contre moi; mais cette bonne amie ſe donna tant de mouvement, qu'elle fit connoître mon innocence.

CRISPIN.

Il eſt bon d'avoir de puiſſans amis.

LABRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois; tu n'es plus curieux de ſavoir des nouvelles des pays étrangers.

LABRANCHE.

Non, ventrebleu! Je me ſuis remis dans le ſervice. Et toi, Crispin, travailles-tu toujours ?

CRISPIN.

Non; je ſuis, comme toi, un fripon honoraire. Je ſuis rentré dans le ſervice auſſi; mais je ſers un maître ſans bien, ce qui ſuppoſe un valet ſans gages; je ne ſuis pas trop content de ma condition.

LABRANCHE.

Je le ſuis aſſez de la mienne, moi. Je me ſuis retiré à Chartres, j'y ſers un jeune homme appelé Damis; c'eſt un aimable garçon; il aime le jeu, le vin, les femmes; c'eſt un homme univerſel; nous faiſons enſemble toutes ſortes de débauches; cela m'amuſe, cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie!

LABRANCHE.

N'eſt-il pas vrai ?

CRISPIN.

Aſſurément. Mais dis-moi, Labranche, qu'eſt-tu venu faire à Paris ? Où vas-tu ?

LABRANCHE.

Je vais dans cette maiſon.

CRISPIN.

Chez monſieur Oronte ?

LABRANCHE.

Sa fille eſt promiſe à Damis.

CRISPIN.

Angélique promiſe à ton maître ?

LABRANCHE.

Monſieur Orgon, père de Damis, étoit à Paris il y a quinze jours, j'y étois avec lui ; nous allâmes voir monſieur Oronte qui eſt de ſes anciens amis, & ils arrêtèrent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'eſt donc une affaire réſolue ?

LABRANCHE.

Oui : le contrat eſt déjà ſigné des deux pères & de madame Oronte ; la dot, qui eſt de vingt mille écus en argent comptant, eſt toute prête ; on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la choſe.

CRISPIN.

Ah! Parbleu, cela étant, Valère mon maître n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LABRANCHE.

Quoi, ton maître ?

CRISPIN.

Il eſt amoureux de cette même Angélique : mais, puiſque Damis...

LABRANCHE.

Oh! Damis n'épouſera point Angélique, il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh! quelle ?

LABRANCHE.

Pendant que ſon père le marioit ici, il s'eſt marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc ?

LABRANCHE.

Il aimoit une jeune perſonne avec qui il avoit fait les choſes... de manière qu'au retour du bon homme Orgon, il s'eſt fait en ſecret une aſſemblée de parens. La fille eſt de condition. Damis a été obligé de l'épouſer.

CRISPIN.

Oh! cela change la thèſe.

LABRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noces de mon maître tous faits ; j'ai ordre de les emporter à Chartres, auſſitôt que j'aurai vu monſieur & madame Oronte, & retiré la parole de monſieur Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de monſieur Orgon !

LABRANCHE.

C'eſt ce qui m'amène à Paris. Sans adieu, Criſpin ; nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends, Labranche, attends, mon enfant ; il me vient une idée... Dis-moi un peu ; ton maître eſt-il connu de monſieur Oronte ?

LABRANCHE.

Ils ne ſe ſont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu ! ſi tu voulois, il y auroit un beau coup à faire ; mais après ton aventure du Châtelet je crains que tu ne manques de courage.

LABRANCHE.

Non non ; tu n'as qu'à dire. Une tempête eſſuyée n'empêche point un bon matelot de ſe remettre en mer. Parle ; de quoi s'agit-il ? Eſt-ce que tu voudrois faire paſſer ton maître pour Damis ? Et lui faire épouſer.....

CRISPIN.

Mon maître! Fi donc! Voilà un plaiſant gueux, pour une fille comme Angélique. Je lui deſtine un meilleur parti.

LABRANCHE.

Qui donc?

CRISPIN.

Moi.

LABRANCHE.

Malepeſte! Tu as raiſon; cela n'eſt pas mal imaginé au moins.

CRISPIN.

Je ſuis auſſi amoureux d'elle.

LABRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LABRANCHE.

C'eſt bien dit.

CRISPIN.

J'épouſerai Angélique.

LABRANCHE.

J'y conſens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LABRANCHE.

Fort bien.

CRISPIN.

Et je diſparoîtrai, avant qu'on en vienne aux éclairciſſemens.

LABRANCHE.

Expliquons-nous mieux ſur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi ?

LABRANCHE.

Tu parles de diſparoître avec la dot, ſans faire mention de moi. Il y a quelque choſe à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh ! nous diſparoîtrons enſemble.

LABRANCHE.

A cette condition là, je te ſers de croupier. Le coup, je l'avoue, eſt un peu hardi ; mais mon audace ſe réveille, & je ſens que je ſuis né pour les grandes choſes. Où irons-nous cacher la dot ?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LABRANCHE.

Je crois qu'elle ſera mieux hors du royaume, qu'en dis-tu ?

CRISPIN.

C'eſt ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère eſt monſieur Oronte.

LABRANCHE.

C'eſt un bourgeois fort ſimple, un petit génie.

CRISPIN.

Et madame Oronte?

LABRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à ſoixante ans, une femme qui s'aime, & qui eſt d'un eſprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour & le contre.

CRISPIN.

Cela ſuffit. Il faut à préſent emprunter des habits pour...

LABRANCHE.

Tu peux te ſervir de ceux de mon maître. Oui, juſtement, tu es à-peu-près de ſa taille.

CRISPIN.

Peſte! il n'eſt pas mal fait.

LABRANCHE.

Je vois ſortir quelqu'un de chez monſieur Oronte : allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entrepriſe.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, & que je l'engage, par une fauſſe confidence, à ne point venir de quelques jours chez monſieur Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Oui, Liſette, depuis que Valère m'a découvert ſa paſſion, un ſecret chagrin me dévore; & je ſens que, ſi j'épouſe Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valère.

ANGÉLIQUE.

Que je ſuis malheureuſe! entre dans ma ſituation, Liſette. Que dois-je faire? conſeille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conſeil pouvez-vous attendre de moi?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inſpirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux ſortes de conſeils; l'un, d'oublier Valère; & l'autre, de vous roidir contre l'autorité paternelle : vous avez trop d'amour pour ſuivre le premier, j'ai la conſcience trop délicate pour vous donner le ſecond; cela eſt embarraſſant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Liſette, tu me déſeſpères.

LISETTE.

Attendez, il me ſemble pourtant que l'on peut concilier votre amour & ma conſcience; oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire?

LISETTE.

Avouons-lui tout : elle aime qu'on la flatte, qu'on la careſſe; flattons-là, careſſons-là; dans le fond elle a de l'amitié pour vous, & elle obligera peut-être monſieur Oronte à retirer ſa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raiſon, Liſette; mais je crains...

LISETTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Tu connois ma mère; ſon eſprit a ſi peu de fermeté.

LISETTE.

Il eſt vrai qu'elle eſt toujours du ſentiment de celui qui lui parle le dernier : n'importe, ne laiſſons pas de l'attirer dans notre parti. Mais je la vois; retirez-vous pour un moment; vous reviendrez quand je vous en ferai ſigne.

ANGÉLIQUE *ſe retire au fond du théâtre.*

SCÈNE V.

Mme ORONTE, LISETTE, ANGÉLIQUE, *dans le fond du théâtre.*

LISETTE *ſans faire ſemblant de voir Mme Oronte.*

Il faut convenir que madame Oronte eſt une des plus aimables femmes de Paris.

Mme ORONTE.

Vous êtes flatteuſe, Liſette.

LISETTE.

Ah! madame! je ne vous voyois pas! ces paroles que vous venez d'entendre, ſont la ſuite d'un entretien que je viens d'avoir avec mademoiſelle Angélique au ſujet de ſon mariage.

Vous avez, lui difois-je, la plus judicieufe de toutes les mères, la plus raifonnable.

Mme ORONTE.

Effectivement, Lifette, je ne reffemble guère aux autres femmes : c'eft toujours la raifon qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

Mme ORONTE.

Je n'ai ni entêtement ni caprice.

LISETTE.

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mère du monde ; je mets en fait que, fi votre fille avoit de la répugnance à époufer Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-deffus fon inclination.

Mme ORONTE.

Moi la contraindre ! moi gêner ma fille ! à Dieu ne plaife que je faffe la moindre violence à fes fentimens. Dites-moi, Lifette, auroit-elle de l'averfion pour Damis ?

LISETTE.

Eh ! mais...

Mme ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puifque vous voulez favoir les chofes, ma-

dame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

Mme ORONTE.

Elle a peut-être une paſſion dans le cœur.

LISETTE.

Oh! madame, c'eſt la règle. Quand une fille a de l'averſion pour un homme qu'on lui deſtine pour mari, cela ſuppoſe toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïſſiez monſieur Oronte la première fois qu'on vous le propoſa, parce que vous aimiez un officier qui mourut au ſiége de Candie.

Mme ORONTE.

Il eſt vrai; &, ſi ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurois jamais épouſé monſieur Oronte.

LISETTE.

Hé bien! madame, mademoiſelle votre fille eſt dans la même diſpoſition où vous étiez avant le ſiége de Candie.

Mme ORONTE.

Eh! qui eſt donc le cavalier qui a trouvé le ſecret de lui plaire?

LISETTE.

C'eſt ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

Mme ORONTE.

Qui ? Valère ?

LISETTE.

Lui-même.

Mme ORONTE.

A propos (vous m'en faites ſouvenir) il nous regardoit hier, Angélique & moi, avec des yeux ſi paſſionnés ! Êtes-vous bien aſſurée, Liſette, qne c'eſt de ma fille qu'il eſt amoureux ?

LISETTE *ayant fait ſigne à Angélique de s'approcher.*

Oui, madame, il me l'a dit lui-même ; & il m'a chargée de vous prier, de ſa part, de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE *s'approchant, à ſa mère.*

Pardonnez, madame, ſi mes ſentimens ne ſont pas conformes aux vôtres ; mais vous ſavez...

Mme ORONTE *à Angélique.*

Je ſais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvemens de ſon cœur ſur les vues de ſes parens ; mais je ſuis tendre, je ſuis bonne, j'entre dans vos peines. En un mot, j'agrée la recherche de Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le reſſentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE *à madame Oronte.*

Ce n'eſt pas aſſez, madame; monſieur Oronte eſt un petit opiniâtre : ſi vous ne ſoutenez pas avec vigueur...

Mme ORONTE.

Oh! n'ayez point d'inquiétude là-deſſus; je prends Valère ſous ma protection, ma fille n'aura point d'autre époux que lui, c'eſt moi qui vous le dis. Mon mari vient, vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, Mme ORONTE, LISETTE.

Mme ORONTE *à ſon mari.*

Vous venez fort à propos, monſieur; j'ai à vous dire que je ne ſuis plus dans le deſſein de marier ma fille à Damis.

M. ORONTE *à ſa femme.*

Ah, ah! peut-on ſavoir, madame, pourquoi vous avez changé de réſolution?

Mme ORONTE.

C'eſt qu'il ſe préſente un meilleur parti pour Angélique, Valère la demande : il n'eſt pas, à la vérité, ſi riche que Damis; mais il eſt gentil-

homme ; & en faveur de ſa nobleſſe, nous devons lui paſſer ſon peu de bien.

LISETTE *bas à madame Oronte.*

Bon.

M. ORONTE.

J'eſtime Valère ; & ſans faire attention à ſon peu de bien, je lui donnerois très-volontiers ma fille, ſi je le pouvois avec honneur ; mais cela ne ſe peut pas, madame.

Mme ORONTE.

D'où vient, monſieur ?

M. ORONTE.

D'où vient ? Voulez-vous que nous manquions de parole à monſieur Orgon, notre ancien ami ? Avez-vous quelque ſujet de vous plaindre de lui ?

Mme ORONTE.

Non.

LISETTE *bas, à madame Oronte.*

Courage ; ne molliſſez point.

M. ORONTE.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront ? Songez que le contract eſt ſigné, que tous les préparatifs ſont faits, & que nous n'attendons que Damis. La choſe n'eſt-elle pas trop avancée, pour s'en dédire ?

Mme ORONTE.

Effectivement, je n'avois pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE *bas, à elle-même.*

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE.

Vous êtes trop raiſonnable, madame, pour vouloir vous oppoſer à ce mariage.

Mme ORONTE.

Oh! je ne m'y oppoſe pas.

LISETTE *bas, à elle-même.*

Mort de ma vie! eſt-ce là une femme? elle ne contredit point.

Mme ORONTE.

Vous le voyez, Liſette; j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE *bas, à madame Oronte.*

Oui, vraiment, voilà un amant bien protégé!

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, LABRANCHE, Mme ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

J'aperçois le valet de Damis.

LABRANCHE.

Très-humble ſerviteur à monſieur & à madame Oronte ; ſerviteur très-humble à mademoiſelle Angélique ; bon jour, Liſette.

M. ORONTE.

Hé bien, Labranche, quelle nouvelle ?

LABRANCHE *à monſieur Oronte.*

Monſieur Damis, votre gendre & mon maître, vient d'arriver de Chartres : il marche ſur mes pas, j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE *bas, à elle-même.*

O ciel !

M. ORONTE.

Je l'attendois avec impatience. Mais pourquoi n'eſt-il pas venu tout droit chez moi ? Dans les termes où nous en ſommes, doit-il faire ces façons-là ?

LABRANCHE.

Oh ! monſieur, il ſait trop bien vivre, pour en uſer ſi familièrement avec vous : c'eſt le garçon de France qui a les meilleures manières ; quoique je ſois ſon valet, je n'en puis dire que du bien.

Mme ORONTE *à Labranche.*

Eſt-il poli, eſt-il ſage ?

LABRANCHE *à madame Oronte.*

S'il eſt ſage, madame ? il a été élevé avec la

plus brillante jeuneſſe de Paris : tudieu ! c'eſt une tête bien ſenſée.

M. ORONTE.

Et monſieur Orgon n'eſt-il pas avec lui ?

LABRANCHE *à monſieur Oronte.*

Non, monſieur : de vives atteintes de goutte l'ont empêché de ſe mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bon-homme !

LABRANCHE.

Cela l'a pris ſubitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit. (*Il donne une lettre à monſieur Oronte.*)

M. ORONTE *lit le deſſus de la lettre.*

« A monſieur, monſieur Craquet, médecin, « dans la rue du Sépulcre. »

LABRANCHE *reprenant la lettre.*

Ce n'eſt point cela, monſieur.

M. ORONTE *riant.*

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ſes malades.

LABRANCHE *tire pluſieurs lettres & en lit les adreſſes.*

J'ai pluſieurs lettres que je me ſuis chargé de rendre à leurs adreſſes. Voyons celle-ci. (*Il lit.*) « A monſieur Bredouillet, avocat au parlement,

« rue des Mauvaiſes-Paroles. » Ce n'eſt point encore cela, paſſons à l'autre. (*Il lit.*) « A mon-« ſieur Gourmandin, chanoine de... » Ouais, je ne trouverai point celle que je cherche. (*Il lit.*) « A monſieur Oronte. » Ah! voici la lettre de monſieur Orgon... (*Il la donne.*) Il l'a écrite d'une main ſi tremblante, que vous n'en réconnoîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'eſt pas reconnoiſſable.

LABRANCHE.

La goutte eſt un terrible mal. Le ciel vous en veuille préſerver, auſſi bien que madame Oronte, mademoiſelle Angélique, Liſette & toute la compagnie.

M. ORONTE *lit.*

« Je me diſpoſois à partir avec Damis ; mais « la goutte m'en a empêché. Néanmoins, comme « ma préſence n'eſt point abſolument néceſſaire « à Paris, je n'ai pas voulu que mon indiſpoſi-« tion retardât un mariage qui fait ma plus « chère envie, & toute la conſolation de ma « vieilleſſe. Je vous envoie mon fils, ſervez-lui « de père comme à votre fille. Je trouverai bon « tout ce que vous ferez.

« De Chartres,

« Votre affectionné ſerviteur,

« ORGON. »

Que je le plains!

SCÈNE VIII.

CRISPIN, *dans le fond;* ANGÉLIQUE, M. ORONTE, LABRANCHE, Mme ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE *à Labranche.*

Mais qui eſt ce jeune homme qui s'avance? ne ſerait-ce point Damis?

LABRANCHE *à M. Oronte.*

C'eſt lui-même. (*A madame Oronte.*) Qu'en dites-vous, madame? n'a-t-il pas un air qui prévient en ſa faveur?

Mme ORONTE *à Labranche.*

Il n'eſt pas mal fait, vraiment.

CRISPIN *appelant.*

Labranche?

LABRANCHE *à Criſpin.*

Monſieur.

CRISPIN.

Eſt-ce là monſieur Oronte, mon illuſtre beau-père?

LABRANCHE.

Oui, vous le voyez en propre original.

M. ORONTE *à Crispin.*

Soyez le bien venu, mon gendre, embraſſez-moi.

CRISPIN *embraſſant M. Oronte.*

Ma joie eſt extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embraſſer. (*Montrant madame Oronte.*) Voilà ſans doute l'aimable enfant qui m'eſt deſtinée ?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'eſt ma femme ; voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malepeſte la jolie famille ! (*regardant Angélique*) je ferois volontiers ma femme de l'une, (*regardant madame Oronte*) & ma maîtreſſe de l'autre.

Mme ORONTE *à Criſpin.*

Cela eſt trop galant. (*A Liſette.*) Il paroît avoir de l'eſprit.

LISETTE.

Et du goût même.

CRISPIN *à madame Oronte.*

Quel air ! quelle grâce ! quelle noble fierté ! ventrebleu ! Madame, vous êtes toute adorable. Mon père me le diſoit bien : tu verras madame Oronte, c'eſt la beauté la plus piquante.

Mme ORONTE.

Fi donc.

CRISPIN *à part.*

La plus défag..... (*haut.*) Je voudrois, dit-il, qu'elle fût veuve, je l'aurois bientôt épouſée.

M. ORONTE *riant.*

Je lui ſuis, parbleu, bien obligé.

Mme ORONTE *à Criſpin.*

Je l'eſtime infiniment, monſieur votre père, que je ſuis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous !

CRISPIN.

Qu'il eſt mortifié de ne pouvoir être de la noce ! il ſe promettoit bien de danſer la bourée avec madame Oronte.

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Il vous prie d'achever promptement ce mariage : car il a une furieuſe impatience d'avoir ſa bru auprès de lui.

M. ORONTE *à Labranche.*

Hé ! mais toutes les conditions ſont arrêtées entre nous, & ſignées ; il ne reſte plus qu'à terminer la choſe & compter la dot.

CRISPIN *à M. Oronte.*

Compter la dot ; oui, c'eſt fort bien dit. Labranche ! permettez que je donne une com-

miſſion à mon valet. (*A part, à Labranche.*) Vas chez le marquis. (*Bas.*) Vas-t-en arrêter des chevaux pour cette nuit, tu m'entends. (*Haut.*) Et tu lui diras que je lui baiſe les mains.

LABRANCHE *ſortant.*

J'y vole.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, CRISPIN, Mme ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE *à Criſpin.*

Revenons à votre père; je ſuis très-affligé de ſon indiſpoſition; mais, ſatisfaites, je vous prie, ma curioſité. Dites-moi un peu des nouvelles de ſon procès.

CRISPIN *d'un air inquiet, appelle :*

Labranche!

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous?

CRISPIN *bas, à lui-même.*

Maugrebleu de la queſtion!... (*Haut.*) J'ai oublié de chercher Labranche... (*Bas, à lui-même.*) Il devoit bien me parler de ce procès-là.

M. ORONTE.

Il reviendra. Hé bien? ce procès a-t-il enfin été jugé?

CRISPIN *à M. Oronte.*

Oui, dieu merci, l'affaire en eſt faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en ſuis ravi, je vous aſſure.

Mme ORONTE.

Le ciel en ſoit loué!

CRISPIN.

Mon père avoit cette affaire à cœur; il auroit donné tout ſon bien aux juges plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent; n'eſt-ce pas?

CRISPIN.

Je vous en réponds; mais la juſtice eſt une ſi belle choſe qu'on ne ſauroit trop l'acheter.

M. ORONTE.

J'en conviens; mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Ah! cela n'eſt pas concevable : il avoit affaire au plus grand chicaneur, au moins raiſonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appelez-vous, de tous les hommes? Il m'a dit que ſa partie étoit une femme.

CRISPIN.

Oui, ſa partie étoit une femme, d'accord; mais cette femme avoit dans ſes intérêts un certain vieux normand qui lui donnoit des conſeils : c'eſt cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père... Mais changeons de diſcours; laiſſons-là les procès; je ne veux m'occuper que de mon mariage, & que du plaiſir de voir madame Oronte.

M. ORONTE

Hé bien! allons, mon gendre, entrons; je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN *donnant la main à madame Oronte.*

Madame!

Mme ORONTE.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille : Damis a du mérite.

(*Criſpin, M. Oronte & Mme Oronte ſortent.*)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Hélas! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de monſieur Damis; cela n'eſt pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE.

Ah! Liſette, tu ſais mes ſentimens, montre-toi ſenſible à mes peines.

LISETTE *pleurant.*

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon ſort?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur.

ANGÉLIQUE.

Liſette, ma chère Liſette!

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je ſuis ſi tou-

chée, que je pourrois bien vous donner quelque mauvais conſeil; & je vous vois ſi affligée, que vous ne manqueriez pas de le ſuivre.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, VALERE, *dans le fond.*

VALÈRE *à lui-même.*

Criſpin m'a dit de ne point paroître ici de quelques jours, il m'a dit qu'il méditoit un ſtratagême; mais il ne m'a point expliqué ce que c'eſt. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE *à Angélique.*

Valère vient.

VALÈRE.

Je ne me trompe point; c'eſt elle-même. (*S'approchant.*) Belle Angélique, de grâce, apprenez-moi vous-même ma deſtinée? Quel ſera le fruit... Mais quoi! vous pleurez l'une & l'autre.

LISETTE.

Hé! oui, monſieur, nous pleurons, nous nous déſeſpérons. Votre rival eſt arrivé.

VALÈRE.

Qu'eſt-ce que j'entends?

LISETTE.

Et, dès ce ſoir, il épouſe ma maîtreſſe.

VALÈRE.

Juſte ciel!

LISETTE.

Si, du moins, après ſon mariage, elle demeuroit à Paris, paſſe encore; vous pourriez quelquefois tous deux pleurer enſemble vos déplaiſirs; mais pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez ſéparément.

VALÈRE.

J'en mourrai. Mais, Liſette, qui eſt donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALÈRE.

Damis!

LISETTE.

C'eſt un homme de Chartres.

VALÈRE.

Je connois tout ce pays-là, & je ne ſache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de monſieur Orgon.

LISETTE.

Juſtement, c'eſt le fils de monſieur Orgon qui eſt votre rival.

VALÈRE.

Ah! ſi nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous raſſurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère?

VALÈRE.

Ceſſons de nous affliger, charmante Angélique. Damis, depuis huit jours, s'eſt marié à Chartres.

LISETTE.

Bon!

ANGÉLIQUE.

Vous vous moquez, Valère. Damis eſt ici qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE.

Il eſt en ce moment au logis avec monſieur & madame Oronte.

VALÈRE.

Damis eſt de mes amis, & il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit, j'ai ſa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il?

VALÈRE.

Qu'il s'eſt marié ſecrètement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié ſecrètement! oh, oh! approfondiſſons un peu cette affaire, il me paroît qu'elle en vaut bien la peine. Allez, monſieur, allez querir cette lettre, & ne perdez point de temps.

VALÈRE *s'en allant.*

Dans un moment, je ſuis de retour.

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle; je ſuis fort trompée, ſi nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous ſervira du moins à faire ſuſpendre pour quelque temps votre mariage. Je vois venir monſieur Oronte; pendant que je la lui apprendrai, courez-en faire part à madame votre mère.

SCÈNE XIII.

LISETTE, M. ORONTE.

M. ORONTE.

Valère vient de vous quitter, Liſette.

LISETTE.

Oui, monſieur; il vient de nous dire une choſe qui vous ſurprendra, ſur ma parole.

M. ORONTE.

Et quoi?

LISETTE.

Par ma foi, Damis eſt un plaiſant homme, de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens ſont ſi fâchés d'en avoir une!

M. ORONTE.

Explique-toi, Liſette.

LISETTE.

Damis eſt marié, il a épouſé ſecrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon! cela ſe peut-il, Liſette?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, monſieur; Damis l'a mandé lui-même à Valère, qui eſt ſon ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non monſieur, je vous aſſure. Valère eſt allé quérir la lettre, il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup je ne puis croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Hé ! monſieur, pourquoi ne le croirez-vous pas ? Les jeunes gens ne ſont-ils pas aujourd'hui capables de tout ?

M. ORONTE.

Il eſt vrai qu'ils ſont plus corrompus qu'ils ne l'étoient de mon temps.

LISETTE.

Que ſavons-nous ſi Damis n'eſt point un de ces petits ſcélérats, qui ne ſe ſont point un ſcrupule de la pluralité des dots ? Cependant la perſonne qu'il a épouſée étant de condition, ce mariage clandeſtin aura des ſuites qui ne ſeront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laiſſe pas de mériter qu'on y faſſe quelque attention.

LISETTE.

Comment, quelque attention ? Si j'étois à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrois du moins être éclairci de la choſe.

M. ORONTE.

Tu as raiſon.

SCÈNE XIV.

LISETTE, M. ORONTE, LABRANCHE, *dans le fond.*

M. ORONTE.

Je vois paroître le valet de Damis; il faut que je le ſonde finement. Retire-toi, Liſette, & me laiſſe avec lui.

LISETTE *s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvoit ſe confirmer!

SCÈNE XV.

M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE.

Approche, Labranche, viens-çà... Je te trouve une phyſionomie d'honnête homme.

LABRANCHE.

Oh! monſieur, ſans vanité, je ſuis encore plus honnête homme que ma phyſionomie.

M. ORONTE.

J'en ſuis bien aiſe. Écoute; ton maître a la mine d'un verd galant.

LABRANCHE.

Tudieu! c'eſt un joli homme. Les femmes en font folles, il a un certain air libre qui les charme. Monſieur Orgon, en le mariant, aſſure le repos de trente familles pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait pouſſé à bout une fille de qualité.

LABRANCHE.

Que dites-vous?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confeſſes la vérité : je ſais tout; je ſais que Damis eſt marié, qu'il a épouſé une fille de Chartres.

LABRANCHE *à part.*

Ouf!

M. ORONTE.

Tu te troubles; je vois qu'on m'a dit vrai, tu es un fripon.

LABRANCHE.

Moi, monſieur?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard! je ſuis inſtruit de votre deſſein, & je prétends te faire punir comme complice d'un projet ſi criminel.

LABRANCHE.

Quel projet, monſieur! Que je meure, ſi je comprends...

M. ORONTE.

Tu feins d'ignorer ce que je te veux dire, traître! Mais, ſi tu ne me fais tout-à-l'heure un aveu ſincère de toutes choſes, je vais te mettre entre les mains de la juſtice.

LABRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monſieur; je je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon eſprit, je ne devine point le ſujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler? (*Il appelle vers ſa maiſon.*) Holà, quelqu'un! qu'on me faſſe venir un commiſſaire.

LABRANCHE *le retenant.*

Attendez, monſieur, point de bruit. Tout innocent que je ſuis, vous le prenez ſur un ton qui ne laiſſe pas d'embarraſſer mon innocence. Allons, éclairciſſons-nous tous deux de ſang-froid. Çà, qui vous a dit que mon maître étoit marié?

M. ORONTE.

Qui? Il l'a mandé lui-même à un de ſes amis, à Valère.

LABRANCHE.

A Valère, dites-vous ?

M. ORONTE.

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela ?

LABRANCHE *riant.*

Rien : parbleu ! le trait eſt excellent ! Ah, ha ! monſieur Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi !

M. ORONTE.

Comment ! Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LABRANCHE *riant.*

On nous l'avoit bien dit, qu'il nous régaleroit tôt ou tard d'un plat de ſa façon : il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LABRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement, ce Valère aime mademoiſelle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le ſais bien.

LABRANCHE.

Liſette eſt dans ſes intérêts : elle entre dans toutes les meſures qu'il prend pour faire réuſſir

ſa recherche. Je vais parier que c'eſt elle qui vous aura débité ce menſonge-là.

M. ORONTE.

Il eſt vrai.

LABRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait? Ils ont fait courir le bruit que Damis étoit marié. Valère même montre une lettre ſuppoſée qu'il dit avoir reçue de mon maître; & tout cela, vous m'entendez bien, pour ſuſpendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE *bas, à part.*

Ce qu'il dit eſt aſſez vraiſemblable.

LABRANCHE.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Liſette gagnera l'eſprit de ſa maîtreſſe, & lui fera faire quelque mauvais pas; après quoi vous ne pourrez plus la refuſer à Valère.

M. ORONTE *bas, à part.*

Hon, hon! ce raiſonnement eſt aſſez raiſonnable.

LABRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs ſeront trompés, monſieur Oronte eſt homme d'eſprit, homme de de tête; ce n'eſt point à lui qu'il faut ſe jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu !

LABRANCHE.

Vous ſavez toutes les rubriques du monde, toutes les ruſes qu'un amant met en uſage pour ſupplanter ſon rival.

M. ORONTE *haut.*

Je t'en réponds. Je vois bien que ton maître n'eſt point marié. Admirez un peu la fourberie de Valère ! il aſſure qu'il eſt intime ami de Damis, & je vais parier qu'ils ne ſe connoiſſent ſeulement pas.

LABRANCHE.

Sans doute, Malepeſte ! monſieur, que vous êtes pénétrant ! comment ! rien ne vous échappe.

M. ORONTE.

Je ne me trompe guère dans mes conjectures.

SCÈNE XVI.

CRISPIN *dans le fond, ſortant de la maiſon de monſieur Oronte ;* M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE *à Labranche.*

J'aperçois ton maître : je veux rire avec lui de ſon prétendu mariage ; ah, ah, ah, ah.

LABRANCHE *affectant de rire.*

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

M. ORONTE *riant, à Crispin.*

Vous ne favez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous? Que cela eft plaifant! on m'eft venu donner avis (mais avis comme d'une chofe affurée) que vous étiez marié. Vous avez, dit-on, époufé fecrétement une fille de Chartres.

LABRANCHE *riant & faifant des fignes à Crifpin.*

Hé, hé, hé, hé; il n'y a rien de fi plaifant.

CRISPIN *affectant de rire à M. Oronte.*

Ho, ho, ho, ho; cela eft tout à fait plaifant.

M. ORONTE.

Un autre, j'en fuis fûr, feroit affez fot pour donner là-dedans; mais moi, ferviteur.

LABRANCHE.

Oh, diable! monfieur Oronte eft un des plus grands génies!

CRISPIN.

Je voudrois favoir qui peut être l'auteur d'un bruit fi ridicule.

LABRANCHE *à Crifpin.*

Monfieur dit que c'eft un gentilhomme appelé Valère.

CRISPIN *faisant l'étonné.*

Valère! qui eſt cet homme-là?

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Vous voyez bien, monſieur, qu'il ne le connoît pas... (*A Criſpin.*) Hé, là, c'eſt ce jeune homme que tu ſais... que vous ſavez, dis-je... qui eſt votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah! oui, oui, je m'en ſouviens; à telles enſeignes, qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, & qu'il doit beaucoup; mais qu'il couche en joue la fille de monſieur Oronte, & que ſes créanciers font des vœux très-ardens pour la proſpérité de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment! ils n'ont qu'à s'y attendre!

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Il n'eſt pas ſot, ce Valère; il n'eſt, parbleu, pas ſot.

M. ORONTE *à Labranche.*

Je ne ſuis pas bête, non plus, je ne ſuis palſembleu, pas bête; &, pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire. (*Il va pour ſortir & revient ſur ſes pas.*) Ou plutôt, Damis, j'ai une propoſition à vous faire. Je ſuis convenu, je l'avoue, avec M. Orgon, de vous

donner vingt-mille écus en argent comptant : mais voulez-vous prendre, pour cette ſomme, ma maiſon du fauxbourg ſaint Germain, elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN *à M. Oronte.*

Je ſuis homme à tout prendre ; mais, entre nous, j'aimerois mieux de l'argent comptant.

LABRANCHE.

L'argent, comme vous ſavez, eſt plus portatif.

M. ORONTE *à Labranche.*

Aſſurément.

CRISPIN.

Oui, cela ſe met mieux dans une valiſe. C'eſt qu'il ſe vend une terre auprès de Chartres, je voudrois bien l'acheter.

LABRANCHE.

Ah ! Monſieur, la belle acquiſition ! ſi vous aviez vu cette terre-là, vous en ſeriez charmé.

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, & je ſuis aſſuré qu'elle en vaut bien ſoixante-mille.

LABRANCHE.

Du moins, monſieur, du moins. Comment ! ſans parler du reſte, il y a deux étangs où l'on

pêche, chaque année, pour deux mille francs de goujon.

M. ORONTE.

Il ne faut pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion. (*A Criſpin.*) Écoutez, j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réſervois pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt diſparoître; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN *embraſſant M. Oronte.*

Ah! quelle bonté, monſieur Oronte! je n'en perdrai jamais la mémoire; une éternelle reconnoiſſance... mon cœur... enfin, j'en ſuis tout pénétré.

LABRANCHE.

Monſieur Oronte eſt le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent; mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme. (*Il va pour ſortir.*)

CRISPIN *l'arrêtant.*

Les créanciers de Valère vont ſe pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils ſe pendent! je veux que, dans une heure, vous épouſiez ma fille.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCÈNE [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, VALÈRE, LABRANCHE.

VALÈRE *dans le fond.*

Je puis, avec cette lettre, entrer chez monſieur Oronte. Mais je vois un jeune homme, ſeroit-ce Damis? Abordons-le; il faut que je m'éclairciſſe. (*Il s'approche.*) Juſte ciel, c'eſt Criſpin.

CRISPIN.

C'eſt moi-même. Que diable venez-vous faire ici? ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maiſon de monſieur Oronte? Vous allez détruire tout ce que mon induſtrie a fait pour vous.

VALÈRE.

Il n'eſt pas néceſſaire d'employer aucun ſtratagême pour moi, mon cher Criſpin.

CRISPIN.

Pourquoi?

VALÈRE.

Je ſais le nom de mon rival, il s'appelle Damis; je n'ai rien à craindre, il eſt marié.

CRISPIN.

Damis marié! Tenez, monſieur, voilà ſon

[illegible]

[illegible]

[illegible]

VALÈRE.

Ah! mes enfans, j'implore votre ſecours. Quelle entrepriſe as-tu formée, Criſpin? Tu n'as pas voulu tantôt m'en inſtruire. Ne me laiſſe pas plus long-tems dans l'incertitude. Pourquoi ce déguiſement? Que prétends-tu faire en ma faveur?

CRISPIN.

Votre rival n'eſt point encore à Paris; il n'y ſera que dans deux jours : je veux, avant ce tems-là, dégoûter monſieur & madame Oronte de ſon alliance.

VALÈRE.

De quelle manière?

CRISPIN.

En paſſant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup d'extravagances, je tiens des diſcours inſenſés, je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le père & la mère d'Angélique. Vous connoiſſez le caractère de madame Oronte, elle aime les louanges; je lui dis des duretés qu'un petit maître n'oſeroit dire à une femme de robe.

VALÈRE.

Hé bien?

CRISPIN.

Hé bien! je ferai & dirai tant de ſottiſes, qu'avant la fin du jour, je prétends qu'ils me

chaſſent, & qu'ils prennent la réſolution de vous donner Angélique.

VALÈRE.

Et Liſette entre-t-elle dans ce ſtratagème?

CRISPIN.

Oui, monſieur; elle agit de concert avec nous.

VALÈRE.

Ah! Criſpin, que ne te dois-je pas?

CRISPIN.

Demandez, par plaiſir, à ce garçon-là, ſi je joue bien mon rôle.

LABRANCHE.

Ah! monſieur, que vous avez là un domeſtique adroit! c'eſt le plus grand fourbe de Paris, il m'arrache cet éloge. Je ne le ſeconde pas mal, à la vérité; & ſi notre entrepriſe réuſſit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALÈRE.

Vous pouvez tous deux compter ſur ma reconnoiſſance, je vous le promets.

CRISPIN.

Eh monſieur, laiſſez-là les promeſſes; ſongez que ſi l'on vous voyoit avec nous, tout ſeroit perdu. Retirez-vous, & ne paroiſſez point ici d'aujourd'hui.

VALÈRE.

Je me retire donc. Adieu, mes amis; je me repoſe ſur vos ſoins.

LABRANCHE.

Ayez l'eſprit tranquille, monſieur; éloignez-vous vite, abandonnez-nous votre fortune.

VALÈRE.

Souvenez-vous que mon ſort...

CRISPIN.

Que de diſcours!

VALÈRE.

Dépend de vous.

CRISPIN *le repouſſant.*

Allez-vous-en, vous dis-je.

SCÈNE XIX.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

Enfin il eſt parti.

CRISPIN.

Je reſpire.

LABRANCHE.

Nous avons eu une alarme aſſez chaude. Je mourois de peur que monſieur Oronte ne nous ſurprît avec ton maître.

CRISPIN.

C'eſt ce que je craignois auſſi ; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous ſommes aſſurés du ſuccès de notre projet. Nous pouvons à préſent choiſir la route que nous avons à prendre ? As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit ?

LABRANCHE *regardant de loin.*

Oui.

CRISPIN.

Bon. Je ſuis d'avis que nous prenions le chemin de Flandres.

LABRANCHE *regardant toujours.*

Le chemin de Flandres ; oui, c'eſt fort bien raiſonné. J'opine auſſi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention ?

LABRANCHE.

Je regarde... oui... non... ventrebleu ! ſeroit-ce lui ?

CRISPIN.

Qui, lui ?

LABRANCHE.

Hélas! voilà toute ſa figure.

CRISPIN.

La figure de qui?

LABRANCHE.

Criſpin, mon pauvre Criſpin, c'eſt M. Orgon.

CRISPIN.

Le père de Damis?

LABRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

LABRANCHE.

Je crois que tous les diables ſont déchaînés contre la dot.

CRISPIN.

Il vient ici, il va entrer chez monſieur Oronte, & tout va ſe découvrir.

LABRANCHE.

C'eſt ce qu'il faut empêcher, s'il eſt poſſible. Vas m'attendre à l'auberge.

(*Criſpin ſort.*)

SCÈNE XX.

LABRANCHE, *ſeul.*

Ce que je crains le plus, c'eſt que monſieur Oronte ne ſorte, pendant que je lui parlerai.

SCÈNE XXI.

M. ORGON, LABRANCHE.

M. ORGON *à lui-même.*

Je ne ſais quel accueil je vais recevoir de monſieur & de madame Oronte.

LABRANCHE *bas, à lui-même.*

Vous n'êtes pas encore chez eux. (*Haut.*) Serviteur à monſieur Orgon.

M. ORGON *haut.*

Ah! je ne te voyois pas, Labranche.

LABRANCHE.

Comment, monſieur, c'eſt donc ainſi que vous ſurprenez les gens! Qui vous croyoit à Paris?

M. ORGON.

Je ſuis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valoit mieux que je parlaſſe moi-même à monſieur

Oronte, & qu'il n'étoit pas honnête de retirer ma parole par le miniſtère d'un valet.

LABRANCHE.

Vous êtes délicat ſur les bienſéances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver monſieur & madame Oronte.

M. ORGON.

C'eſt mon deſſein.

LABRANCHE.

Rendez grâces au ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment ! les as-tu déjà vus, toi, Labranche ?

LABRANCHE.

Hé, oui, morbleu, je les ai vus : je ſors de chez eux. Madame Oronte eſt dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi ?

LABRANCHE.

Contre vous. Hé, quoi ! a-t-elle dit, monſieur Orgon nous manque de parole ; qui l'auroit cru ? Ma fille déſormais ne doit plus eſpérer d'établiſſement.

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à ſa fille ?

LABRANCHE.

C'eſt ce que je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raiſon? c'eſt tout ce qu'elle peût faire de ſang-froid. Elle a fait là-deſſus des raiſonnemens bourgeois. « On ne croira point dans le monde, « a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouſer « une fille de Chartres; on dira plutôt que « monſieur Orgon a approfondi nos biens, « & que, ne les ayant pas trouvés ſolides, il a « retiré ſa parole. »

M. ORGON.

Fi donc! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela?

LABRANCHE.

Vous ne ſauriez croire juſqu'à quel point la fureur s'eſt emparée de ſes ſens. Elle a les yeux dans la tête; elle ne connoît perſonne, elle m'a pris à la gorge, & j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ſes griffes.

M. ORGON.

Et monſieur Oronte?

LABRANCHE.

Oh! pour monſieur Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui; il m'a donné ſeulement deux ſoufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, Labranche; peuvent-ils être capables d'un pareil emportement; & doivent-

ils trouver mauvais que j'aie conſenti au mariage de mon fils? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonſtances?

LABRANCHE.

Pardonnez-moi, je leur ai dit que, monſieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru ſe préparoit à vous faire un procès, que vous avez ſagement prévenu en uniſſant les parties.

M. ORGON.

Ils ne ſe ſont pas rendus à cette raiſon?

LABRANCHE.

Bon, rendus! Ils ſont bien en état de ſe rendre. Si vous m'en croyez, monſieur, vous retournerez à Chartres tout-à-l'heure.

M. ORGON.

Non, Labranche, je veux les voir, & leur repréſenter ſi bien les choſes, que... (*Il va pour entrer chez monſieur Oronte*).

LABRANCHE *le retenant.*

Vous n'entrerez pas, monſieur, je vous aſſure; je ne ſouffrirai point que vous alliez vous faire déviſager. Si vous leur voulez parler abſolument, laiſſez paſſer leurs premiers tranſports.

M. ORGON.

Cela eſt de bon ſens.

LABRANCHE.

Remettez votre viſite à demain. Ils ſeront plus diſpoſés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raiſon ; ils ſeront dans une ſituation moins violente. Allons, je veux ſuivre ton conſeil.

LABRANCHE.

Cependant, monſieur, vous ferez ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non ; viens Labranche ; je les verrai demain. (*Il ſort*).

LABRANCHE.

Je marche ſur vos pas.

(*Labranche ſeul.*)

SCÈNE XXII.

LABRANCHE *ſeul.*

Ou plutôt je vais trouver Criſpin. Nous voilà, pour le coup, au-deſſus de toutes les difficultés. Il ne me reſte plus qu'un petit ſcrupule au ſujet de la dot : il me fâche de la partager avec un aſſocié ; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me ſemble que la dot m'ap-

partient de droit toute entière. Comment tromperai-je Crifpin ? Il faut que je lui confeille de paffer la nuit avec Angélique. Ce fera fa femme une fois : il aime, & il eft homme à fuivre ce confeil. Pendant qu'il s'amufera à la bagatelle, je démènagerai avec le folide. Mais, non. Rejetons cette penfée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en fait auffi long que moi. Il pourroit bien quelque jour avoir fa revanche. D'ailleurs, ce feroit aller contre nos loix. Nous autres gens d'intrigues, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes-gens. Voici monfieur Oronte qui fort de chez lui pour aller chez fon notaire ; quel bonheur d'avoir éloigné d'ici monfieur Orgon ! (*Il fort.*)

SCÈNE XXIII.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encore, monfieur ; Valère eft honnête-homme, & vous devez approfondir...

M. ORONTE.

Tout n'eft que trop approfondi, Lifette. Je fais que vous êtes dans les intérêts de Valère ; & je fuis fâché que vous n'ayez pas inventé en-

ſemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi, monſieur! vous vous imaginez...

M. ORONTE.

Non, Liſette, je ne m'imagine rien. Je ſuis facile à tromper. Moi! je ſuis le plus pauvre génie du monde. Allez, Liſette, dites à Valère qu'il ne ſera jamais mon gendre : c'eſt de quoi il peut aſſurer meſſieurs ſes créanciers. (*Il ſort.*)

SCÈNE XIV.

LISETTE *ſeule.*

Ouais! que ſignifie tout ceci? Il y a quelque choſe là-dedans qui paſſe ma pénétration. (*Elle rêve.*)

SCÈNE XV.

LISETTE, VALÈRE.

VALÈRE *à lui-même.*

Quoi que m'ait dit Criſpin, je ne puis attendre tranquillement le ſuccès de ſon artifice. Après tout, je ne ſais pourquoi il m'a recommandé avec tant de ſoin de ne point

paroître ici ; car enfin, au lieu de détruire ſon ſtratagême, je pourrois l'appuyer.

LISETTE *apercevant Valère.*

Ah, monſieur !

VALÈRE.

Hé bien, Liſette ?

LISETTE.

Vous avez tardé bien long-tems. Où eſt la lettre de Damis ?

VALÈRE.

La voici ; mais elle nous ſera inutile. Dis-moi plutôt, Liſette, comment va le ſtratagême.

LISETTE.

Quel ſtratagême ?

VALÈRE.

Celui que Criſpin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Criſpin ! qu'eſt-ce que c'eſt que ce Criſpin ?

VALÈRE.

Hé, parbleu ! c'eſt mon valet.

LISETTE.

Je ne le connois pas.

VALÈRE.

C'eſt pouſſer trop loin la diſſimulation, Liſette : Criſpin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne ſais ce que vous voulez dire, monſieur.

VALÈRE.

Ah, c'en eſt trop ; je perds patience ; je ſuis au déſeſpoir.

SCÈNE XVI.

LISETTE, ANGÉLIQUE, Mme ORONTE, VALÈRE.

Mme ORONTE.

Je ſuis bien aiſe de vous trouver, Valère, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il ſuppoſer des lettres ?

VALÈRE *à madame Oronte.*

Suppoſer ; moi, madame ! Qui peut m'avoir rendu un ſi mauvais office auprès de vous ?

LISETTE *à madame Oronte.*

Hé, madame ! monſieur Valère n'a rien ſuppoſé ; il y a de la manigance dans cette affaire.

SCÈNE XVII.

LISETTE, ANGÉLIQUE, M. ORONTE, M. ORGON, Mme ORONTE, VALÈRE.

LISETTE.

Mais voici monſieur Oronte qui revient; monſieur Orgon eſt avec lui. Nous allons tout découvrir.

M. ORONTE *dans le fond.*

Il y a de la friponnerie là-dedans, monſieur Orgon.

M. ORGON *dans le fond.*

C'eſt ce qu'il faut éclaircir, monſieur Oronte.

M. ORONTE *s'approchant, à ſa femme.*

Madame, je viens de rencontrer monſieur Orgon, en allant chez mon notaire : il vient, dit-il, à Paris pour retirer ſa parole; Damis eſt effectivement marié.

M. ORGON *à madame Oronte.*

Cela eſt vrai, madame; & quand vous ſaurez toutes les circonſtances de ce mariage, vous excuſerez...

M. ORONTE.

Monſieur Orgon n'a pu ſe diſpenſer d'y conſentir. Mais ce que je ne comprends pas,

c'eſt qu'il affure que ſon fils eſt actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

Mme ORONTE *à M. Oronte.*

Cependant il y a ici un jeune homme qui ſe dit votre fils.

M. ORGON.

C'eſt un impoſteur.

M. ORONTE *à M. Orgon.*

Et Labranche, ce même valet qui étoit ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle ſon maître.

M. ORGON *à M. Oronte.*

Labranche, dites-vous? Ah, le pendard! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout à l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, & que vous l'aviez maltraité, lui.

Mme ORONTE.

Le menteur!

LISETTE *bas, à part.*

Je vois l'enclouûre, ou peu s'en faut.

VALÈRE *bas, à part.*

Mon traître ſe feroit-il joué de moi?

M. ORONTE.

Nous allons approfondir cela; car les voici tous deux.

SCÈNE XXVIII & dernière.

LISETTE, ANGÉLIQUE, M. ORONTE, CRISPIN, LABRANCHE, M. ORGON, Mme ORONTE, VALÈRE.

CRISPIN.

Hé bien, monſieur Oronte, tout eſt-il prêt? Notre mariage... Ouf! qu'eſt-ce que je vois?

LABRANCHE *à Criſpin.*

Ahi, nous ſommes découverts, ſauvons-nous.

(*Labranche & Criſpin veulent ſe retirer.*)

VALÈRE *les arrêtant.*

Oh! vous ne nous échapperez pas, meſſieurs les marauds, & vous ſerez traitez comme vous le méritez.

(*Valère met la main ſur l'épaule de Criſpin, M. Oronte & M. Orgon ſe ſaiſiſſent de Labranche.*)

M. ORONTE.

Ah, ah! nous vous tenons, fourbes.

M. ORGON *à Labranche.*

Dis-nous, méchant. Qui eſt cet autre fripon que tu fais paſſer pour Damis ?

VALÈRE *à M. Orgon.*

C'eſt mon valet.

M. ORONTE.

Un valet, juſte ciel, un valet !

VALÈRE.

Un perfide qui me fait accroire qu'il eſt dans mes intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices !

CRISPIN *à Valère.*

Doucement, monſieur, doucement ; ne jugeons point ſur les apparences.

M. ORGON *à Labranche.*

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commiſſions que je te donne ?

LABRANCHE *à M. Orgon.*

Allons, monſieur, allons bride en main, s'il vous plaît, ne condamnons point les gens ſans les entendre.

M. ORGON.

Quoi ! tu voudrois ſoutenir que tu n'es pas un maître fripon ?

LABRANCHE *d'un ton pleureur.*

Je ſuis un fripon ; fort bien ! Voyez les douceurs qu'on s'attire en ſervant avec affection !

VALÈRE *à Criſpin.*

Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi que tu es un fourbe, un ſcélérat?

CRISPIN *d'un ton emporté.*

Scélérat, fourbe ; que diable ! Monſieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout.

VALÈRE.

Nous aurons encore tort de ſoupçonner votre fidélité, traîtres !

M. ORONTE *à Labranche & à Criſpin.*

Que direz-vous pour vous juſtifier, miſérables ?

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Tenez, voilà Criſpin, qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN.

Labranche vous expliquera la choſe en deux mots.

LABRANCHE.

Parle, Criſpin ; fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, Labranche; tu les auras bientôt défabusés.

LABRANCHE.

Non, non; tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN.

Hé bien! meſſieurs, je vais vous dire la choſe tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter, par mon air ridicule, monſieur & madame Oronte de l'alliance de monſieur Orgon, & les mettre par-là dans une diſpoſition favorable pour mon maître; mais, au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire: ce n'eſt pas ma faute une fois.

M. ORONTE *à Criſpin.*

Cependant ſi on t'avoit laiſſé faire, tu aurois pouſſé la feinte juſqu'à épouſer ma fille.

CRISPIN *à M. Oronte.*

Non, monſieur, demandez à Labranche: nous venions ici vous découvrir tout.

VALÈRE *à Criſpin & à Labranche.*

Vous ne ſauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puiſſent nous éblouir; puiſque Damis eſt marié, il étoit inutile que Criſpin fît le perſonnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Hé bien! meſſieurs, puiſque vous ne voulez pas nous abſoudre comme innocens, faites-nous donc grâce, comme à des coupables. Nous implorons votre bonté. (*Il ſe met à genoux devant M. Oronte.*)

LABRANCHE *ſe mettant à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN.

Franchement la dot nous a tentés. Nous ſommes accoutumés à faire des fourberies, pardonnez-nous celle-ci à cauſe de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Eh! monſieur; laiſſez-vous toucher; nous vous en conjurons par les beaux yeux de madame Oronte.

CRISPIN.

Par la tendreſſe que vous devez avoir pour une femme ſi charmante.

Mme ORONTE.

Ces pauvres garçons me font pitié; je demande grâce pour eux.

LISETTE *bas, à part.*

Les habiles fripons que voilà!

M. ORGON *à Crispin & à Labranche.*

Vous êtes bien heureux, pendards, que madame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE.

J'avois grande envie de vous faire punir; mais puiſque ma femme le veut, oublions le paſſé: auſſi-bien je donne aujourd'hui ma fille à Valère, il ne faut ſonger qu'à ſe réjouir. (*Aux valets.*) On vous pardonne donc; & même, ſi vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je ſerai encore aſſez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN *ſe relevant.*

Oh! monſieur, nous vous le promettons.

LABRANCHE *ſe relevant.*

Oui! monſieur, nous ſommes ſi mortifiés de n'avoir pas réuſſi dans notre entrepriſe, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'eſprit: mais il en faut faire un meilleur uſage; &, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires. J'obtiendrai pour toi, Labranche, une bonne commiſſion.

LABRANCHE.

Je vous réponds, monſieur de ma bonne volonté.

M. ORONTE.

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouſer la filleule d'un ſous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, monſieur, de mériter, par ma complaiſance, toutes les bontés du parein.

M. ORONTE.

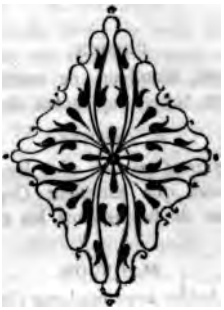
Ne demeurons pas ici plus long-tems. Entrons. J'eſpère que monſieur Orgon voudra bien honorer de ſa préſence les noces de ma fille.

M. ORGON.

J'y veux danſer avec madame Oronte.

M. Orgon donne la main à Mme Oronte, & Valère à Angélique.

FIN.



LA TONTINE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Je préſentai cette pièce aux Comédiens en 1708. *Ils la reçurent, & ils ſe diſpoſoient à la jouer; mais je la retirai pour des raiſons que le public ſe paſſera bien de ſavoir, & elle n'a été repréſentée qu'au mois de février* 1732.

ACTEURS.

M. TROUSSE-GALANT, médecin.
M. BOLUS, apothicaire.
ÉRASTE, amant de Marianne.
CRISPIN, valet d'Éraste.
AMBROISE, valet de M. Trousse-Galant.
MARIANNE, fille de M. Trousse-Galant.
FROSINE, suivante de Marianne.
TROUPES DE SOLDATS.

La Scène est à Paris, chez M. Trousse-Galant.

LA TONTINE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS.

M. BOLUS.

N vérité, monſieur Trouſſe-Galant, vous êtes un habile homme. Depuis trente-cinq ans que je ſuis dans la pharmacie, foi d'apothicaire, je n'ai point vu de médecin qui raiſonnât plus ſolidement que vous.

M. TROUSSE-GALANT.

Je poſſède, je l'avoue, parfaitement mes auteurs, Je ſais la médecine à fond. Perſonne

n'a pénétré plus avant que moi dans les ſecrets de la nature... Mais laiſſons-là les louanges : je ne les puis ſouffrir. Je vous amène chez moi pour vous parler d'une affaire importante pour nous deux. Vous voulez bien auparavant que je m'informe ſi, pendant que j'ai été en ville, perſonne ne m'eſt venu demander... Froſine, holà ! Froſine !

SCÈNE II.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, FROSINE.

FROSINE *accourant à la voix de monſieur Trouſſe-Galant.*

Comme vous criez ! hé bien, monſieur, que me voulez-vous ?

M. TROUSSE-GALANT *à Froſine.*

Ne m'eſt-on pas venu chercher de la part de madame la baronne de Tronſec ?

FROSINE.

Non, monſieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Tant mieux. C'eſt ſigne que le dernier remède n'a pas produit un mauvais effet. Et de chez

monſieur Bonnegriffe le procureur, a-t-on envoyé?

FROSINE.

Oui, monſieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Bon. C'eſt pour me dire apparemment que la tiſane rafraîchiſſante que je lui fis prendre hier au ſoir, l'a guéri de ſa pleuréſie.

FROSINE.

Oui; car le pauvre homme eſt mort cette nuit. Son maître-clerc en furie eſt venu pour vous apprendre cette nouvelle. Il vous a maudit monſieur Bolus & vous. J'ai voulu prendre votre parti. Il m'a dit un million d'injures. Heureuſement je ſuis faite à cela. Je l'ai écouté de ſang-froid.

M. TROUSSE-GALANT.

De quoi peut-on ſe plaindre? j'ai fait ſaigner le malade plus de vingt fois. Je l'ai rafraîchi. Il devoit guérir ſuivant nos anciens.

FROSINE.

Et mourir ſuivant les modernes.

M. TROUSSE-GALANT.

Retirez-vous, impertinente. Il vous ſied bien à vous de parler contre les docteurs en médecine! laiſſez ce foin-là aux chirurgiens.

Froſine ſort.

SCÈNE III

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS.

M. BOLUS.

Entre-nous, monſieur Trouſſe-Galant, je n'ai pas bonne opinion de cette tiſane rafraîchiſſante que vous me faites faire pour les pleurétiques.

M. TROUSSE-GALANT.

Effectivement en voilà douze qu'elle m'emporte, ſans compter monſieur Bonnegriffe.

M. BOLUS.

Et ſans compter auſſi madame Trouſſe-Galant, votre épouſe, à qui vous la baillâtes l'année paſſée.

M. TROUSSE-GALANT.

Il eſt vrai.

M. BOLUS.

Ça mériteroit quelque attention.

M. TROUSSE-GALANT.

Point du tout. Un bon médecin va toujours ſon train, ſans ſe rendre à des épreuves qui bleſſent des principes établis & reçus dans l'école.

M. BOLUS.

C'eſt une autre choſe.

M. TROUSSE-GALANT.

Je n'en démordrai jamais.

M. BOLUS.

Vous ferez ſagement.

M. TROUSSE-GALANT.

Venons à l'affaire dont je veux vous parler. Vous ſavez, monſieur Bolus, que je vous ai toujours regardé comme mon meilleur ami.

M. BOLUS.

Vous me rendez juſtice. J'étois bien ſerviteur de feu monſieur votre père, & c'eſt moi qui lui ai fourni les drogues dans la maladie dont il eſt mort.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous en ſuis redevable. Auſſi je ne perds pas une occaſion de vous en marquer ma reconnoiſſance & de vous faire plaiſir. J'ordonne beaucoup de remèdes.

M. BOLUS.

Oh! pour cela, oui.

M. TROUSSE-GALANT.

Je purge votre boutique de toutes vos drogues inutiles; &, quand il s'agit de faire entrer dans mes ordonnances des drogues chères, je ne manque pas d'en mettre toujours cinq ou ſix ſcrupules plus qu'il ne faut,

M. BOLUS.

Et moi, j'en mêts toujours ſept ou huit moins que vous n'en ordonnez. Par-là je ſauve la vie au malade, & conſerve votre réputation.

M. TROUSSE-GALANT.

De plus, comme nous en ſommes convenus, j'ordonne des remèdes imaginaires, que je dis qu'on ne trouve que chez vous. Je loue la bonté, la propreté & la fidélité de vos compoſitions.

M. BOLUS.

De mon côté je ne m'épargne point à vous louer. Je rapporte de vous des cures extraordinaires, dont j'aſſure avoir été témoin.

M. TROUSSE-GALANT.

C'eſt ainſi qu'il faut en uſer.

M. BOLUS.

Et je vous envoie tous les malades qui viennent dans ma boutique, en vous élevant juſqu'aux nues, & en décriant tous les autres médecins de Paris ſans exception.

M. TROUSSE-GALANT.

Enfin, nous nous rendons mutuellement tous les ſervices qu'un médecin & un apothicaire bien unis ont coutume de ſe rendre. Oh! çà, pour achever de cimenter notre amitié, vous ne devinerez jamais ce que je me ſuis aviſé de faire. J'ai mis dix mille francs à la tontine,

M. BOLUS.

A la tontine, vous!

M. TROUSSE-GALANT.

Non ſur ma tête; mais ſur celle d'un garçon de ſoixante ans, à qui vous n'en donneriez pas quarante. C'eſt le parent d'un de mes fermiers; un homme d'une complexion vigoureuſe, & qu'il a fortifiée encore par quelques campagnes qu'il a faites, tant en Allemagne qu'en Italie.

M. BOLUS.

Hé bien?

M. TROUSSE-GALANT.

J'ai placé mon argent ſous ſon nom; après quoi, nous avons paſſé, par-devant notaire, un bon acte, par lequel il me cède à moi & aux miens, tout ce qui doit lui revenir de la tontine: comme de mon côté je m'engage à le nourrir chez moi toute ſa vie.

M. BOLUS.

Cela n'eſt pas mal imaginé.

M. TROUSSE-GALANT.

Un garçon de cette nature-là entre mes mains deviendra immortel.

M. BOLUS.

Il n'en faut nullement douter,

M. TROUSSE-GALANT.

Mais, ſuppoſons qu'il ne vive que... mettons les choſes au pis-aller, cent ans, par exemple.

M. BOLUS.

Au pis-aller, oui, cent ans.

M. TROUSSE-GALANT.

N'eſt-il pas certain que, dans quinze ou vingt ans d'ici, il ſe trouvera doyen de ſa claſſe ?

M. BOLUS.

Selon toutes les apparences.

M. TROUSSE-GALANT.

Cinq ans après, il ne reſtera plus que lui. Par conſéquent, je jouirai de tout le revenu pendant vingt bonnes années.

M. BOLUS.

Ce raiſonnement eſt clair. Ah ! que vous avez fait un bon emploi de votre argent ! Quand vous l'auriez mis au denier deux il ne ſeroit pas mieux placé.

M. TROUSSE-GALANT.

Je ſuis ravi que vous approuviez ce projet de fortune. Vous y êtes intéreſſé au moins ; car j'ai réſolu de vous faire épouſer ma fille.

M. BOLUS.

Monſieur, c'eſt un honneur que...

M. TROUSSE-GALANT.

Laiſſons-là les complimens. Et, pour dot, je vous donne la moitié de ce revenu immenſe qui ne ſauroit nous échapper. Je vais vous faire voir le garçon dont il s'agit. Vous conviendrez que c'eſt une pâte d'homme excellente. (*Il rentre chez lui pour un moment.*)

SCÈNE IV.

M. BOLUS *ſeul.*

Que ce docteur a d'eſprit! il y a des gens qui le croient un peu fou, mais ce qu'il vient de faire va bien les déſabuſer.

SCÈNE V.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, AMBROISE.

M. TROUSSE-GALANT *revenant avec Ambroiſe, à M. Bolus.*

Conſidérez-moi ce garçon-là. Vit-on jamais de corps mieux proportionné?

M. BOLUS *à M. Trouſſe-Galant.*

Non; il a tout l'embonpoint néceſſaire.

M. TROUSSE-GALANT.

Que dites-vous de ces yeux ?

M. BOLUS.

Ah ! qu'ils ſont vifs !

M. TROUSSE-GALANT.

Comment trouvez-vous ſa charnure ?

M. BOLUS.

Admirablement belle.

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroiſe.*

Ouvre la bouche. (*A M. Bolus.*) Voyez ces dents : qu'elles ſont ſaines & bien rangées !

M. BOLUS.

Il n'en a pas perdu une.

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroiſe.*

Fais un peu entendre ta voix.

AMBROISE.

Hem, hem, hem.

M. BOLUS.

C'eſt un tonnerre ! La bonne conſtitution !

M. TROUSSE-GALANT *à M. Bolus.*

Tâtez-lui le pouls. Il l'a ferme & toujours égal.

M. BOLUS *ayant tâté le pouls d'Ambroiſe.*

Il a tous les ſignes d'une longue vie.

M. TROUSSE-GALANT.

Regardez cette poitrine.

M. BOLUS.

Quelle largeur! Que vous avez fait-là une bonne affaire, monſieur le docteur!

M. TROUSSE-GALANT.

Nous allons nous enrichir, monſieur Bolus.

M. BOLUS.

C'eſt un Pérou que nous avons là.

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroiſe.*

Parle, Ambroiſe, dis-moi : hier au ſoir, lorſque tu te mis au lit, fus-tu long-tems ſans t'endormir?

AMBROISE *à M. Trouſſe-Galant.*

D'abord que j'eus la tête ſur le chevet, crac, je m'aſſoupis.

M. BOLUS.

Sommeil aiſé.

AMBROISE.

Et je ne me ſuis éveillé que fort tard ce matin.

M. TROUSSE-GALANT *à M. Bolus.*

Et profond; avec un appétit toujours égal, & que j'ai ſoin de ſoumettre aux règles de la ſobriété,

AMBROISE.

Oh! pour cela, monſieur le docteur, vous me faites vivre bien ſobrement... (*Il bâille.*)

M. TROUSSE-GALANT.

Comme il bâille! Hom! ce bâillement ne ſignifie rien de bon. Cela dénote une plénitude de vaiſſeaux, la tenſion des muſcles, l'extenſion du diaphragme avec un épanchement irrégulier des eſprits animaux. Il faut remédier à ce dérangement par une copieuſe ſaignée.

AMBROISE *d'un ton pleureur.*

Encore une ſaignée, miſéricorde!

M. TROUSSE-GALANT.

Précédée d'un lavement compoſé de plantes émollientes, pour empêcher que les ſucs groſſiers ne ſuccèdent au ſang que l'on doit tirer. Allez vîte, monſieur Bolus, préparez vous-même ce cliſtère, & l'apportez.

M. BOLUS.

Je ſerai bientôt de retour.

M. TROUSSE-GALANT.

Le plutôt qu'il vous ſera poſſible. L'affaire eſt ſérieuſe, & veut de la diligence,

M. Bolus ſort,

SCÈNE VI.

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE.

AMBROISE.

Ne vous laſſerez-vous point de me tourmenter, monſieur le docteur? Il n'y a que trois jours que je ſuis entre vos mains, vous m'avez déjà fait ſaigner deux fois.

M. TROUSSE-GALANT.

Le ſang n'eſt pas néceſſaire à la conſervation de la vie. Je ſais ce que je ſais. J'ai plus d'intérêt que tu vives que toi-même. Écoute, mon ami, auſſitôt que tu auras été ſaigné, je te ferai bien déjeûner.

AMBROISE.

Ah! bon pour cela.

M. TROUSSE-GALANT.

Je te veux donner quelque choſe d'appétiſſant. Que mangerois-tu bien, par exemple?

AMBROISE.

Je mangerois bien d'une bonne fricaſſée de pieds de mouton.

M. TROUSSE-GALANT.

Fi! Quel mauvais génie te pouſſe à déſirer

un aliment ſi déteſtable. C'eſt une chair viſqueuſe & adhérente à l'eſtomach.

AMBROISE.

Il me ſemble pourtant avoir ouï dire que les apothicaires en faiſoient des gelées.

M. TROUSSE-GALANT.

D'accord. Mais, entre nous, ils les vendent & les font paſſer pour des ſucs & des précis de viandes exquiſes.

AMBROISE.

Hé bien! faites-moi mettre à la broche une bonne Oie.

M. TROUSSE-GALANT.

Rien n'eſt plus indigeſte.

AMBROISE.

Donnez-moi donc des ſauciſſes de cochon.

M. TROUSSE-GALANT.

Cela eſt trop ſalé.

AMBROISE.

Trop ſalé, trop doux, trop crud, trop cuit; que diable voulez-vous donc que je mange?

M. TROUSSE-GALANT.

Une once de fromage mou.

AMBROISE.

Du fromage mou!

M. TROUSSE-GALANT.

Avec deux ou trois verres de tiſane hépatique.

AMBROISE.

Je ſuis mort. Je ſuis enterré.

SCÈNE VII.

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE, FROSINE.

FROSINE.

Monſieur, il y a là-bas un homme qui demande à vous parler.

M. TROUSSE-GALANT *ſortant.*

Voyons ce qu'il nous veut.

SCÈNE VIII.

AMBROISE, FROSINE.

AMBROISE *ſoupirant.*

Ahi !

FROSINE.

Tu ſoupires ! D'où vient cela, mon pauvre Ambroiſe ?

AMBROISE.

On va me ſaigner encore & me donner...

(*Il fait le geſte de donner un lavement.*)

FROSINE.

Qu'as-tu donc?

AMBROISE.

On dit que j'ai l'extenſion du diaphragme, les muſcles, & je ne ſais combien d'autres maux encore; &, fi, pourtant je ne ſens rien de tout cela.

FROSINE.

Tant pis, mon ami, tant pis, quand on ne ſent point ſon mal.

AMBROISE.

Depuis que je ſuis dans cette maiſon, j'ai perdu plus de ſang que dans toutes mes campagnes.

FROSINE.

Je le crois.

AMBROISE.

Monſieur Trouſſe-Galant prétend me faire ſurvivre à toute ma claſſe : mais s'il continue à me traiter comme il le fait, il ne touchera pas ſeulement le premier quartier.

FROSINE.

La choſe eſt poſſible.

AMBROISE.

Dites plutôt aſſurée. Quand j'échapperois à la ſaignée, je n'échapperai point à la diète.

FROSINE.

Il eſt conſtant que la frugalité règne dans tes repas.

AMBROISE.

Hé! comment diable y réſiſter? Il me tient enfermé & me traite en malade, il rogne & compte mes morceaux. Il me défend même le vin. Maugrebleu de ſes principes! Il feroit mieux de laiſſer agir la nature.

FROSINE.

En effet, défendre le vin à un rentier de la troiſième claſſe, c'eſt défendre les femmes à un homme de la ſeconde.

AMBROISE.

Froſine, ma chère Froſine, es-tu capable de pitié?

FROSINE.

Sans doute. Que puis-je faire pour toi?

AMBROISE.

Tu diſpoſes de tout dans la maiſon. Si tu voulois me donner une bouteille de vin, je te devrois la vie.

FROSINE.

Le ciel m'en préſerve! Puiſqu'on t'interdit le vin, c'eſt une preuve que le vin t'eſt contraire.

AMBROISE.

Je t'en conjure à genoux.

FROSINE.

Prière inutile.

AMBROISE.

Donne-moi ſeulement une chopine.

FROSINE.

Pas une goutte.

AMBROISE.

Ah, cruelle! ſi je n'avois que vingt-cinq ans, tu m'offrirois la clef de la cave.

FROSINE.

Je n'en voudrois pas jurer.

SCÈNE IX.

AMBROISE, FROSINE, M. TROUSSE-GALANT.

M. TROUSSE-GALANT *voyant Ambroiſe aux genoux de Froſine.*

Oh, oh! monſieur Ambroiſe! comme vous vous paſſionnez! tudieu! ce n'eſt pas ainſi

qu'on doit ſe préparer à recevoir un lavement. Allons, retournez à votre chambre, & vous y tenez tranquille, en attendant monſieur Bolus. Voyez un peu le drôle! il lui en faut vraiment!

Ambroiſe rentre.

SCÈNE X.

M. TROUSSE-GALANT, FROSINE.

FROSINE.

Vous ne ſavez pas, monſieur, ce qu'il me demandoit à genoux?

M. TROUSSE-GALANT.

Cela n'eſt pas difficile à deviner. Ah, le pendard!

FROSINE.

Il croyoit m'enjoler, avec ſes paroles douces & ſuppliantes; mais je ne ſuis pas fille à me laiſſer aller.

M. TROUSSE-GALANT.

Fort bien, Froſine; point de faibleſſe humaine.

FROSINE.

Je l'aurois laiſſé crever plutôt que de lui rien accorder.

M. TROUSSE-GALANT.

Il faut bien t'en garder... Je prétends qu'il vive avec une retenue...

FROSINE *à part.*

Nous ne nous entendons pas.

M. TROUSSE-GALANT.

Oh! çà, Frosine, on me vient chercher pour aller voir un gros chantre qui a la fièvre, & qui ne veut point boire de tisane; mais avant que je sorte, je serois bien aise de parler à ma fille: fais-la descendre.

SCÈNE XI.

M. TROUSSE-GALANT *seul.*

Je pourrois trouver un parti plus considérable pour Marianne que monsieur Bolus; quelque gentilhomme ruiné, par exemple, ou quelque conseiller; mais il me faudroit payer les dettes de l'un, ou acheter la charge de l'autre; au lieu que je me défais de ma fille à meilleur marché.

SCÈNE XII.

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Que souhaitez-vous de moi, mon père?

M. TROUSSE-GALANT *à Marianne.*

Vous apprendre une chofe, qui, je crois, ne vous fera pas défagréable : j'ai réfolu de vous marier. Je vous ai choifi pour époux un homme qui ne vous donnera que de la fatisfaction, un homme qui a toute la fageffe imaginable.

MARIANNE *en foupirant.*

O ciel !

FROSINE *en foupirant.*

Ahi !

M. TROUSSE-GALANT *regardant fa fille.*

Il a toute la prudence...

MARIANNE *bas.*

Que je fuis malheureufe !

M. TROUSSE-GALANT *regardant Frofine.*

Toute la maturité d'efprit.

FROSINE *bas.*

Nous voilà bien partagées !

M. TROUSSE-GALANT.

Ouais ! Que fignifie donc ceci, s'il vous plaît ? Je ne vous ai point encore nommé le gendre dont j'ai fait choix ; je ne vous en dis que du bien, & vous faites toutes deux la grimace.

FROSINE *à M. Trouffe-Galant.*

Ce n'eft pas le bien que vous en dites qui

nous chagrine ; c'eſt le déſagrément qui y eſt attaché.

M. TROUSSE-GALANT *à Froſine.*

Comment ! le déſagrément ?

FROSINE.

Eh ! oui, monſieur, ces bonnes qualités ne conviennent qu'à un vieillard. Faites-nous plutôt un vilain portrait de quelque joli jeune homme.

M. TROUSSE-GALANT.

Mais ce n'eſt point un vieillard que je deſtine à ma fille ; c'eſt monſieur Bolus.

MARIANNE *avec ſurpriſe.*

Monſieur Bolus !

FROSINE *ſur le même ton.*

Monſieur Bolus !

M. TROUSSSE-GALANT.

Oui, monſieur Bolus. Il n'a que cinquante ans. Ce n'eſt qu'à cet âge-là que l'on commence d'avoir du mérite.

FROSINE.

Un homme de mérite ne convient donc point à mademoiſelle Marianne ; & je vais vous le prouver. Pour connoître le prix d'un époux plein de mérite & de raiſon, ne faut-il pas que l'épouſe ait l'eſprit mûr ? Or, mademoi-

ſelle ne l'a pas encore ; mais ſi vous lui donnez à préſent un jeune homme, dans vingt ans d'ici elle aura de la raiſon & un mari raiſonnable.

M. TROUSSE-GALANT.

Le beau raiſonnement ! Une fille ſage ne doit point examiner l'époux qu'on lui propoſe ; elle ne doit conſidérer que le plaiſir de faire une choſe agréable à ſon père. Entendez-vous, Marianne ? Qu'à mon retour je vous trouve diſpoſée à recevoir la main de monſieur Bolus. (*Il s'en va.*)

SCÈNE XIII.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

L'as-tu bien entendu, Froſine ? Eſt-il un malheur égal au mien ? Ce n'eſt pas aſſez de perdre l'eſpérance d'être à Éraſte, il faut encore me réſoudre à devenir femme de monſieur Bolus.

FROSINE.

La pilulle eſt amère aſſurément.

MARIANNE.

Éraſte, cher Éraſte, quel ſera ton déſeſpoir quand tu ſauras cette nouvelle !

FROSINE.

Hélas! je crois déjà le voir qui s'afflige avec vous. Quelle vive douleur paroît dans ſes yeux! Que de pleurs coulent des vôtres! j'en ai le friſſon pour le vieil apothicaire.

MARIANNE.

Que tu plaiſantes mal à propos!

FROSINE.

Je ne plaiſante point. Je ne ſais, comme vous, que me repréſenter l'avenir : mais je le regarde dans un point de vue différent. Vous n'enviſagez que le déſeſpoir, & moi que la conſolation. Je lis dans l'avenir plus agréablement que vous.

MARIANNE.

Tu te trompes, Froſine. Si je ſuis aſſez malheureuſe pour être à monſieur Bolus, j'en gémirai ſans doute, mais je remplirai mon ſort. Plus j'aurai à ſouffrir, plus ma vertu s'affermira.

FROSINE.

Je ſais bien que la vertu s'épure dans les ſouffrances; mais elle s'y laiſſe auſſi quelquefois corrompre.

MARIANNE.

J'entends du bruit. Quelqu'un vient.

SCÈNE XIV.

MARIANNE, FROSINE, ÉRASTE, CRISPIN.

FROSINE *à Marianne.*

Eh ! mademoiſelle, c'eſt Éraſte !

CRISPIN.

C'eſt lui-même, Froſine, & ton aimable Criſpin.

FROSINE *à Eraſte & à Criſpin.*

Vous arrivez ici, meſſieurs, fort à propos pour nous aider à détourner l'orage qui nous menace. Monſieur Trouſſe-Galant a promis ſa fille à monſieur Bolus.

CRISPIN.

A ce vieux camard d'apothicaire qui travaille dans ſa boutique avec des lunettes ?

FROSINE.

Juſtement.

ÉRASTE.

Cela eſt-il poſſible ?

FROSINE.

Si poſſible, que ce mariage ſe doit faire inceſſamment.

ÉRASTE *à Marianne.*

Hé! mademoiſelle, vous laiſſerez-vous entraîner à l'autel, ſans faire le moindre effort en ma faveur?

MARIANNE.

Quels efforts, Éraſte, pouvez-vous attendre de moi?

CRISPIN.

Parbleu! meſdames, vous n'avez qu'à nous ſuivre juſqu'à notre auberge. Nos chevaux ſont tout prêts..... Nous vous enleverons toutes deux.

FROSINE.

C'eſt bien dit. Laiſſons-nous enlever. Tout eſt pardonnable dans le premier mouvement.

MARIANNE.

Vous extravaguez, Froſine.

ÉRASTE.

Criſpin, je t'en conjure, cherche dans ta tête quelque ſtratagême qui puiſſe prévenir cette union funeſte.

CRISPIN.

C'eſt à quoi je vais rêver. Rêve auſſi de ton côté, Froſine, toi qui es d'une ſi grande reſſource pour les coups de partie.

FROSINE *à Crispin.*

J'y conſens. Échauffons-nous à l'envi l'imagination.

CRISPIN.

Hé bien ! qu'imagines-tu ?

FROSINE.

Oh ! donne-toi patience.

CRISPIN.

Peſte ſoit de l'eſprit bouché ! Je ne rêve pas ſi long-tems, moi. J'ai déjà trouvé le meilleur expédient...

FROSINE.

Voyons.

CRISPIN.

Il n'y a qu'à brouiller monſieur Bolus avec monſieur Trouſſe-Galant. N'eſt-ce pas un moyen ſûr de rompre le mariage qu'ils ont arrêté enſemble ?

FROSINE.

Sans contredit.

ÉRASTE.

Cela me paroît bien penſé.

CRISPIN *à Éraſte.*

N'eſt-ce pas ? Oh ! les ruſes ne me coûtent rien.

FROSINE.

Mais tu ne dis pas de quelle manière on pourra les brouiller.

CRISPIN.

Ah! vous avez raiſon. Comment pourrons-nous en venir à bout? Attendez : quelque malade depuis peu ne ſeroit-il pas mort entre leurs mains?

FROSINE.

Oui vraiment; ils viennent d'expédier monſieur Bonnegriffe, le procureur.

CRISPIN.

Cela eſt heureux. Il faut dire à monſieur Trouſſe-Galant que monſieur Bolus dit que c'eſt l'ordonnance du médecin qui a fait mourir le malade, & l'on dira en même tems à l'apothicaire que le médecin rejette la faute ſur la compoſition.

ÉRASTE.

J'approuve cette idée.

FROSINE.

Elle ne vaut rien.

MARIANNE *à Froſine.*

Pourquoi donc?

FROSINE *à Marianne.*

Elle ne vaut rien, vous dis-je. Monſieur Bolus & monſieur Trouſſe-Galant ſont intimes amis. Il y a dix ans qu'ils tuent les plus honnêtes gens de Paris, ſans avoir le moindre démêlé

ſur cela, & vous voulez qu'ils ſe brouillent pour un procureur?

CRISPIN.

Il me vient un autre artifice. Oh! pour celui-ci, il eſt immanquable. Eſt-il vrai que monſieur Trouſſe-Galant a mis dix mille francs à la tontine, ſur la tête d'un payſan?

FROSINE *à Criſpin.*

Rien n'eſt plus véritable.

CRISPIN.

Tant mieux. Cela m'inſpire un deſſein dont je tiens la réuſſite infaillible. Je voudrois parler à ce payſan.

FROSINE.

Tu vois la porte de ſa chambre. Tu peux entrer. Il eſt ſeul.

CRISPIN *entrant dans la chambre d'Ambroiſe.*

Cela ſuffit. Laiſſe-moi faire.

SCÈNE XV.

MARIANNE, ÉRASTE, FROSINE.

MARIANNE.

Quel peut être le ſtratagême qu'il médite?

FROSINE *à Marianne.*

Je ne ſais ; mais Criſpin eſt un fripon des plus adroits.

ÉRASTE.

Et j'eſpère que Froſine ſecondera ſon induſtrie.

FROSINE *à Éraſte.*

De tout mon pouvoir, & comptez que, ſi nous n'écartons pas monſieur Bolus, nous retarderons du moins ſon mariage.

MARIANNE *embraſſant Froſine.*

Tu me rappelles à la vie, Froſine.

ÉRASTE *embraſſant à ſon tour Froſine.*

Avec quel tranſport je me livre à l'eſpérance que tu nous donnes !

FROSINE.

Je le vois bien.

MARIANNE.

Que ne te devrai-je point, ſi tu m'arraches à l'odieux mari que mon père me deſtine ?

FROSINE *à Marianne.*

Nous vous en déferons.

ÉRASTE.

Quelle obligation ne t'aurai-je pas, ſi tu rends à ma tendreſſe la divine Marianne ?

FROSINE.

Les pauvres enfans ! ce feroit grand dommage de les féparer ; ils ne demandent qu'à fe joindre.

ÉRASTE.

Voici Crifpin qui vient.

SCÈNE XVI.

MARIANNE, ÉRASTE, FROSINE, CRISPIN.

CRISPIN *au fond du théâtre, parlant à Ambroife.*

Oui, tu n'as qu'à faire ce que je t'ai dit, & tu feras délivré de la tyrannie de monfieur le docteur. Jufqu'au revoir. Adieu.

FROSINE *à Crifpin.*

Quoi ! tu as déjà entretenu Ambroife

CRISPIN *à Frofine.*

Je n'avois que deux mots à lui dire. Je l'ai prévenu. Il jouera bien fon rôle, & tout ira le mieux du monde. Mademoifelle Marianne fera, dès aujourd'hui, débarraffée de fon galant furanné, & mariée à mon maître. Et toi, Fro-

ſine, je te permets d'élever ta penſée juſqu'à ma poſſeſſion.

FROSINE.

Hé! comment prétends-tu faire tous ces miracles?

CRISPIN.

Je me déguiſerai en colonel. Mon maître ſera mon major; & comme monſieur Trouſſe-Galant ne nous connoît point, parce que, toutes les fois que nous entrons ici, nous prenons le tems qu'il eſt chez ſes malades, je viendrai le conſulter ſur une maladie ſuppoſée... (*Après avoir parlé bas à Froſine.*) Hé bien! Froſine, toi qui te connois en inventions, que dis-tu de celle-là?

FROSINE.

Je l'approuve, & c'eſt tout dire.

ÉRASTE *à Criſpin.*

Mais dites-nous donc ce que c'eſt?

CRISPIN *à Éraſte.*

Je vous en inſtruirai. Retirons-nous. Les momens ſont chers. Je vais tout diſpoſer pour l'exécution de mon projet. (*A Marianne.*) Sans adieu, la belle. (*A Froſine.*) Juſqu'à tantôt, Griſette. (*A Éraſte.*) Vous, major, ſuivez-moi.

Éraſte & Criſpin ſortent.

SCÈNE XVII.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Et tu crois, Frofine, que l'entreprife de Crifpin réuffira ?

FROSINE.

Indubitablement.

MARIANNE.

Ne me laiffe pas languir plus long-tems. Apprends-moi...

FROSINE.

Chut. Nos amoureux ont bien fait de fortir. Voici monfieur Bolus. Secondez-moi feulement, & feignez d'être ravie de l'époufer.

MARIANNE.

Quelle contrainte !

FROSINE.

Ne vous plaignez pas. C'eft en être quitte à bon marché.

SCÈNE XVIII.

MARIANNE, FROSINE, M. BOLUS.

FROSINE.

Ah, ah ! monſieur Bolus, nous avons appris de vos nouvelles ! vous voulez donc épouſer ma maîtreſſe !

M. BOLUS *à Froſine.*

C'eſt monſieur le docteur qui s'eſt mis en tête ce mariage. Pour moi, je n'aurois jamais penſé à mademoiſelle Marianne, à cauſe de la diſproportion de nos âges.

FROSINE.

Comment, la diſproportion ! Vous vous moquez, monſieur Bolus. Savez-vous bien que vous avez toute la fraîcheur d'un homme de vingt-cinq ans !

M. BOLUS.

Oh ! pour à l'égard de çà, je ſuis encore aſſez verd, oui.

FROSINE *lui ôte ſon manteau, & il paroît avec une ſerviette nouée autour du corps, & une ſeringue paſſée dedans.*

FROSINE.

Vous êtes tout aimable. Vous avez les traits

réguliers, le teint beau, l'air noble, de la bonne grâce dans les manières ; & pour la taille, vous en pouvez juger, mademoiſelle ; qu'en dites-vous ?

MARIANNE *à Froſine.*

Il eſt fait à peindre aſſurément.

FROSINE *à Marianne.*

Cette feringue lui ſied à ravir.

MARIANNE.

Elle lui convient mieux qu'une épée.

FROSINE.

Et l'écharpe la plus galante n'auroit pas meilleur air que cette ſerviette entortillée.

MARIANNE.

Voilà un homme bien ragoutant.

M. BOLUS *à Marianne.*

Il m'eſt grandement doux, ma belle, d'entendre ces paroles de votre propre bouche : elles diſtillent dans mon ame un ſirop amoureux. Oui, mignonne, je ſens naître pour vous déjà toute l'inclination que j'avois pour ma défunte femme. Ne vous a-t-on pas dit, pouponne, de quelle façon nous vivions enſemble, mon épouſe & moi ?

MARIANNE *à M. Bolus.*

Non, je vous aſſure.

M. BOLUS.

C'étoit une union parfaite que la nôtre.

FROSINE *à M. Bolus.*

Contez, contez-nous cela : s'il vous plaît, monſieur : c'eſt ma folie que d'entendre parler des bons ménages ; ils ſont ſi rares !

M. BOLUS.

Madame Bolus avoit pour moi une affection toute cordiale.

FROSINE.

Vous la méritiez bien, vraiment.

M. BOLUS.

De mon côté, pour correſpondre à ſa tendreſſe, j'avois un ſoin tout particulier de ſa ſanté. Je n'attendois pas qu'elle fût malade pour lui bailler des remèdes. Tous les jours, par précaution, je lui faiſois prendre quelque médecine.

FROSINE.

Le charmant petit homme !

M. BOLUS.

Dès qu'elle avoit le moindre mal, je redoublois mes ſoins & mes recettes. Hélas, la pauvre femme ! elle n'a pas vécu long-temps.

FROSINE.

Je le crois bien.

M. BOLUS.

Elle étoit d'une complexion trop délicate; mais, ſi elle eſt morte, je vous proteſte que ce n'eſt pas faute de remèdes.

FROSINE.

Non ; c'est plutôt la faute des remèdes.

M. BOLUS.

Tant qu'il eſt reſté un ſouffle de vie, je ne lui ai point épargné les drogues de ma boutique.

FROSINE.

Ah, mademoiſelle, quel mari !

MARIANNE.

Il eſt bien digne des ſentimens que j'ai conçus pour lui.

M. BOLUS.

Vous me flattez, mon ange.

FROSINE.

Non, monſieur, je vous jure qu'elle ne vous flatte point.

M. BOLUS.

J'aurois pour vous, bouchonne, les mêmes ſoins & la même attention que j'ai eus pour la défunte.

MARIANNE.

Que cette promeſſe eſt engageante !

M. BOLUS.

Tous les jours, ſoir & matin, je vous donnerai une petite douceur.

FROSINE.

Cela lui ſera plaiſir.

M. BOLUS.

Adieu, belle aſtre ; je ſuis obligé de vous quitter pour aller trouver Ambroiſe. Que j'ai d'impatience de vous voir annexée à ma perſonne ! Quand j'y penſe ſeulement, j'en ſuis tout joyeux.

FROSINE.

Vous aimez les plaiſirs de l'imagination.

M. BOLUS *à Froſine.*

Oui ; mais j'aime encore mieux les plaiſirs topiques.

FROSINE *à part.*

Le vieux coquin !

SCÈNE XIX.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Froſine, quel mortel ! J'ai pour lui plus d'averſion que je n'ai d'amour pour Éraſte.

FROSINE.

Vous le haïſſez donc bien ?

MARIANNE.

Plutôt que de l'épouſer, je me ſens capable de me porter aux dernières extrémités.

FROSINE.

Soyez toujours dans cette diſpoſition : elle ne nous ſera pas inutile, ſi nous ne pouvons faire les choſes plus honnêtement.

MARIANNE.

Tais-toi, folle : mon père vient.

FROSINE.

Continuons à diſſimuler.

SCÈNE XX.

MARIANNE, FROSINE, M. TROUSSE-GALANT.

M. TROUSSE-GALANT.

Hé bien, Froſine ? dans quelle réſolution eſt votre maîtreſſe ?

FROSINE *à M. Trouſſe-Galant.*

Dans la réſolution de vous obéir. Oh ! vraiment, nous avons bien changé de ſentiment

depuis tantôt. Nous avons fait attention aux difcours judicieux que vous nous avez tenus. Savez-vous bien, monfieur, que vous nous avez mifes dans le goût des vieillards.

M. TROUSSE-GALANT *fouriant.*

Tout de bon ?

FROSINE.

Demandez à monfieur Bolus de quelle manière nous l'avons reçu. Nous n'avons préfentement des yeux que pour la vieilleffe.

M. TROUSSE-GALANT.

Je ne fais fi tu parles férieufement ; mais dans le fond, il eft certain qu'un homme d'un âge un peu avancé vaut mieux que...

FROSINE.

Cent mille fois. Je voudrois qu'on me préfentât d'un côté quelque beau vieillard, & de l'autre un jeune morveux de moufquetaire ; je ne balancerois pas, monfieur, je vous l'affure.

M. TROUSSE-GALANT.

En effet, un vieillard a mille complaifances pour fa femme.

FROSINE.

Eh ! oui : au lieu qu'un jeune homme n'en a que pour celle de fon voifin. Le vieux mari nous laiffe fon bien en mourant, & l'autre ne meurt fouvent qu'après avoir mangé le nôtre.

M. TROUSSE-GALANT.

Cette fille quelquefois ne raifonne pas mal. Enfin, Marianne, je fuis ravi que vous n'ayez plus de répugnance à époufer M. Bolus.

MARIANNE *bas, à elle-même.*

Ah ! que plutôt mille coups de poignard...

M. TROUSSE-GALANT.

Que dit-elle entre fes dents de coups de poignard, Frofine ?

FROSINE.

Elle dit qu'elle fe poignardera, monfieur, fi on ne lui donne monfieur Bolus : elle en eft folle au moins.

M. TROUSSE-GALANT.

Voilà une paffion qui eft venue bien brufquement !

FROSINE.

Et une paffion légitime encore !

M. TROUSSE-GALANT.

Mais c'eft une fureur, Frofine.

FROSINE.

Affurément. Quand vous lui auriez défendu d'aimer monfieur Bolus, elle ne l'aimeroit pas davantage.

SCÈNE XXI.

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE, FROSINE, ÉRASTE; CRISPIN *déguisé.*

M. TROUSSE-GALANT.

Quels gens viennent ici ?

FROSINE.

Ce ſont deux eſpèces d'officiers.

CRISPIN *à M. Trouſſe-Galant.*

Je cherche monſieur Trouſſe-Galant. On dit que c'eſt une figure bourſoufflée, une figure ténébreuſe. Il faut que ce ſoit vous.

M. TROUSSE-GALANT *à Criſpin.*

C'eſt moi-même.

CRISPIN.

Ah ! monſieur, que je vous embraſſe. Comment ! on ne parle que de vous dans le monde ! On dit que vous êtes un habiliſſime, & que vos ordonnances ſont écrites en beau latin.

M. TROUSSE-GALANT.

Monſieur !

CRISPIN *montrant Marianne & Froſine.*

Hé ! qui ſont ces aimables perſonnes ?

M. TROUSSE-GALANT.

L'une eſt ma fille, & l'autre ſa ſuivante.

CRISPIN.

Pour vous montrer que j'honore tout ce qui vous appartient, je veux auſſi les embraſſer. (*Il va pour les embraſſer.*)

MARIANNE *à Criſpin, le repouſſant.*

Tout beau, monſieur l'officier.

FROSINE *à Criſpin.*

Vous nous prenez pour vos hôteſſes.

M. TROUSSE-GALANT *à part.*

Ces gens-là ſont bien familiers.

CRISPIN.

N'avez-vous qu'une fille?

M. TROUSSE-GALANT.

Non, monſieur.

CRISPIN.

Tant-pis. Quand elles ſont tournées comme celle-là, la marchandiſe eſt de défaite.

M. TROUSSE-GALANT.

Auſſi vais-je, Dieu aidant, la marier à un apothicaire de mes amis.

CRISPIN.

Fort bien. Vos malades n'ont qu'à s'attendre à beaucoup de cliſtères & de purgations.

M. TROUSSE-GALANT.

Ils n'en manqueront pas.

CRISPIN.

Plus je regarde votre fille, & plus je trouve qu'elle vous reſſemble.

M. TROUSSE-GALANT.

Vous vous moquez.

CRISPIN.

Foi de héros! c'eſt votre portrait en mignature; vous avez tous deux les mêmes yeux, quoique de couleur différente. Son petit nez deviendra grand comme le vôtre; viſage ovale, viſage long, il faut avouer qu'il y a des reſſemblances étonnantes dans certaines familles.

M. TROUSSE-GALANT.

Venons, s'il vous plaît, monſieur, à ce qui vous amène ici.

CRISPIN.

Vous avez-là une ſervante qui me lorgne. Il faut que je ſois né pour faire le bonheur d'une ſoubrette; car elles m'agacent toutes.

M. TROUSSE-GALANT.

Monſieur, de grâce, dites-moi qui vous êtes.

CRISPIN.

Je ſuis colonel, & vous voyez avec moi mon major. Je viens vous conſulter ſur une maladie.

MARIANNE *s'en allant.*

Adieu, monſieur le colonel.

CRISPIN.

Pourquoi vous en allez-vous, les belles ?

FROSINE *s'en allant.*

Nous ne voulons point entendre la converſation d'un officier qui conſulte un médecin.

SCÈNE XXII.

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN *à M. Trouſſe-Galant.*

Je vous dirai, monſieur, ſans me vanter, que je ſuis autant eſtimé dans nos troupes, que redouté chez les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT *à Criſpin.*

J'en ſuis bien aiſe, & je vous en félicite.

CRISPIN.

Quand il y a quelque coup hardi à tenter, on en honore mon audace. Demandez-le plutôt à mon major.

ÉRASTE *à M. Trouſſe-Galant.*

Cela eſt vrai.

M. TROUSSE-GALANT.

Je veux le croire.

CRISPIN.

J'ai donc de la gloire de reſte & de la réputation tant qu'il vous plaira; mais vous ſavez que le corps n'eſt pas de fer.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous en réponds.

CRISPIN.

Je rapporte d'Allemagne un aſthme que j'ai gagné en pourſuivant les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT.

La cauſe de votre mal eſt glorieuſe.

CRISPIN.

Voici de quelle manière cet accident m'eſt arrivé. Je rencontre un parti ennemi, je l'attaque; il réſiſte : je redouble mes efforts; il plie, & prend enfin la fuite. Je le pourſuis; mais tout-à-coup je me ſens obligé de m'arrêter. L'haleine me manque. Je bats des flancs. On dit que j'avois les avives. C'étoit un aſthme, comme en effet je ſuis aſthmatique depuis ce tems-là.

M. TROUSSE-GALANT *bas, à part.*

Il vient me conſulter pour ſe divertir; mais je veux me moquer de lui à mon tour. (*Haut.*) Vous ſouhaitez un remède qui vous ſoulage?

CRISPIN.

Bien entendu.

M. TROUSSE-GALANT.

J'en ai d'infaillibles que je pourrois vous enſeigner; mais je me fais un ſcrupule de vous guérir.

CRISPIN.

D'où vient?

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous conſeille de garder votre aſthme pour ſolliciter une penſion.

CRISPIN.

Je ſuivrai votre conſeil.

SCÈNE XXIII.

M. TROUSSE-GALANT, CRISPIN, ÉRASTE, AMBROISE; M. BOLUS *la ſeringue à la main.*

AMBROISE *fuyant devant M. Bolus.*

Au meurtre! à l'aide! au ſecours! au feu!

M. TROUSSE-GALANT.

Pourquoi tous ces cris?

M. BOLUS.

Il a beau faire. Il faudra bien qu'il en paſſe par-là.

CRISPIN *regardant avec attention Ambroiſe.*

Que vois-je ? Voilà un viſage qui ne m'eſt pas inconnu. Oui, ma foi, c'eſt lui juſtement, c'eſt la Roſe. Major, ne le reconnoiſſez-vous pas ?

ÉRASTE *à Criſpin.*

C'eſt la Roſe lui-même, qui a ſervi dans notre régiment, & qui a déſerté.

AMBROISE *à Criſpin & à Éraſte.*

Hé ! oui, meſſieurs ! c'eſt moi. Je vous en demande pardon.

CRISPIN *à Ambroiſe.*

Ah, lâche ! le haſard te trahit & t'offre à ma vengeance.

AMBROISE *à Criſpin.*

Mon colonel, ayez pitié de moi.

CRISPIN.

Dis-moi, marouffle ! pourquoi tu as quitté ſans congé le régiment.

AMBROISE.

Mon capitaine me donnoit tous les jours tant de coups de bâton, que je n'ai pu y réſiſter.

CRISPIN.

Comment, ventrebleu ! abandonner le champ de Mars, pour avoir reçu des coups de bâton ! Pour te venger de ton capitaine, que n'atten-

dois-tu un jour de bataille?... Holà, major, faites entrer la Furie & ſes camarades qui ſont à la porte.

Éraſte ſort.

SCÈNE XXIV.

M. TROUSSE-GALANT, CRISPIN, AMBROISE, M. BOLUS.

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroiſe.*

Tu ne m'avois pas dit, fripon, que tu avois déſerté.

AMBROISE *à M. Trouſſe-Galant.*

Je n'ai jamais oſé vous le dire, monſieur.

M. TROUSSE-GALANT *à lui-même.*

Dans quel embarras ce miſérable me jette!

SCÈNE XXIV.

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, CRISPIN, M. BOLUS, AMBROISE, TROUPE DE SOLDATS.

UN SOLDAT *à Criſpin,*

Qu'y a-t-il, mon colonel?

CRISPIN *au ſoldat.*

Il faut, tout-à-l'heure, faire paſſer cet homme-là par les armes.

M. TROUSSE-GALANT *à Criſpin.*

Monſieur, je vous prie de lui pardonner.

M. BOLUS *à Criſpin.*

Nous vous en ſupplions.

CRISPIN *à tous deux.*

Je ſuis fâché, meſſieurs, de ne pouvoir vous accorder ſa grâce : mais quand il s'agit de punir le mépris de la diſcipline militaire, je ſuis inexorable.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous guérirai de votre aſthme.

CRISPIN.

Il veut m'ôter ma penſion.

M. BOLUS.

Je vous fournirai gratis tous les remèdes dont vous aurez beſoin pendant votre quartier d'hiver.

CRISPIN.

Non, non. (*Aux ſoldats.*) Qu'on m'expédie ce drôle-là, ſans différer davantage. (*A meſſieurs Trouſſe-Galant & Bolus.*) Vous allez voir, meſſieurs, qu'un pauvre diable entre mes mains ne languit pas plus long-tems qu'entre les vôtres,

SCÈNE XXVI.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS, ÉRASTE, CRISPIN, AMBROISE, MARIANNE, FROSINE, TROUPE DE SOLDATS.

FROSINE.

Quel bruit eſt-ce que j'entends? quel tintamarre faites-vous donc ici?

AMBROISE.

Intercède pour moi, Frosine. On veut me faire mourir pour avoir déſerté.

FROSINE *à Criſpin & à Éraſte.*

Hé! Meſſieurs, que ne le laiſſez-vous entre les mains de M. Trouſſe-Galant?

MARIANNE *à Criſpin.*

Accordez-nous ſa vie, monſieur le colonel.

CRISPIN *à Marianne.*

Point de quartier.

M. TROUSSE-GALANT *à Criſpin.*

Laiſſez-vous fléchir.

FROSINE *à Criſpin.*

Nous vous en conjurons tous.

CRISPIN.

Qu'on ne me rompe plus la tête. Gardes, qu'on le faififfe.

M. TROUSSE-GALANT *à part.*

Je vois bien qu'il en faut venir au fait avec ces gens-ci. (*Haut.*) Écoutez, monfieur le colonel; je vais vous compter une centaine de piftoles ou environ, & qu'il n'en foit plus parlé.

CRISPIN *à M. Trouffe-Galant.*

Je fuis un homme incorruptible.

FROSINE.

Quoi! monfieur, vous pouvez réfifter à l'éclat de l'or & d'une belle folliciteufe?

CRISPIN *à Frofine.*

Comment, fi j'y puis réfifter! Me prenez-vous pour un homme de robe?

FROSINE.

Monfieur Trouffe-Galant a mis dix mille francs à la tontine fur la tête de ce garçon-là.

M. TROUSSE-GALANT.

Oui. Voilà pourquoi nous nous intéreffons pour lui.

CRISPIN *à M. Trouffe-Galant.*

Je n'y faurois que faire.

FROSINE.

Si vous voulez lui ôter la vie, faites-nous donc périr avec lui.

CRISPIN.

Hé bien! qu'on les faſſe tous paſſer par les armes.

FROSINE.

Attendez, monſieur le colonel; il me vient dans l'eſprit un moyen d'accommoder les choſes.

CRISPIN *à Froſine.*

Quel moyen?

FROSINE.

Épouſez ma maîtreſſe.

CRISPIN.

Qui? moi! Ah! parbleu, ma mie, ſi vous n'avez pas d'autre tempérament à nous propoſer, la Roſe va paſſer le pas.

ÉRASTE *à Criſpin.*

Oh! c'en eſt trop, mon colonel. Vous devriez vous rendre à cette condition.

CRISPIN *à Éraſte.*

Cela eſt aiſé à dire, major; mais, ſi vous étiez à ma place, le rang de colonel vous feroit tenir un autre langage.

ÉRASTE.

Non, foi de major.

CRISPIN.

Hé bien! épouſez-la, & je conſens, à ce prix, d'accorder la grâce au déſerteur.

FROSINE *à Éraſte.*

Allons, monſieur le major, conſidérez les charmes de ma maîtreſſe.

AMBROISE *à Éraſte.*

Épouſez-la, monſieur le major.

ÉRASTE.

J'ai peu de goût pour le mariage; mais pour faire plaiſir à monſieur le docteur, je veux bien épouſer ſa fille, pourvu qu'on me donne une dot conſidérable. Il n'eſt pas juſte que je prenne une femme qui ne m'apporte rien.

CRISPIN *à M. Trouſſe-Galant.*

Il a raiſon, docteur. Il faut, par reconnoiſſance, lui faire quelque petit avantage. Cédez-lui, par exemple, dès à préſent la jouiſſance de tous vos biens.

M. TROUSSE-GALANT.

Je ſuis votre ſerviteur. J'aime mieux qu'Ambroiſe meure. J'en ſerai quitte à meilleur marché,

FROSINE.

Monſieur le major, vous paroiſſez généreux. Prenez ma maîtreſſe aux mêmes conditions qu'on la vouloit donner à monſieur Bolus ; c'eſt-à-dire, pour la moitié du revenu des dix mille francs que monſieur le docteur a mis à la tontine ſur la tête d'Ambroiſe.

M. TROUSSE-GALANT.

Paſſe pour cela.

ÉRASTE.

Pour me prêter à l'accommodement, je veux bien y conſentir.

M. BOLUS.

Et moi, je ne m'y oppoſe point. Je vous rends votre parole, monſieur le docteur. (*Il ſort.*)

SCÈNE XXVII & dernière.

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, CRISPIN, AMBROISE, MARIANNE, FROSINE, TROUPE DE SOLDATS.

AMBROISE.

Oui ; mais qui me nourrira du beau-père ou du gendre ?

M. TROUSSE-GALANT *à Ambroiſe.*

Ce ſera moi. Je te gouvernerai comme j'ai commencé.

AMBROISE *à M. Trouſſe-Galant.*

Cela étant, j'aime mieux paſſer par les armes.

ÉRASTE.

Non, Ambroiſe, non : je me charge de toi. Monſieur le docteur, j'aurai ſoin de ſa ſanté; elle ſera mieux entre mes mains qu'entre les vôtres.

CRISPIN.

Il me prend tout-à-coup fantaiſie de me marier auſſi & d'épouſer cette fille-là. (*Montrant Froſine.*)

M. TROUSSE-GALANT *à Criſpin.*

Quoi! monſieur le colonel, vous voulez épouſer la ſuivante, après avoir refuſé la maîtreſſe.

FROSINE.

Pourquoi non?

CRISPIN.

Je l'ennoblis. Touche là, Froſine : de ſoubrette, je te fais femme de qualité.

FROSINE.

La métamorphoſe n'eſt pas neuve.

FIN.

TURCARET,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1709.

ACTEURS.

M. TURCARET, traitant, amoureux de la baronne.

LE CHEVALIER } petits-maîtres.
LE MARQUIS }

FRONTIN, valet du chevalier.

FLAMAND, valet de M. Turcaret.

M. RAFLE, usurier.

M. FURET, fourbe.

JASMIN, petit laquais de la baronne.

LA BARONNE, jeune veuve, coquette.

Mme TURCARET, femme de M. Turcaret.

Mme JACOB, revendeuse à la toilette, & sœur de M. Turcaret.

MARINE } suivantes de la baronne.
LISETTE }

La Scène est à Paris, chez la baronne.

TURCARET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

ENCORE hier deux cens piſtoles!

LA BARONNE.

Ceſſe de me reprocher...

MARINE.

Non, madame, je ne puis me taire; votre conduite eſt inſupportable,

LA BARONNE.

Marine !...

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Hé! comment veux-tu donc que je faſſe, ſuis-je femme à théſaurifer ?

MARINE.

Ce ſeroit trop exiger de vous; & cependant je vous vois dans la néceſſité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi ?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger, qui a été tué en Flandres l'année paſſée. Vous aviez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avoit laiſſé en partant, & il ne vous reſtoit plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, ſi la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuſe conquête de monſieur Turcaret le traitant. Cela n'eſt-il pas vrai, madame ?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce monſieur Turcaret, qui n'eſt pas un homme fort aimable, & qu'auſſi vous n'aimez

guère; quoique vous ayez deſſein de l'épouſer, comme il vous l'a promis; monſieur Turcaret, dis-je, ne ſe preſſe pas de vous tenir parole, & vous attendez patiemment qu'il accompliſſe ſa promeſſe, parce qu'il vous fait tous les jours quelque préſent conſidérable; je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis ſouffrir, c'eſt que vous vous ſoyez coiffée d'un petit chevalier joueur, qui va mettre à la réjouiſſance les dépouilles du traitant. Hé! que prétendez-vous faire de ce chevalier?

LA BARONNE.

Le conſerver pour ami. N'eſt-il pas permis d'avoir des amis?

MARINE.

Sans doute, & de certains amis encore dont on peut faire ſon pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouſer, en cas que monſieur Turcaret vînt à vous manquer : car il n'eſt pas de ces chevaliers qui ſont conſacrés au célibat, & obligés de courir au ſecours de Malte; c'eſt un chevalier de Paris, il fait ſes caravanes dans les lanſquenets.

LA BARONNE.

Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ſes airs paſ-

ſionnés, ſon ton radouci, ſa face minaudière, je le crois un grand comédien ; &, ce qui me confirme dans mon opinion, c'eſt que Frontin, ſon bon valet, Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé eſt admirable ! & tu conclus de là...

MARINE.

Que le maître & le valet ſont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper ; & vous vous laiſſez ſurprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du tems que vous les connoiſſiez. Il eſt vrai que depuis votre veuvage, il a été le premier à vous offrir bruſquement ſa foi ; & cette façon de ſincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il diſpoſe de votre bourſe comme de la ſienne.

LA BARONNE.

Il eſt vrai que j'ai été ſenſible aux premiers ſoins du chevalier. J'aurois dû, je l'avoue, l'éprouver, avant que de lui découvrir mes ſentimens, & je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raiſon de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Aſſurément ; & je ne ceſſerai point de vous tourmenter, que vous ne l'ayez chaſſé de chez

vous : car, enfin, ſi cela continue, ſavez-vous ce qui en arrivera ?

LA BARONNE.

Hé ! quoi ?

MARINE.

Monſieur Turcaret ſaura que vous voulez conſerver le chevalier pour ami, & il ne croit pas, lui, qu'il ſoit permis d'avoir des amis ; il ceſſera de vous faire des préſens, il ne vous épouſera point ; &, ſi vous êtes réduite à épouſer le chevalier, ce ſera un fort mauvais mariage pour l'un & pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions ſont judicieuſes, Marine ; je veux ſonger à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien, il faut prévoir l'avenir. Enviſagez dès-à-préſent un établiſſement ſolide ; profitez des prodigalités de monſieur Turcaret, en attendant qu'il vous épouſe. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde : mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente, & vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux ou mal aiſé, qui réabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raiſons, Marine; je veux me détacher du chevalier, avec qui je ſens bien que je me ruinerois à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raiſon. C'eſt-là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouſer ou pour le ruiner. Vous tirerez, du moins des débris de ſa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi ſoutenir dans le monde une figure brillante; &, quoi que l'on puiſſe dire, vous laſſerez les caquets, vous fatiguerez la médiſance, & l'on s'accoutumera inſenſiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma réſolution eſt priſe, je veux bannir de mon cœur le chevalier. C'en eſt fait, je ne prends plus de part à ſa fortune, je ne réparerai plus ſes pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son valet vient, faites-lui un accueil glacé : commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laiſſe-moi faire.

SCÈNE II.

LA BARONNE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN *à la baronne.*

Je viens de la part de mon maître & de la mienne, madame, vous donner le bon jour.

LA BARONNE *d'un air froid.*

Je vous en ſuis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et mademoiſelle Marine veut bien auſſi qu'on prenne la liberté de la ſaluer.

MARINE *d'un air bruſque, à Frontin.*

Bon jour & bon an.

FRONTIN *préſentant un billet à la baronne.*

Ce billet que monſieur le chevalier vous écrit, vous inſtruira, madame, de certaine aventure...

MARINE *bas à la baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine ; voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE *bas, à la baronne.*

Sotte curiofité!

LA BARONNE *lit.*

« Je viens de recevoir le portrait d'une com-
« teffe; je vous l'envoie & vous le facrifie.
« Mais vous ne devez point me tenir compte
« de ce facrifice, ma chère baronne : je fuis fi
« occupé, fi poffédé de vos charmes, que je
« n'ai pas la liberté de vous être infidèle. Par-
« donnez, mon adorable, fi je ne vous en dis
« pas davantage; j'ai l'efprit dans un accable-
« ment mortel. J'ai perdu tout mon argent,
« & Frontin vous dira le refte.

« LE CHEVALIER. »

MARINE *haut, à Frontin.*

Puifqu'il a perdu tout fon argent, je ne vois pas qu'il y ait du refte à cela.

FRONTIN *à Marine.*

Pardonnez-moi; outre les deux cens piftoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, & le peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs, il a encore perdu mille écus fur fa parole : voilà le refte. Oh diable! il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE *à Frontin.*

Où eft le portrait?

FRONTIN *donnant le portrait à la baronne.*

Le voici.

LA BARONNE.

Il ne m'a point parlé de cette comteſſe-là, Frontin.

FRONTIN.

C'eſt une conquête, madame, que nous avons faite, ſans y penſer. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comteſſe dans un lanſquenet.

MARINE.

Une comteſſe de lanſquenet !

FRONTIN.

Elle agaça mon maître ; il répondit, pour rire, à ſes minauderies. Elle qui aime le ſérieux, a pris la choſe fort ſérieuſement. Elle nous a, ce matin, envoyé ſon portrait. Nous ne ſavons pas ſeulement ſon nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comteſſe-là eſt quelque dame normande. Toute ſa famille bourgeoiſe ſe cottiſe pour lui faire tenir à Paris une petite penſion, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN *à Marine.*

C'eſt ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh que non ! vous ne l'ignorez pas. Peſte !

vous n'êtes pas gens à faire fottement des facrifices! vous en connoiffez bien le prix.

FRONTIN *à la baronne.*

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a penfé être une nuit éternelle pour monfieur le chevalier? En arrivant au logis, il fe jette dans un fauteuil; il commence par fe rappeler les plus malheureux coups du jeu, affaifonnant fes réflexions d'épithètes & d'apoftrophes énergiques.

LA BARONNE *regardant le portrait.*

Tu as vu cette comteffe, Frontin; n'eft-elle pas plus belle que fon portrait?

FRONTIN.

Non, madame; & ce n'eft pas, comme vous voyez, une beauté régulière; mais elle eft affez piquante, ma foi, elle eft affez piquante. Or, je voulus d'abord repréfenter à mon maître que tous fes juremens étoient des paroles perdues; mais confidérant que cela foulage un joueur défefpéré, je le laiffai s'égayer dans fes apoftrophes.

LA BARONNE *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'eft ce que je ne fais pas trop bien; car elle

a le teint ſi beau, que je pourrois m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'eſt-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN.

Je le croirois bien, car elle en paroît trente. Mon maître donc, après avoir réfléchi, s'abandonne à la rage; il demande ſes piſtolets.

LA BARONNE.

Ses piſtolets, Marine! ſes piſtolets!

MARINE.

Il ne ſe tuera point, madame, il ne ſe tuera point.

FRONTIN.

Je les lui refuſe; auſſitôt il tire bruſquement ſon épée.

LA BARONNE.

Ah! il s'eſt bleſſé, Marine, aſſurément.

MARINE.

Hé! non, non; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette ſur lui à corps perdu. « Monſieur le chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous « faire? vous paſſez les bornes de la douleur « du lanſquenet. Si votre malheur vous fait

« haïr le jour, conſervez-vous du moins, vivez « pour votre aimable baronne; elle vous a juſ- « qu'ici tiré généreuſement de tous vos em- « barras! & ſoyez ſûr (ai-je ajoûté ſeulement « pour calmer ſa fureur) qu'elle ne vous laiſ- « ſera point dans celui-ci. »

MARINE *bas*.

L'entend-t-il, le maraud?

FRONTIN.

« Il ne s'agit que de mille écus une fois; « monſieur Turcaret a bon dos, il portera bien « encore cette charge-là. »

LA BARONNE.

Hé bien, Frontin?

FRONTIN.

Hé bien, madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'eſpérance! il s'eſt laiſſé déſarmer comme un enfant, il s'eſt couché & s'eſt endormi.

MARINE.

Le pauvre chevalier!

FRONTIN.

Mais ce matin, à ſon réveil, il a ſenti renaître ſes chagrins; le portrait de la comteſſe ne les a point diſſipés. Il m'a fait partir ſur le champ pour venir ici, & il attend mon retour

pour diſpoſer de ſon ſort. Que lui dirai-je, madame ?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond ſur moi, & que, n'étant point en argent comptant... (*Elle veut tirer ſon diamant.*)

MARINE *la retenant.*

Hé ! madame, y ſongez-vous ?

LA BARONNE *remettant ſon diamant.*

Tu lui diras que je ſuis touchée de ſon malheur.

MARINE *à Frontin.*

Et que je ſuis, de mon côté, très-fâchée de ſon infortune.

FRONTIN.

Ah ! qu'il ſera fâché lui !... (*Bas à part.*) Maugrebleu de la ſoubrette !

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je ſuis ſenſible à ſes peines.

MARINE.

Que je ſens vivement ſon affliction, Frontin.

FRONTIN *haut à la baronne.*

C'en eſt donc fait, madame, vous ne verrez plus monſieur le chevalier : la honte de ne pouvoir payer ſes dettes, va l'écarter de vous

pour jamais; car rien n'eſt plus ſenſible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poſte.

LA BARONNE.

Prendre la poſte, Marine!

MARINE *à la baronne.*

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN.

Adieu, madame.

LA BARONNE *tirant ſon diamant.*

Attends, Frontin.

MARINE *à Frontin.*

Non, non; vas-t-en vite lui faire réponſe.

LA BARONNE *à Marine.*

Oh! je ne puis me réſoudre à l'abandonner. (*Donnant ſon diamant à Frontin.*) Tiens, voilà un diamant de cinq cens piſtoles que monſieur Turcaret m'a donné; vas le mettre en gage, & tire ton maître de l'affreuſe ſituation où il ſe trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction. (*Il ſort.*)

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien enſemble, meſſieurs les fripons.

SCÈNE III.

MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter.

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous aſſure. Hé! que m'importe après tout que votre bien s'en aille comme il vient? Ce ſont vos affaires, madame; ce ſont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas! je ſuis plus à plaindre qu'à blâmer: ce que tu me vois faire n'eſt point l'effet d'une volonté libre; je ſuis entraînée par un penchant ſi tendre, que je ne puis y réſiſter.

MARINE.

Un penchant tendre! Ces faibleſſes vous conviennent-elles? Hé, fi! vous aimez comme une vieille bourgeoiſe.

LA BARONNE.

Que tu es injuſte, Marine! Puis-je ne pas ſavoir gré au chevalier du ſacrifice qu'il me fait.

MARINE.

Le plaiſant ſacrifice! que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'eſt quelque vieux portrait de famille; que fait-on? de ſa grand'-mère, peut-être.

LA BARONNE *regardant le portrait.*

Non; j'ai quelque idée de ce viſage-là, & une idée récente.

MARINE *prenant le portrait.*

Attendez... Ah! juſtement, c'eſt ce coloſſe de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui ſe fit tant prier pour ôter ſon maſque, & que perſonne ne connut, quand elle fut démaſquée.

LA BARONNE.

Tu as raiſon, Marine; cette comteſſe-là n'eſt pas mal faite.

MARINE *rendant le portrait à la baronne.*

A peu près comme monſieur Turcaret. Mais ſi la comteſſe étoit femme d'affaires, on ne vous la ſacrifiroit pas, ſur ma parole.

SCÈNE IV.

MARINE, LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

Tais-toi, Marine; j'aperçois le laquais de monſieur Turcaret.

MARINE *bas, à la baronne.*

Oh! pour celui-ci paſſe, il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque choſe, c'eſt ſans doute un nouveau préſent que ſon maître vous fait.

FLAMAND *préſentant un petit coffre à la baronne.*

M. Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit préſent. Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu ſois le bien venu, Flamand; j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE *montrant le coffre à Marine.*

Conſidère, Marine, admire le travail de ce petit coffre; as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez, je réſerve mon admiration

pour le dedans; le cœur me dit que nous en ferons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE *l'ouvre.*

Que vois-je? un billet au porteur? l'affaire eſt ſérieuſe.

MARINE.

De combien, madame?

LA BARONNE.

De dix mille écus.

MARINE *bas.*

Bon; voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur?

LA BARONNE.

Non, ce ſont des vers que monſieur Turcaret m'adreſſe.

MARINE.

Des vers de monſieur Turcaret.

LA BARONNE *liſant.*

« A Philis... quatrain... » Je ſuis la Philis, & il me prie en vers de recevoir ſon billet en proſe.

MARINE.

Je ſuis fort curieuſe d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de ſi bonne proſe.

LA BARONNE.

Les voici ; écoute.

(*Elle lit.*)

« Recevez ce billet, charmante Philis,
« Et ſoyez aſſurée que mon ame
« Conſervera toujours une éternelle flamme,
« Comme il eſt certain que trois & trois font ſix. »

MARINE.

Que cela eſt finement penſé !

LA BARONNE.

Et noblement exprimé. Les auteurs ſe peignent dans leurs ouvrages... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine.

Marine ſort.

SCÈNE V.

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

Il faut que je te donne quelque choſe à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma ſanté.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, madame, & du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étois chez ce conſeiller que j'ai ſervi ci-devant, je m'accommodois de tout ; mais, depuis que je ſis chez monſieur Turcaret, je ſis devenu délicat, oui.

LA BARONNE.

Rien n'eſt tel que la maiſon d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

SCÈNE VI.

MARINE, LA BARONNE, FLAMAND.

FLAMAND *apercevant M. Turcaret.*

Le voici, madame, le voici.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

MARINE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

Je ſuis ravie de vous voir, monſieur Turcaret,

pour vous faire des complimens ſur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET *riant.*

Oh, oh !

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils ſont du dernier galant. Jamais les Voitures, ni les Pavillons n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaiſantez apparemment ?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieuſement, madame, les trouvez-vous bien tournés ?

LA BARONNE.

Le plus ſpirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce ſont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le ſecours de quelque auteur, comme cela ſe pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien : les auteurs de profeſſion ne penſent & ne s'expriment pas ainſi ; on ne ſauroit les ſoupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir, par curioſité, ſi je ſerois capable d'en compoſer, & l'amour m'a ouvert l'eſprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monſieur ; il n'y a rien d'impoſſible pour vous.

MARINE.

Votre proſe, monſieur, mérite auſſi des complimens : elle vaut bien votre poéſie au moins.

M. TURCARET.

Il eſt vrai que ma proſe a ſon mérite ; elle eſt ſignée & approuvée par quatre fermiers-généraux.

MARINE *à M. Turcaret.*

Cette approbation vaut mieux que celle de l'académie.

LA BARONNE.

Pour moi je n'approuve point votre proſe, monſieur ; & il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient ?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raiſon, de m'envoyer un billet au porteur ? Vous faites tous les jours quelques folies comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien eſt-il ce billet ? Je n'ai pas pris garde à la ſomme, tant j'étois en colère contre vous.

M. TURCARET.

Bon ; il n'eſt que de dix-mille écus.

LA BARONNE.

Comment dix-mille écus ? Ah ! ſi j'avois ſu cela, je vous l'aurois renvoyé ſur le champ.

M. TURCARET.

Fi donc !

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh ! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE *bas, à part.*

Oh ! pour cela, non.

LA BARONNE.

Je ſuis plus offenſée du motif que de la choſe même.

M. TURCARET.

Hé pourquoi !

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de préſens, il ſemble que vous vous imaginiez avoir beſoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle penſée ! non, madame, ce n'eſt point dans cette vue que...

LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, monſieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Qu'elle eſt franche ! qu'elle eſt ſincère !

LA BARONNE.

Je ne ſuis ſenſible qu'à vos empreſſemens, qu'à vos ſoins.

M. TURCARET.

Quel bon cœur !

LA BARONNE.

Qu'au ſeul plaiſir de vous voir.

M. TURCARET.

Elle me charme... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi ! vous ſortez ſitôt ?

M. TURCARET.

Oui ! ma reine ; je ne viens ici que pour vous ſaluer en paſſant. Je vais à une de nos aſſemblées, pour m'oppoſer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai, dès que je pourrai m'échapper. (*Il lui baiſe la main.*)

LA BARONNE.

Fuſſiez-vous déjà de retour !

MARINE *faiſant la révérence à M. Turcaret.*

Adieu, monſieur ; je ſuis votre très-humble ſervante.

M. TURCARET.

A propos, Marine ; il me ſemble qu'il y a long-tems que je ne t'ai rien donné. (*Il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens ; je donne ſans compter, moi.

MARINE.

Et moi je reçois de même, monſieur. Oh ! nous ſommes tous deux des gens de bonne foi !

M. Turcaret ſort.

SCÈNE VIII.

MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Il s'en va fort ſatisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame. L'excellent ſujet! Il a de l'argent, il eſt prodigue & crédule; c'eſt un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais aſſez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE.

Oui; mais par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien monſieur Turcaret.

SCÈNE IX.

MARINE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER *à la baronne.*

Je viens, madame, vous témoigner ma reconnoiſſance; ſans vous, j'aurois violé la foi des

joueurs : ma parole perdoit tout ſon crédit, & je tombois dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je ſuis bien aiſe, chevalier, de vous avoir fait ce plaiſir.

LE CHEVALIER.

Ah ! qu'il eſt doux de voir ſauver ſon honneur par l'objet même de ſon amour !

MARINE *bas, à elle-même.*

Qu'il eſt tendre & paſſionné ! Le moyen de lui refuſer quelque choſe !

LE CHEVALIER.

Bon jour, Marine. Madame, j'ai auſſi quelques grâces à lui rendre ; Frontin m'a dit qu'elle s'eſt intéreſſée à ma douleur.

MARINE *au chevalier.*

Eh ! oui, merci de ma vie, je m'y ſuis intéreſſée ; elle nous coûte aſſez pour cela.

LA BARONNE *à Marine.*

Taiſez-vous, Marine ; vous avez des vivacités qui ne me plaiſent pas.

LE CHEVALIER.

Hé ! madame, laiſſez-la parler ; j'aime les gens francs & ſincères.

MARINE.

Et moi, je haïs ceux qui ne le ſont pas.

LE CHEVALIER.

Elle eſt toute ſpirituelle dans ſes mauvaiſes humeurs; elle a des réparties brillantes qui m'enlèvent. Marine, au moins j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; & je veux vous en donner des marques. (*Il fait ſemblant de fouiller dans ſes poches.*) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais m'en reſſouvenir.

FRONTIN *à Marine.*

C'eſt de l'argent comptant.

MARINE *à Frontin.*

J'ai bien affaire de ſon argent! hé! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'eſt voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le reſpect.

LE CHEVALIER *à la baronne.*

Ne prenez point la choſe ſérieuſement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, madame; je ne puis voir tranquillement que vous ſoyez la dupe de monſieur, & que monſieur Turcaret ſoit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine!...

MARINE.

Hé fi, fi! Madame; c'eſt ſe moquer, de recevoir d'une main, pour diſſiper de l'autre. La belle conduite! Nous en aurons toute la honte, & monſieur le chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh! pour cela vous êtes trop inſolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chaſſerai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame, je me donne mon congé moi-même : je ne veux pas qu'on diſe dans le monde que je ſuis infructueuſement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente! ne paroiſſez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à monſieur Turcaret, madame; &, s'il eſt aſſez ſage pour m'en croire, vous compterez auſſi tous deux enſemble. (*Elle ſort.*)

SCÈNE X.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER *à la baronne.*

Voilà, je l'avoue, une créature impertinente : vous avez eu raiſon de la chaſſer.

FRONTIN.

Oui, madame, vous avez eu raiſon : comment donc ! mais c'eſt une eſpèce de mère que cette ſervante-là.

LA BARONNE *à Frontin.*

C'eſt un pédant éternel que j'avois aux oreilles.

FRONTIN.

Elle ſe mêloit de vous donner des conſeils ! elle vous auroit gâtée à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire ; mais je ſuis femme d'habitude, & je n'aime point les nouveaux viſages.

LE CHEVALIER.

Il ſeroit pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de ſa colère, elle allât donner à monſieur Turcaret des impreſſions qui ne conviendroient ni à vous, ni à moi.

FRONTIN *au chevalier.*

Oh! diable, elle n'y manquera pas : les ſoubrettes ſont comme les bigottes; elles font des actions charitables pour ſe venger.

LA BARONNE *au chevalier.*

De quoi s'inquiéter? Je ne la crains point. J'ai de l'eſprit, & monſieur Turcaret n'en a guère : je ne l'aime point, & il eſt amoureux : je ſaurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chaſſée.

FRONTIN.

Fort bien, madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je ſonge que ce n'eſt pas aſſez de nous être débarraſſés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'eſprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, madame?

LA BARONNE.

Le laquais de monſieur Turcaret eſt un ſot, un benêt dont on ne peut tirer le moindre ſervice, & je voudrois mettre à ſa place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies ſupérieurs, qui ſont faits pour gouverner les eſprits médiocres, & les tenir toujours dans la ſituation dont on a beſoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies ſupérieurs ! Je vous vois venir, madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais, en effet, Frontin ne vous ſera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte, n'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

Je ſuis jaloux de l'invention, on ne pouvoit rien imaginer de mieux. Par ma foi, monſieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays ſur ma parole.

LA BARONNE.

Il m'a fait préſent d'un billet au porteur de dix mille écus : je veux changer cet effet-là de nature ; il en faut faire de l'argent : je ne connois perſonne pour cela ; chevalier, chargez-vous de ce ſoin ; je vais vous remettre le billet. Retirez ma bague, je ſuis bien aiſe de l'avoir, & vous me tiendrez compte du ſurplus.

FRONTIN.

Cela eſt trop juſte, madame, & vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de tems, madame, & vous aurez cet argent inceſſamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus ! La bonne aubaine, & la bonne femme ? Il faut être auſſi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles : ſavez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette ?

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas mal payer le ſacrifice de notre vieille folle de comteſſe qui n'a pas le ſou.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai.

FRONTIN.

Madame la baronne eſt perſuadée que vous avez perdu mille écus ſur votre parole, & que

ſon diamant eſt en gages ; le lui rendrez-vous, monſieur, avec le reſte du billet ?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai.

FRONTIN.

Quoi ! tout entier, ſans quelque nouvel article de dépenſe ?

LE CHEVALIER.

Aſſurément ; je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité ; je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je ſerois un grand malheureux de m'expoſer à rompre avec elle à ſi bon marché.

FRONTIN.

Ah ! je vous demande pardon : j'ai fait un jugement téméraire, je croyois que vous vouliez faire les choſes à demi.

LE CHEVALIER.

Oh ! non. Si jamais je me brouille, ce ne ſera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après ſa deſtruction, là, ſon anéantiſſement ?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des ſoins à la coquette que pour ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien : à ces ſentimens généreux je reconnois mon maître.

SCÈNE XII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER *bas, à Frontin.*

Paix ; Frontin ; voici la baronne.

LA BARONNE.

Allez, chevalier, allez ſans tarder davantage, négocier ce billet, & me rendez ma bague le plutôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Madame, Frontin va vous la rapporter inceſſamment ; mais, avant que je vous quitte, ſouffrez que, charmé de vos manières généreuſes, je vous faſſe connoître...

LA BARONNE.

Non, je vous le défends ; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur auſſi reconnoiſſant que le mien !

LA BARONNE *s'en allant.*

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER.

Pourrois-je m'éloigner de vous ſans une ſi douce eſpérance ? (*Il conduit la baronne, qui rentre dans ſon appartement, & il ſort.*)

SCÈNE XIII.

FRONTIN *ſeul.*

J'admire le train de la vie humaine ! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres ; cela fait un ricochet de fourberies le plus plaiſant du monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN *lui donnant le diamant.*

E n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez, madame ; voilà votre diamant ; l'homme qui l'avoit en gages me l'a remis entre les mains, dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut eſcompter, moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laiſſé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je ſuis enfin débarraſſée de Marine : elle a ſérieuſement pris ſon parti ; j'appréhendois que ce ne fût qu'une feinte ; elle eſt ſortie. Ainſi, Frontin, j'ai beſoin d'une femme-de-chambre : je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main; c'eſt une jeune perſonne, douce, complaiſante, comme il vous la faut : elle verroit tout aller ſens-deſſus-deſſous dans votre maiſon, ſans dire une ſyllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connois particulièrement ?

FRONTIN.

Très-particulièrement; nous ſommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'eſt-à-dire, que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moi-même; elle eſt ſous ma tutelle : j'ai l'adminiſtration de ſes gages & de ſes profits, & j'ai ſoin de lui fournir tous ſes petits beſoins.

LA BARONNE.

Elle ſert ſans doute actuellement ?

FRONTIN.

Non; elle eſt ſortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Et pour quel ſujet ?

FRONTIN.

Elle ſervoit des perſonnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des viſites ſérieuſes, un mari & une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires : enfin c'eſt une maiſon triſte, ma pupille s'y eſt ennuyée.

LA BARONNE.

Où eſt-elle donc à l'heure qu'il eſt ?

FRONTIN.

Elle eſt logée chez une vieille prude de ma connoiſſance, qui, par charité, retire des femmes-de-chambre hors de condition, pour ſavoir ce qui ſe paſſe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrois avoir dès aujourd'hui ; je ne puis me paſſer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même ; vous en ſerez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ſes bonnes qualités, elle chante & joue à ravir de toutes ſortes d'inſtrumens.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli ſujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds : auſſi je la deſtine pour

l'opéra ; mais je veux auparavant qu'elle ſe faſſe dans le monde ; car il n'en faut là que de toutes faites. (*Il s'en va.*)

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

SCÈNE II.

LA BARONNE *ſeule.*

Cette fille-là me ſera d'un grand agrément ; elle me divertira par ſes chanſons, au lieu que l'autre ne faiſoit que me chagriner par ſa morale.

SCÈNE III

LA BARONNE, TURCARET.

LA BARONNE *appercevant M. Turcaret, à elle-même.*

Mais je vois monſieur Turcaret : ah ! qu'il paroît agité ! Marine l'aura été trouver.

M. TURCARET *eſſouflé.*

Ouf ! je ne ſais par où commencer, perfide !

LA BARONNE *bas, à elle-même.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale! j'ai appris de vos nouvelles : on vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE *haut.*

Le début eſt agréable ; & vous employez de fort jolis termes, monſieur !

M. TURCARET.

Laiſſez-moi parler ; je veux vous dire vos vérités, Marine me les a dites. Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, & qui ne m'étoit pas ſuſpect ſans raiſon, n'eſt pas votre couſin, comme vous me l'avez fait accroire : vous avez des vues pour l'épouſer, & pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, monſieur, j'aimerois le chevalier.

M. TURCARET.

Marine me l'a aſſuré, & qu'il ne faiſoit figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourſe & de la mienne, & que vous lui ſacrifiez tous les préſens que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine eſt une jolie perſonne ! Ne vous a-t-elle dit que cela, monſieur ?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félonne! j'ai de quoi vous confondre; ne me répondez point. Parlez; qu'eſt devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? montrez-le tout-à-l'heure, montrez-le moi.

LA BARONNE.

Puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, monſieur, je ne veux pas le montrer.

M. TURCARET.

Hé! ſur quel ton morbleu! prétendez-vous donc que je le prenne? Oh! vous n'en ſerez pas quitte pour des reproches! Ne croyez pas que je ſois aſſez ſot pour rompre avec vous ſans éclat. Je ſuis honnête homme, j'aime de bonne foi, je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le ſcandale, moi : ah! vous n'avez point affaire à un abbé.

LA BARONNE.

Non; j'ai affaire à un extravagant, à un poſſédé. Oh bien! faites, monſieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y oppoſerai point, je vous aſſure.

M. TURCARET.

Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende,

LA BARONNE.

Que je vous le rende ! & ſi je l'ai auſſi donné au chevalier ?

M. TURCARET.

Ah ! ſi je le croyois !

LA BARONNE.

Que vous êtes fou ! en vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET.

Comment donc ! au lieu de ſe jeter à mes genoux, & de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort !

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah ! vraiment, je voudrois bien, par plaiſir, que vous entrepriſſiez de me perſuader cela !

LA BARONNE.

Je le ferois, ſi vous étiez en état d'entendre raiſon.

M. TURCARET.

Et que me pourriez-vous dire, traîtreſſe ?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien. Ah ! quelle fureur !

M. TURCARET *essouffié.*

Hé bien! parlez, madame, parlez, je ſuis de ſang-froid.

LA BARONNE.

Écoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire ſont fondées ſur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET.

Un faux rapport! ventrebleu! ce n'eſt point...

LA BARONNE.

Ne jurez pas, monſieur, ne m'interrompez pas; ſongez que vous êtes de ſang-froid.

M. TURCARET.

Je me tais : il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chaſſer Marine?

M. TURCARET.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire; c'eſt à cauſe qu'elle me reprochoit ſans ceſſe l'inclination que j'avois pour vous. « Eſt-il rien de ſi ridicule, me diſoit-« elle à tous momens, que de voir la veuve

« d'un colonel ſonger à un monſieur Turcaret, « un homme ſans naiſſance, ſans eſprit, de la « mine la plus baſſe...

M. TURCARET.

Paſſons, s'il vous plaît, ſur les qualités ; cette Marine-là eſt une impudente.

LA BARONNE.

« Pendant que vous pouvez choiſir un époux « entre vingt perſonnes de la première qualité ; « lorſque vous refuſez votre aveu même aux « preſſantes inſtances de toute la famille d'un « marquis dont vous êtes adorée, & que vous « avez la faibleſſe de ſacrifier à ce monſieur « Turcaret. »

M. TURCARET.

Cela n'eſt pas poſſible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monſieur. Ce marquis eſt un jeune ſeigneur, fort agréable de ſa perſonne, mais dont les mœurs & la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon couſin le chevalier, ſon ami. J'ai découvert qu'il avoit gagné Marine, & c'eſt pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impoſtures pour ſe venger, & vous êtes aſſez crédule pour y ajouter foi ! Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'étoit une ſer-

vante paſſionnée qui vous parloit; & que, ſi j'avois eu quelque choſe à me reprocher, je n'aurois pas été aſſez imprudente pour chaſſer une fille dont j'avois à craindre l'indiſcrétion. Cette penſée, dites-moi, ne ſe préſente-t-elle pas naturellement à l'eſprit?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord : mais...

LA BARONNE.

Mais, vous avez tort. Elle vous a donc dit, entr'autres choſes, que je n'avois plus ce gros brillant, qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, & que vous me forçâtes d'accepter?

M. TURCARET.

Oh! oui; elle m'a juré que vous l'avez donné aujourd'hui au chevalier, qui eſt, dit-elle, votre parent comme Jean-de-Vert.

LA BARONNE.

Et, ſi je vous montrois tout-à-l'heure ce même diamant, que diriez-vous?

M. TURCARET.

Oh! je dirois, en ce cas là, que... Mais cela ne ſe peut pas.

LA BARONNE.

Le voilà, monſieur; le reconnoiſſez-vous?

Voyez le fond que l'on doit faire ſur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah! que cette Marine-là eſt une grande ſcélérate! Je reconnois la friponnerie & mon injuſtice; pardonnez-moi, madame, d'avoir ſoupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne ſont point excuſables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Falloit-il vous laiſſer ſi facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendreſſe?

M. TURCARET.

Hélas! non. Que je ſuis malheureux!

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien faible.

M. TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens. Ah, Marine! coquine de Marine! Vous ne fauriez vous imaginer tous les menfonges que cette pendarde-là m'eft venue conter : elle m'a dit que vous & monfieur le chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait; & que fi, aujourd'hui pour demain, je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureufe!

M. TURCARET.

Elle me l'a dit, c'eft un fait conftant; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la faibleffe de la croire un feul moment!

M. TURCARET.

Oui, madame, j'ai donné là-dedans comme un franc fot; où diable avois-je l'efprit?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité?

M. TURCARET.

Si je m'en repens! (*Se mettant à genoux.*) Je vous demande mille pardons de ma colère,

LA BARONNE.

On vous la pardonne : levez-vous, monſieur. Vous auriez moins de jalouſie, ſi vous aviez moins d'amour ; & l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET *ſe levant.*

Quelle bonté ! Il faut avouer que je ſuis un grand brutal !

LA BARONNE.

Mais ſérieuſement, monſieur, croyez-vous qu'un cœur puiſſe balancer un inſtant entre vous & le chevalier ?

M. TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas ; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour diſſiper vos craintes ?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là : conſentez-y ; madame ; j'en ſais les moyens.

LA BARONNE.

Et, quels ſont-ils ?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction !

M. TURCARET.

C'eſt ma manière d'écarter les incommodes. Ah! combien de couſins, d'oncles, & de maris j'ai faits directeurs en ma vie! J'en ai envoyé juſqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais vous ne ſongez pas que mon couſin le chevalier eſt homme de condition, & que ces ſortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, ſans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'eſt l'homme du monde qui doit vous cauſer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour & de joie; vous me dites cela d'une manière ſi naïve, que vous me le perſuadez.

LA BARONNE.

Oublions le paſſé, il faut que je vous faſſe une prière.

M. TURCARET.

Une prière? Oh! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commiſſion, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais; c'eſt un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déjà pouſſé, ſi je lui avois trouvé

quelque difpofition ; mais il a l'efprit trop bonace ; cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne foit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui ; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'eft pas tout ; je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon coufin le chevalier ; c'eft auffi un très-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, madame, & vous promets de le faire commis au premier jour.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Monfieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET *à la baronne.*

Il paroît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connoiſſez bien en phyſionomies !

M. TURCARET.

J'ai le coup-d'œil infaillible. (*A Frontin.*) Approche, mon ami : dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes ?

FRONTIN *à M. Turcaret.*

Qu'appellez-vous des principes ?

M. TURCARET.

Des principes de commis ; c'eſt-à-dire, ſi tu ſais comment on peut empêcher les fraudes, ou les favoriſer.

FRONTIN.

Pas encore, monſieur : mais je ſens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu ſais du moins l'arithmétique ; tu ſais faire des comptes à parties ſimples ?

FRONTIN.

Oh ! oui, monſieur ; je ſais même faire des parties doubles : j'écris auſſi de deux écritures, tantôt de l'une, & tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'eſt-ce pas?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique?

FRONTIN.

Hé! oui, d'une écriture que vous connoiſſez; là, d'une certaine écriture qui n'eſt pas légitime.

M. TURCARET *à la baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Juſtement; c'eſt ce mot-là que je cherchois.

M. TURCARET.

Quelle ingénuité! ce garçon-là, madame, eſt bien niais.

LA BARONNE.

Il ſe déniaiſera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Ho! qu'oui, madame, ho! qu'oui; d'ailleurs, un bel eſprit n'eſt pas néceſſaire pour faire ſon chemin. Hors moi & deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies aſſez communs : il ſuffit d'un certain uſage, d'une routine que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons

tant de gens ! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre ſcience.

LA BARONNE.

Ce n'eſt pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET *à Frontin.*

Oh ! çà, mon ami ; tu es à moi, & tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monſieur, comme mon nouveau maître : mais en qualité d'ancien laquais de monſieur le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commiſſion dont il m'a chargé ; il vous donne, & à madame ſa couſine, à ſouper ici ce ſoir.

M. TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite toutes ſortes de ragoûts avec vingt-quatre bouteilles de vin de champagne ; &, pour égayer le repas, vous aurez des voix & des inſtrumens.

LA BARONNE.

De la muſique, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, madame, à telles enſeignes que j'ai ordre

de commander cent bouteilles de vin de Surêne pour abreuver la ſymphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles !

FRONTIN.

Ce n'eſt pas trop, madame ; il y aura huit concertans, quatre italiens de Paris, trois chanteuſes & deux gros chantres.

M. TURCARET *à la baronne.*

Il a, ma foi, raiſon, ce n'eſt pas trop. Ce repas ſera fort joli.

FRONTIN *à M. Turcaret.*

Oh ! diable, quand monſieur le chevalier donne des ſoupers comme cela, il n'épargne rien, monſieur.

M. TURCARET.

J'en ſuis perſuadé.

FRONTIN.

Il ſemble qu'il ait à ſa diſpoſition la bourſe d'un partiſan.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Il veut dire qu'il fait les choſes fort magnifiquement.

M. TURCARET *à la baronne.*

Qu'il eſt ingénu ! (*à Frontin.*) Hé bien ! nous verrons cela tantôt. (*A la baronne.*) Et, pour

ſurcroit de réjouiſſance, j'amènerai ici monſieur Gloutonneau le poète; auſſi bien je ne ſaurois manger, ſi je n'ai quelque bel eſprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaiſir. Cet auteur apparemment eſt fort brillant dans la converſation ?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas; mais il mange & penſe beaucoup: peſte! c'eſt un homme bien agréable..... Oh! çà, je cours chez Dautel vous acheter une caiſſe de porcelaines de Saxe d'une beauté...

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie ne vous jetez point dans une dépenſe.....

M. TURCARET.

Hé fi, madame, fi! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine. (*Il ſort.*)

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

SCÈNE V.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Enfin, te voilà en train de faire fortune.

FRONTIN.

Oui, madame, & en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'eſt à préſent, Frontin, qu'il faut donner l'eſſor à ce génie ſupérieur...

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'eſt pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille ?

FRONTIN.

Je l'attends, je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras, quand elle ſera venue. (*Elle entre dans une autre chambre.*)

SCÈNE VI.

FRONTIN *ſeul.*

Courage, Frontin, courage, mon ami ; la fortune t'appelle : te voilà placé chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie ! l'agréable perſpective ! je m'imagine que

toutes les choſes que je vais toucher vont ſe convertir en or... Mais j'apperçois ma pupille.

SCÈNE VII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tu ſois la bien venue, Liſette; on t'attend avec impatience dans cette maiſon.

LISETTE.

J'y entre avec une ſatisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai miſe au fait ſur tout ce qui s'y paſſe, & ſur tout ce qui s'y doit paſſer; tu n'as qu'à te régler là-deſſus : ſouviens-toi ſeulement qu'il faut avoir une complaiſance infatiguable.

LISETTE.

Il n'eſt pas beſoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte ſans ceſſe l'entêtement que la baronne a pour le chevalier; c'eſt-là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

SCÈNE VIII.

LISETTE, FRONTIN ; LE CHEVALIER *dans le fond.*

FRONTIN *appercevant le chevalier.*

Le voici qui vient.

LISETTE *à Frontin.*

Je ne l'avois pas encore vu. Ah ! qu'il eſt bien fait, Frontin !

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... (*appercevant Liſette.*) Mais que vois-je ? Quelle eſt cette beauté brillante ?

FRONTIN *au chevalier.*

C'eſt une fille que je donne à madame la baronne, pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ſans doute une de tes amies ?

FRONTIN.

Oui, monſieur ; il y a long-tems que nous nous connoiſſons ; je ſuis ſon répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution! c'eſt faire ſon éloge en un mot. Elle eſt, parbleu! charmante. Monſieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je; vous ſavez toutes mes affaires, & vous me cachez les vôtres : vous n'êtes pas un ami ſincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, monſieur...

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque : pourquoi m'avoir fait myſtère d'une ſi belle découverte?

FRONTIN.

Ma foi, monſieur, je craignois...

LE CHEVALIER.

Quoi?

FRONTIN.

Oh! monſieur, que diable! vous m'entendez de reſte.

LE CHEVALIER.

Le maraud! (*A Liſette.*) Où a-t-il été déter-

rer ce petit minois-là ! Ah, la piquante repréſentation ! l'adorable griſette !

LISETTE *à part.*

Que les jeunes ſeigneurs ſont honnêtes !

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de ſi beau que cette créature-là.

LISETTE *à part.*

Que leurs expreſſions ſont flatteuſes, je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Faiſons un troc, Frontin ; cède-moi cette fille-là, & je t'abandonne ma vieille comteſſe.

FRONTIN.

Non, monſieur : j'ai les inclinations roturières ; je m'en tiens à Liſette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Vas, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin... Oui, belle Liſette, vous méritez...

LISETTE.

Trève de douceurs, monſieur le chevalier ; je vais me préſenter à ma maîtreſſe, qui ne m'a point encore vue ; vous pouvez venir, ſi vous voulez, continuer devant elle la converſation.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Parlons de choſes ſérieuſes, Frontin. Je n'apporte point à la baronne l'argent de ſon billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un uſurier qui m'a déjà prêté de l'argent, mais il n'eſt plus à Paris ; des affaires qui lui ſont ſurvenues, l'ont obligé d'en ſortir bruſquement ; ainſi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoiſſois un agent de change qui te donneroit de l'argent à l'heure même ?

FRONTIN.

Cela eſt vrai : mais que direz-vous à madame la baronne ! Si vous lui dites que vous avez encore ſon billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis ſon brillant en gage ; car,

enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête, ne ſe deſſaiſit pas pour rien de ſon nantiſſement.

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon; auſſi ſuis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il eſt chez moi & que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce tems-là cours chez ton agent de change, & fais porter au logis l'argent que tu en recevras: je vais t'y attendre auſſitôt que j'aurai parlé à la baronne.

(*Il entre dans la chambre de la baronne.*)

SCÈNE X.

FRONTIN *ſeul.*

Je ne manque pas d'occupation, dieu merci. Il faut que j'aille chez le traiteur; de là, chez l'agent de change; de chez l'agent de change, au logis; & puis il faudra que je revienne ici joindre monſieur Turcaret : cela s'appelle, ce me ſemble, une vie aſſez agiſſante; mais patience; après quelque tems de fatigue & de peine, je parviendrai enfin à un état d'aiſe : alors quelle ſatisfaction! quelle tranquillité d'eſprit! je n'aurai plus que ma conſcience à mettre en repos.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Hé bien Frontin ! as-tu commandé le ſouper ? Fera-t-on grand'chère ?

FRONTIN *à la baronne.*

Je vous en réponds, madame. Demandez à Liſette de quelle manière je régale pour mon compte, & jugez par-là de ce que je fais faire, lorſque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il eſt vrai, madame, vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN.

Monſieur le chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de ſon repas ;

& puis je reviendrai ici prendre poſſeſſion de monſieur Turcaret, mon nouveau maître.

SCÈNE II.

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE.

Ce garçon-là eſt un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE.

Il paroît que vous n'en manquez pas, vous, Liſette.

LISETTE.

Il a beaucoup de ſavoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je ſerois bien heureuſe, madame, ſi mes petits talens pouvoient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je ſuis contente de vous ; mais j'ai un avis à vous donner : je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je ſuis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Surtout, quand je vous conſulterai ſur des choſes qui me regarderont, ſoyez ſincère.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaiſance.

LISETTE.

A moi, madame!

LA BARONNE.

Oui, vous ne combattez pas aſſez les ſentimens que j'ai pour le chevalier.

LISETTE.

Hé! pourquoi les combattre? Ils ſont ſi raiſonnables.

LA BARONNE.

J'avoue que le chevalier me paroît digne de toute ma tendreſſe.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une paſſion véritable & conſtante.

LISETTE.

Un chevalier fidèle & ſincère! on n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a ſacrifié une comteſſe?

LISETTE.

Une comteſſe!

LA BARONNE.

Elle n'eſt pas, à la vérité, dans la première jeuneſſe.

LISETTE.

C'eſt ce qui rend le ſacrifice plus beau. Je connois meſſieurs les chevaliers; une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à ſacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi!

LISETTE.

Cela eſt admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va juſqu'au ſcrupule.

LISETTE.

Mais, mais voilà un chevalier unique en ſon eſpèce!

LA BARONNE.

Taifons-nous, j'apperçois monfieur Turcaret.

SCÈNE III.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

Je viens, madame... Oh, oh ! vous avez une nouvelle femme-de-chambre.

LA BARONNE.

Oui, monfieur ; que vous femble de celle-ci ?

M. TURCARET.

Ce qui m'en femble ? elle me revient affez : il faudra que nous faffions connoiffance.

LISETTE.

La connoiffance fera bientôt faite, monfieur.

LA BARONNE *à Lifette.*

Vous favez qu'on foupe ici ; donnez ordre que nous ayons un couvert propre, & que l'appartement foit bien éclairé.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raiſonnable.

LA BARONNE.

Elle eſt fort dans vos intérêts du moins.

M. TURCARET.

Je lui en ſais bon gré. Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines & de bureaux : ils ſont d'un goût exquis, je les ai choiſis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes univerſel, monſieur ; vous vous connoiſſez à tout.

M. TURCARET.

Oui, grâce au ciel, & ſurtout en bâtimens. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi ! vous allez faire bâtir un hôtel ?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre

arpens, ſix perches, neuf toiſes, trois pieds & onze pouces. N'eſt-ce pas là une belle étendue?

LA BARONNE.

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis ſera magnifique; je ne veux pas qu'il y manque un zéro, je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malpeſte! je n'ai garde de faire quelque choſe de commun; je me ferois ſiffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Aſſurément.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, *dans le fond;* LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET *à la baronne.*

Quel homme entre ici?

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

C'eſt ce jeune marquis dont je vous ai dit

que Marine avoit épouſé les intérêts : je me paſſerois bien de ſes viſites, elles ne me font aucun plaiſir.

LE MARQUIS *à lui-même.*

Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. TURCARET *à lui-même, reconnoiſſant le marquis.*

Ah, morbleu ! c'eſt le marquis de la Tribaudière. La fâcheuſe rencontre.

LE MARQUIS *à lui-même.*

Il y a près de deux jours que je le cherche. (*Appercevant M. Turcaret.*) Hé ! que vois-je ?... oui... non... juſtement... juſtement... c'eſt lui-même ; c'eſt monſieur Turcaret. (*S'approchant.*) Que faites-vous de cet homme-là, madame ? Vous le connoiſſez ! vous empruntez ſur gages. Palſembleu ! il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monſieur le marquis...

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'eſt l'uſurier le plus vif ! il vend ſon argent au poids de l'or.

M. TURCARET *bas, à lui-même.*

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, monſieur le marquis ; monſieur Turcaret paſſe dans le monde pour un homme de bien & d'honneur.

LE MARQUIS.

Auſſi l'eſt-il, madame, auſſi l'eſt-il ; il aime le bien des hommes & l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaiſanter, monſieur le marquis. Il eſt badin, madame, il eſt badin : ne le connoiſſez-vous pas ſur ce pied-là ?

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Oui ; je comprends bien qu'il badine, ou qu'il eſt mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé ! Morbleu ! madame, perſonne ne ſauroit vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, monſieur ? Oh ! je ferois bien ſerment du contraire.

LE MARQUIS *à M. Turcaret.*

Ah parbleu ! vous avez raiſon. Le diamant eſt à vous à l'heure qu'il eſt, ſelon nos conventions ; j'ai paſſé le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame ; je ne ſais ce que c'eſt.

LE MARQUIS *à la baronne.*

Il a raiſon, cela eſt fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus beſoin d'argent il y a quinze mois ; j'avois un brillant de cinq cens louis : on m'adressa à monſieur Turcaret ; monſieur Turcaret me renvoya à un de ſes commis, à un certain monſieur Ra, ra, Rafle : c'eſt celui qui tient ſon bureau d'uſure. Cet honnête monſieur Rafle me prêta, ſur ma bague, onze cens trente deux livres ſix ſols & quelques deniers, il me preſcrivit un tems pour la retirer : je ne ſuis pas fort exact, moi ; le tems eſt paſſé, mon diamant eſt perdu.

M. TURCARET.

Monſieur le marquis, monſieur le marquis, ne me confondez point avec monſieur Rafle, je vous prie ; c'eſt un fripon que j'ai chaſſé de chez moi : s'il a fait quelque mauvaiſe manœuvre, vous avez la voie de la juſtice ; je ne ſais ce que c'eſt que votre brillant, je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante ; c'étoit un des

plus beaux brillans ; il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une groſſeur à peu près comme... (*Il regarde le diamant de la baronne.*) Hé !... le voilà, madame ; vous vous en êtes accommodée avec monſieur Turcaret, apparemment ?

LA BARONNE *au marquis.*

Autre mépriſe, monſieur ; je l'ai acheté, aſſez cher même, d'une revendeuſe à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame ; il a des revendeuſes à ſa diſpoſition, &, à ce que l'on dit même, dans ſa famille.

M. TURCARET.

Monſieur, monſieur !

LA BARONNE.

Vous êtes inſultant, monſieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame, mon deſſein n'eſt pas d'inſulter ; je ſuis trop ſerviteur de monſieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois enſemble un petit commerce d'amitié ; il étoit laquais de mon grand-père ; il me portoit ſur ſes bras ; nous jouions tous les jours enſemble ; nous ne nous quittions preſque point ; le petit ingrat ne s'en ſouvient plus.

M. TURCARET.

Je me ſouviens, je me ſouviens; le paſſé eſt paſſé, je ne ſonge qu'au préſent.

LA BARONNE.

De grâce, monſieur le marquis, changeons de diſcours. Vous cherchez monſieur le chevalier.

LE MARQUIS.

Je le cherche partout, madame, aux ſpectacles, au cabaret, au bal, au lanſquenet; je ne le trouve nulle part : ce coquin-là ſe débauche, il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie : pour moi je ne change point : je mène une vie réglée, je ſuis toujours à table; j'ai du crédit chez les traiteurs, parce que l'on ſait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante & qu'on me voit une diſpoſition plus que prochaine à manger ſa ſucceſſion.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaiſe pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les traitans; n'eſt-ce pas, monſieur Turcaret? (*A la baronne.*) Ma

tante pourtant veut que je me corrige : &, pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je ſuis ; elle ſera toute étonnée de me trouver ſi raiſonnable, car elle m'a preſque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, monſieur le marquis, c'eſt une nouveauté de vous voir autrement : vous avez fait aujourd'hui un excès de ſobriété.

LE MARQUIS.

Je ſoupai hier avec trois des plus jolies femmes de Paris ; nous avons bu juſqu'au jour ; & j'ai été faire un petit ſomme chez moi, afin de pouvoir me préſenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable ; dites au chevalier qu'il ſe rende un peu à ſes amis ; prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai ſi ſouvent ici que je l'y trouverai. Adieu, monſieur Turcaret ; je n'ai point de rancune au moins : touchez-là, renouvellons notre ancienne amitié ; mais dites un peu à votre âme-damnée, à ce monſieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai beſoin de lui.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET

M. TURCARET.

Voilà une mauvaiſe connoiſſance, madame ; c'eſt le plus grand fou, & le plus grand menteur que je connoiſſe.

LA BARONNE.

C'eſt en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai ſouffert pendant cet entretien !

LA BARONNE.

Je m'en ſuis apperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les mal-honnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raiſon.

M. TURCARET.

J'ai été ſi ſurpris d'entendre les choſes qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre ; ne l'avez-vous pas remarqué ?

LA BARONNE.

Vous en avez uſé ſagement ; j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, uſurier ! Quelle calomnie !

LA BARONNE.

Cela regarde plus monſieur Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de prêter ſur gages ! il vaut mieux prêter ſur gages que de prêter ſur rien.

LA BARONNE.

Aſſurément.

M. TURCARET.

Me venir dire à mon nez que j'ai été laquais de ſon grand-père ; rien n'eſt plus faux, je n'ai jamais été que ſon homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela ſeroit vrai : le beau reproche ! il y a ſi long-tems ! cela eſt preſcrit.

M. TURCARET.

Oui, ſans doute.

LA BARONNE.

Ces ſortes de mauvais contes ne font aucune impreſſion ſur mon eſprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'eſt trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez !

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh ! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air & les manières d'une perſonne de condition, pour pouvoir être ſoupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, M. TURCARET, FLAMAND.

FLAMAND.

Monſieur !

M. TURCARET *à Flamand.*

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il eſt là qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui, butor ?

FLAMAND.

Ce monſieur que vous ſavez; là, ce monſieur... Monſieur choſe.

M. TURCARET.

Monſieur choſe !

FLAMAND.

Hé oui ! ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviſer avec vous, tout auſſitôt vous faites ſortir tout le monde, & ne voulez pas que perſonne vous écoute.

M. TURCARET.

C'eſt monſieur Rafle, apparemment ?

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, monſieur, c'eſt lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver, qu'il m'attende.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Ne diſiez-vous pas que vous l'aviez chaſſé ?

M. TURCARET *à la baronne.*

Oui, & c'eſt pour cela qu'il vient ici : il cherche à ſe racommoder. Dans le fond, c'eſt un aſſez bon-homme, homme de confiance. Je vais ſavoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Hé! non, non : qu'il vienne ici, monſieur : vous lui parlerez dans cette ſalle; n'êtes-vous pas ici chez vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre converſation; je vous laiſſe. N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres ſont déjà donnés pour cela; vous ſerez contente.

SCÈNE VIII.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

De quoi eſt-il queſtion, monſieur Rafle? Pourquoi me venir chercher juſqu'ici? Ne ſavez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'eſt pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer, doit me ſervir d'excuſe.

M. TURCARET.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces choſes d'importance ?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement ?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez ; j'y ſuis le maître. Parlez.

M. RAFLE *regardant dans un bordereau.*

Premièrement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année paſſée trois mille livres, & à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, ſe voyant ſur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la choſe à ſon oncle le préſident, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peines perdues que ce travail-là ; laiſſons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE *après avoir regardé dans ſon bordereau.*

Ce caiſſier que vous avez cautionné, & qui vient de faire banqueroute de deux-cens mille écus...

M. TURCARET.

C'eſt par mon ordre qu'il... je ſais où il eſt.

M. RAFLE.

Mais les procédures ſe font contre vous; l'affaire eſt ſérieuſe & preſſante.

M. TURCARET.

On l'accommodera; j'ai pris mes meſures, cela ſera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne ſoit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide. Avez-vous paſſé chez ce jeune homme de la rue Quinquempoix, à qui j'ai fait avoir une caiſſe?

M. RAFLE.

Oui, monſieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à ſon profit ce qui pourra lui reſter à la compagnie, & que vous prendrez ſon parti, ſi l'on vient à s'appercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela eſt dans les règles, il n'y a rien de plus juſte; voilà un garçon raiſonnable. Vous lui direz, monſieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ſes affaires. Y a-t-il encore quelque choſe?

M. RAFLE *après avoir regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme ſec, qui vous donna il y a deux mois deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne...

M. TURCARET.

Hé bien ?

M. RAFLE.

Il lui eſt arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi ?

M. RAFLE.

On a ſurpris ſa bonne foi, on lui a volé quinze mille francs. Dans le fond il eſt trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon, trop bon, hé pourquoi diable, s'eſt-il donc mis dans les affaires ? trop bon, trop bon !

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile !

M. RAFLE.

Et de faire en ſorte qu'il ne ſoit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en forte qu'il le foit ; l'emploi me reviendra, je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'eft ce que j'ai penfé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts ; je mériterois d'être caffé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne fuis pas plus fenfible que vous aux plaintes des fots... Je lui ai déjà fait réponfe, & lui ai mandé tout net qu'il ne devoit point compter fur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu !

M. RAFLE *regardant dans fon bordereau.*

Voulez-vous prendre au denier-quatorze[1] cinq mille francs qu'un honnête ferrurier de ma connoiffance a amaffés par fon travail & par fes épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela eft bon, je lui ferai ce plaifir-là : allez me le chercher ; je ferai au logis dans un quart-d'heure, qu'il apporte l'efpèce. Allez, allez.

M. RAFLE *s'en allant & revenant.*

J'oubliois la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire ?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET.

Parlez bas, monsieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE.

Je la rencontrai hier dans un fiacre avec une manière de jeune seigneur dont le visage ne m'est pas tout-à-fait inconnu, & que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET.

Vous ne lui parlâtes point ?

M. RAFLE.

Non : mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, & de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET.

Oh ! ventrebleu, monſieur Rafle, qu'elle le ſoit : défaiſons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cens piſtoles du ſerrurier ; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE.

Oh ! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois & le mener chez vous.

M. TURCARET.

Vous m'y trouverez.

SCÈNE IX.

M. TURCARET *ſeul.*

Malpeſte ! ce ſeroit une ſotte aventure ! ſi madame Turcaret s'aviſoit de venir en cette maiſon : elle me perdroit dans l'eſprit de la baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf.

SCÈNE X.

LISETTE, M. TURCARET.

LISETTE.

Madame m'a envoyé ſavoir, monſieur, ſi vous étiez encore ici en affaire,

M. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant; ce ſont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarraſſent la tête, parce qu'ils ne ſont pas faits pour les grandes choſes.

SCÈNE XI.

LISETTE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

Je ſuis ravi, monſieur, de vous trouver en converſation avec cette aimable perſonne : quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un ſi doux entretien.

M. TURCARET *à Frontin.*

Tu ne ſeras point de trop : approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, & je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne ſera point difficile.

FRONTIN.

Oh! pour cela, non. Je ne ſais pas, monſieur, ſous quelle heureuſe étoile vous êtes né; mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient pas de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez ſi belles, ſi prévenantes !...

M. TURCARET *à Liſette.*

Comment le ſais-tu ?

LISETTE.

Depuis le peu de tems que je ſuis ici, je n'entends dire autre choſe à madame la baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Cette femme-là ne ſauroit cacher ſa faibleſſe ; elle vous aime ſi tendrement !... Demandez, demandez à Liſette.

LISETTE.

Oh ! c'eſt vous qu'il faut en croire, monſieur Frontin.

FRONTIN *à Liſette.*

Il eſt vrai ; mais je ſuis fâché que monſieur ne réponde pas aſſez à l'amour que madame la baronne a pour lui.

M. TURCARET *à Frontin.*

Je n'y réponds pas !

FRONTIN.

Non, monſieur. Je t'en fais juge, Liſette, monſieur, avec tout ſon eſprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence... Par exemple, n'eſt-ce pas une choſe honteuſe que vous n'ayez pas encore ſongé à lui faire préſent d'un équipage?

LISETTE *à M. Turcaret.*

Ah! pour cela! monſieur, il a raiſon : vos commis en donnent bien à leurs maîtreſſes.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? n'a-t-elle pas le mien, dont elle diſpoſe quand il lui plaît?

FRONTIN.

Oh, monſieur! avoir un carroſſe à ſoi, ou être obligé d'emprunter ceux de ſes amis, cela eſt bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde, pour ne le pas connoître : la plupart des femmes ſont plus ſenſibles à la vanité d'avoir un équipage, qu'au plaiſir même de s'en ſervir.

M. TURCARET *à Lifette.*

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monſieur, eſt de fort bon ſens ; elle ne parle pas mal au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas ſi ſot non plus que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre ſervice, je ſens de moment en moment, que l'eſprit me vient; oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteſte, monſieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerois donc à madame la baronne un bon grand carroſſe bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions ſont juſtes, elles me déterminent.

FRONTIN.

Je ſavois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention,

M. TURCARET.

Sans doute. Et pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carroſſe.

FRONTIN.

Fi donc, monſieur, il ne faut pas que vous paroiſſiez là-dedans, vous; il ne ſeroit pas honnête que l'on fût dans le monde que vous donnez un carroſſe à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidelle. Je connois deux ou trois ſelliers qui ne ſavent point encore que je ſuis à vous; ſi vous voulez, je me chargerai du ſoin.

M. TURCARET.

Volontiers; tu me parois aſſez entendu, je m'en rapporte à toi. Voilà ſoixante piſtoles que j'ai de reſte dans ma bourſe, tu les donneras à compte.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, monſieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui eſt mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher; n'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

Non, monſieur, il vous les vendra en conſcience,

M. TURCARET.

La conſcience d'un maquignon !

FRONTIN.

Oh ! je vous en réponds, comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là je me ſervirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Oh ! vas te promener avec tes fautes d'attention : ce coquin-là me ruineroit à la fin. Tu diras, de ma part, à madame la baronne, qu'une affaire qui ſera bientôt terminée m'appelle au logis.

SCÈNE XII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la baronne ; mais pour nous ?

FRONTIN *lui remettant la bourſe.*

Voilà déjà ſoixante piſtoles que nous pouvons garder ; je les gagnerai bien ſur l'équipage ; ſerre-les ; ce ſont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui ; mais il faut promptement bâtir ſur ces fondemens-là ; car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les ſavoir ?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être ſoubrette.

FRONTIN.

Comment, diable ! tu deviens ambitieuſe !

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on reſpire dans une maiſon fréquentée par un financier, ſoit contraire à la modeſtie ; car, depuis le peu de tems que j'y ſuis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amaſſer du bien ; autrement, quelque engagement que nous ayons enſemble, le premier riche faquin qui ſe préſentera pour m'épouſer...

FRONTIN.

Mais donne-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans ; c'eſt aſſez pour un homme d'eſprit.

FRONTIN.

Je ne t'en demande pas davantage : c'eſt aſſez, ma princeſſe ; je vais ne rien épargner pour vous mériter ; & ſi je manque d'y réuſſir, ce ne ſera pas faute d'attention.

SCÈNE XIII.

LISETTE *ſeule.*

Je ne ſaurois m'empêcher d'aimer ce Frontin ; c'eſt mon chevalier, à moi : &, au train que je lui vois prendre, j'ai un ſecret preſſentiment qu'avec ce garçon, je deviendrai quelque jour femme de qualité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUE fais-tu ici! ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chez ton agent de change? eſt-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monſieur; mais il n'étoit pas en fonds; il n'avoit pas chez lui toute la ſomme; il m'a dit de retourner ce ſoir. Je vais vous rendre le billet, ſi vous voulez.

LE CHEVALIER.

Hé! garde-le; que veux-tu que j'en faſſe! La baronne eſt là-dedans; que fait-elle?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Liſette d'un carroſſe

que je vais ordonner pour elle, & d'une certaine maiſon de campagne qui lui plaît, & qu'elle veut louer, en attendant que je lui en faſſe l'acquiſition.

LE CHEVALIER.

Un carroſſe, une maiſon de campagne! quelle folie?

FRONTIN.

Oui; mais tout cela ſe doit faire aux dépens de monſieur Turcaret. Quelle ſageſſe!

LE CHEVALIER.

Cela change de thèſe.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une choſe qui l'embarraſſoit.

LE CHEVALIER.

Hé quoi?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'eſt.

FRONTIN.

Il faut meubler cette maiſon de campagne; elle ne ſavoit comment engager à cela monſieur Turcaret; mais le génie ſupérieur qu'elle a placé auprès de lui, s'eſt chargé de ce ſoin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu ?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connoiſſance qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons beſoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton ſtratagême ?

FRONTIN.

Oh ! qu'oui, monſieur ; c'eſt mon fort que l'attention : j'ai tout cela dans ma tête, ne vous mettez pas en peine : un petit acte ſuppoſé... Un faux exploit...

LE CHEVALIER.

Mais prends-y garde, Frontin ; monſieur Turcaret ſait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les ſait encore mieux que lui : c'eſt le plus habile, le plus intelligent écrivain...

LE CHEVALIER.

C'eſt une autre choſe.

FRONTIN.

Il a preſque toujours eu ſon logement dans les maiſons du roi, à cause de ſes écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je ſais où le trouver à coup ſûr, & nos machines ſeront bientôt prêtes : adieu. Voilà monſieur le marquis qui vous cherche. (*Il ſort.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Ah! palſembleu, chevalier, tu deviens bien rare, on ne te trouve nulle part; il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te conſulter ſur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Hé! depuis quand te mêles-tu de ces ſortes d'affaires, toi?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence? tu deviens bien diſcret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable ſi j'y ai ſongé. Une

affaire de cœur ne me tient au cœur que très-faiblement, comme tu ſais. C'eſt une conquête que j'ai faite par haſard, que je conſerve par amuſement, & dont je me déferai par caprice, ou par raiſon peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement!

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaiſirs de la vie nous occupent trop ſérieuſement. Je ne m'embarraſſe de rien, moi; elle m'avoit donné ſon portrait, je l'ai perdu; un autre s'en pendroit, je m'en ſoucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils ſentimens tu dois te faire adorer. Mais dis-moi un peu, qu'eſt-ce que c'eſt que cette femme-là?

LE MARQUIS.

C'eſt une femme de qualité, une comteſſe de province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Hé! quel tems as-tu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour, & bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans

ce tems-ci, il y a des heures de bal ; c'eſt-là qu'on trouve de bonnes occaſions.

LE CHEVALIER.

C'eſt-à-dire que c'eſt une connoiſſance de bal.

LE MARQUIS.

Juſtement : j'y allai l'autre jour un peu chaud de vin ; j'étois en pointe, j'agaçois les jolis masques. J'apperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches : j'aborde, je prie, je preſſe, j'obtiens qu'on ſe démaſque ; je vois une perſonne...

LE CHEVALIER.

Jeune, ſans doute ?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore & des plus agréables ?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends juſtice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'eſprit.

LE MARQUIS.

Ah! pour de l'eſprit, c'eſt un prodige. Quel flux de penſées! Quelle imagination! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le réſultat de la converſation?

LE MARQUIS.

Le réſultat? Je la ramenai chez elle avec ſa compagnie; je lui offris mes ſervices, & la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS.

Le lendemain au ſoir, dès que je fus levé, je me rendis à ſon hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Hé bien! autre vivacité de converſation, nouvelles folies; tendres proteſtations de ma part, vives réparties de la ſienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier. Je

ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponſe ; elle m'attend aujourd'hui : mais je ne ſais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas ? Que me conſeilles-tu ? C'eſt pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela ſera mal-honnête.

LE MARQUIS.

Oui : mais ſi j'y vais auſſi, cela paroîtra bien empreſſé, la conjoncture eſt délicate. Marquer tant d'empreſſement, c'eſt courir après une femme ; cela eſt bien bourgeois ; qu'en dis-tu ?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conſeil là-deſſus, il ſaudroit connoître cette perſonne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître. Je veux te donner ce ſoir à ſouper chez elle avec la baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne ſe peut pas pour ce ſoir ; car je donne à ſouper ici.

LE MARQUIS.

A ſouper ici ! je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la baronne...

LE MARQUIS.

Oh! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là : il eſt bon même qu'elles faſſent connoiſſance ; nous ferons quelquefois de petites parties quarrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comteſſe ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tête-à-tête, dans une maiſon...

LE MARQUIS.

Des difficultés! Oh! ma comteſſe n'eſt pas difficultueuſe ; c'eſt une perſonne qui ſait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien! amène-la, tu nous feras plaiſir.

LE MARQUIS.

Tu en feras charmé, toi. Les jolies manières! Tu verras une femme vive, pétulante, diſtraite, étourdie, diſſipée, & toujours barbouillée de tabac : on ne la prendroit pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait ; nous verrons ſi tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, marquis.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER *ſeul.*

Cette charmante conquête du marquis eſt apparemment une comteſſe comme celle que j'ai ſacrifiée à la baronne.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là ſeul, chevalier? Je croyois que le marquis étoit avec vous.

LE CHEVALIER *riant.*

Il ſort dans le moment, madame... ah, ah, ah.

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de marquis eſt amoureux d'une femme de province, d'une comteſſe qui loge en chambre garnie; il eſt allé la prendre chez elle, pour l'amener ici : nous en aurons le divertiſſement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à ſouper?

LE CHEVALIER.

Oui, madame; augmentation de convives, ſurcroît de plaiſir : il faut amuſer monſieur Turcaret, le diſſiper.

LA BARONNE.

La préſence du marquis le divertira mal : vous ne ſavez pas qu'ils ſe connoiſſent, ils ne s'aiment point; il s'eſt paſſé tantôt, entr'eux, une ſcène ici...

LE CHEVALIER.

Le plaiſir de la table raccommode tout. Ils ne ſont peut-être pas ſi mal enſemble qu'il ſoit impoſſible de les réconcilier : je me charge de cela : repoſez-vous ſur moi; monſieur Turcaret eſt un bon ſot...

LA BARONNE.

Taiſez-vous, je crois que le voici; je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÈNE V.

LA BARONNE, M. TURCARET, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *embraſſant M. Turcaret.*

Monſieur Turcaret veut bien permettre qu'on

l'embraſſe, & qu'on lui témoigne la vivacité du plaiſir qu'on aura tantôt à ſe trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET *au chevalier.*

Le plaiſir de cette vivacité-là... monſieur, ſera... bien réciproque : l'honneur que je reçois d'une part... joint à... la ſatisfaction que... l'on trouve de l'autre... avec madame, fait, en vérité, que... je vous aſſure... que... je ſuis fort aiſe de cette partie-là.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Vous allez, monſieur, vous engager dans des complimens qui embarraſſeront auſſi monſieur le chevalier ; & vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma couſine a raiſon ; ſupprimons la cérémonie, & ne ſongeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la muſique.

M. TURCARET.

Si je l'aime ? malpeſte ! je ſuis abonné à l'opéra.

LE CHEVALIER.

C'eſt la paſſion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'eſt la mienne.

LE CHEVALIER.

La muſique remue les paſſions.

M. TURCARET.

Terriblement : une belle voix ſoutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. Que je ſuis un grand ſot de n'avoir pas ſongé à cet inſtrument-là ! Oh ! parbleu, puiſque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre... (*Il va pour ſortir.*)

M. TURCARET *l'arrêtant toujours.*

Je ne ſouffrirai point cela, monſieur le chevalier ; je ne prétends point que, pour une trompette...

LA BARONNE *bas, à M. Turcaret.*

Laiſſez-le aller, monſieur.

Le chevalier ſort.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

Eh ! quand nous pouvons être ſeuls quelques momens enſemble, épargnons-nous, autant

qu'il nous ſera poſſible, la préſence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimeroit pas? Mon couſin le chevalier, lui-même, a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET.

Je lui ſuis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET.

Il me paroît fort bon garçon.

SCÈNE VII.

LISETTE, LA BARONNE,
M. TURCARET.

LA BARONNE.

Qu'y a-t-il, Liſette?

LISETTE *à la baronne.*

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat

ſale & une vieille perruque. (*Bas, à l'oreille de la baronne.*) Ce ſont les meubles de la maiſon de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on faſſe entrer...

SCÈNE VIII.

LISETTE, M. FURET, LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN.

M. FURET.

Qui de vous deux, meſdames, eſt la maîtreſſe de céans?

LA BARONNE *à M. Furet.*

C'eſt moi, que voulez-vous?

M. FURET *à la baronne.*

Je ne répondrai point, qu'au préalable je ne me ſois donné l'honneur de vous ſaluer vous, madame, & toute l'honorable compagnie, avec tout le reſpect dû & requis.

M. TURCARET *à part.*

Voilà un plaiſant original!

LISETTE *à M. Furet.*

Sans tant de façons, monſieur, dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET *à Lifette.*

Je fuis huiffier à verge[2], à votre fervice; & je me nomme monfieur Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un huiffier.

FRONTIN.

Cela eft bien infolent.

M. TURCARET *à la baronne.*

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'eft pas le premier coquin que...

M. FURET *à M. Turcaret.*

Tout beau, monfieur; d'honnêtes huiffiers comme moi ne font point expofés à de pareilles aventures : j'exerce mon petit miniftère d'une façon fi obligeante, que toutes les perfonnes de qualité fe font un plaifir de recevoir un exploit de ma main : en voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permiffion, monfieur), que j'aurai l'honneur de préfenter refpectueufement à madame, fous votre bon plaifir, monfieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi! voyez ce que c'eft, Lifette.

LISETTE.

Moi, madame, je n'y connois rien; je ne fais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN *à Lifette.*

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET *à la baronne.*

C'eſt pour une obligation que défunt monſieur le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE *à M. Furet.*

Feu mon époux, monſieur? cela ne me regarde point : j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET *à la baronne.*

Sur ce pied-là on n'a rien à vous demander.

M. FURET *à M. Turcaret.*

Pardonnez-moi, monſieur, l'acte étant ſigné par madame.

M. TURCARET *à M. Furet.*

L'acte eſt donc ſolidaire ?

M. FURET.

Oui, monſieur, très-ſolidaire, & même avec déclaration d'emploi : je vais vous en lire les termes; ils ſont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons, ſi l'acte eſt en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes, lit.*

« Pardevant, &c., furent préſens en leurs per-
« ſonnes, haut & puiſſant ſeigneur, Georges-
« Guillaume de Porcandorf, & dame Agnès
« Ildegonde de la Dolinvillière, ſon épouſe, de

« lui dûment autorifée à l'effet des préfentes, « lefquels ont reconnu devoir à Éloy-Jérôme « Pouffif, marchand de chevaux, la fomme de « dix mille livres...

LA BARONNE.

De dix mille livres !

LISETTE.

La maudite obligation !

M. FURET *continuant de lire.*

« Pour un équipage fourni par ledit Pouffif, « confiftant en douze mulets, quinze chevaux « normands fous poils roux, & trois bardeaux « d'Auvergne, ayant tous crins, queues & oreilles, « & garnis de leurs bâts, felles, brides & licols. »

LISETTE.

Brides & licols ! Eft-ce à une femme de payer ces fortes de nippes-là ?

M. TURCARET *à Lifette.*

Ne l'interrompons point. (*A monfieur Furet.*) Achevez, mon ami.

M. FURET *continuant de lire.*

« Au payement defquels dix mille livres, « lefdits débiteurs ont obligé, affecté & hypo- « théqué généralement tous leurs biens préfens « & à venir, fans divifion ni difcuffion, renon- « çant aufdits droits ; &, pour l'exécution des « préfentes, ont élu domicile chez Innocent-

« Blaiſe le Juſte, ancien procureur au Châtelet, « demeurant rue du Bout-du-Monde. Fait « & paſſé, &c. »

FRONTIN *à M. Turcaret.*

L'acte eſt-il en bonne forme ? Monſieur ?

M. TURCARET *à Frontin.*

Je n'y trouve rien à redire que la ſomme.

M. FURET.

Que la ſomme, monſieur ! oh ! il n'y a rien à redire à la ſomme, elle eſt fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela eſt chagrinant.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Comment chagrinant ! Eſt-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte ſérieuſement dix mille livres pour avoir ſigné ?

LISETTE *à la baronne.*

Voilà ce que c'eſt que d'avoir trop de complaiſance pour un mari ! Les femmes ne ſe corrigeront-elles jamais de ce défaut-là ?

LA BARONNE.

Quelle injuſtice ! N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, monſieur Turcaret ?

M. TURCARET *à la baronne.*

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte

vous n'aviez pas expreſſément renoncé aux droits de diviſion & de diſcuſſion, nous pourrions chicaner ledit Pouſſif.

LA BARONNE.

Il faut donc ſe réſoudre à payer, puiſque vous m'y condamnez, monſieur ; je n'appelle point de vos déciſions.

FRONTIN *à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos ſentimens !

LA BARONNE.

Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la deſtination que j'avois faite de certain billet au porteur que vous ſavez.

LISETTE.

Il n'importe, payons, madame ; ne ſoutenons point un procès contre l'avis de monſieur Turcaret.

LA BARONNE *à Liſette.*

Le ciel m'en préſerve ; je vendrois plutôt mes bijoux & mes meubles.

FRONTIN.

Vendre ſes meubles, ſes bijoux ; & pour l'équipage d'un mari encore ! la pauvre femme !

M. TURCARET.

Non, madame, vous ne vendrez rien ; je me charge de cette dette-là, j'en fais mon affaire.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Vous vous moquez; je me ſervirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre uſage.

LA BARONNE.

Non, monſieur, non; la nobleſſe de votre procédé m'embarraſſe plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, madame; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle âme!... Suis-nous, ſergent, on va te payer.

LA BARONNE.

Ne tardez pas au moins, ſongez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela, & puis je reviendrai, des affaires aux plaiſirs.

SCÈNE IX

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE.

Et nous vous renverrons des plaiſirs, aux

affaires, ſur ma parole. Les habiles fripons, que meſſieurs Furet & Frontin, & la bonne dupe que monſieur Turcaret!

LA BARONNE.

Il me paroît qu'il l'eſt trop, Liſette.

LISETTE.

Effectivement on n'a point aſſez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commnnce à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiſcrète : ne plaignons point un homme qui ne plaint perſonne.

LA BARONNE.

Je ſens naître malgré moi des ſcrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'eſt pas encore tems d'en avoir; & il vaut mieux ſentir quelque jour le remords d'avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occaſion.

SCÈNE X

LISETTE, LA BARONNE, JASMIN.

JASMIN *à la baronne.*

C'eſt de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE *à Jaſmin.*

Faites entrer.

(*Jasmin ſort.*)

SCÈNE XI

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Elle m'envoie peut-être propoſer une partie de plaiſir : mais...

SCÈNE XII.

LISETTE, LA BARONNE, Mme JACOB.

Mme JACOB.

Je vous demande pardon, madame, de la

liberté que je prends. Je revends à la toilette, & me nomme madame Jacob : j'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles & toutes ſortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon haſard : mais elle n'eſt point en argent, & elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE *à madame Jacob.*

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Mme JACOB.

Une garniture de quinze cens livres, que veut revendre une procureuſe : elle ne l'a miſe que deux fois.

LA BARONNE.

Je ne ſerois point fâchée de voir cette coiffure.

Mme JACOB.

Je vous l'apporterai, dès que je l'aurai, madame ; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE *à madame Jacob.*

Vous n'y perdrez pas ; madame eſt généreuſe.

Mme JACOB.

Ce n'eſt pas l'intérêt qui me gouverne ; & j'ai, dieu merci, d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en ſuis perſuadée.

LISETTE *à part.*

Vous en avez bien la mine.

Mme JACOB.

Hé ! vraiment, ſi je n'avois pas d'autres reſſources, comment pourrois-je élever mes enfans auſſi honnêtement que je fais ? J'ai mon mari, à la vérité : mais il ne ſert qu'à groſſir ma famille, ſans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Hé ! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainſi toute ſeule aux dépenſes de votre famille ?

Mme JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il eſt vrai que ce ſont des mariages légitimes, ils ne produiſent pas tant que les autres : mais, voyez-vous ! je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'eſt fort bien fait.

Mme JACOB.

Si madame étoit dans le goût de ſe marier, j'ai en main le plus excellent ſujet !

LA BARONNE.

Pour moi, madame Jacob ?

Mme JACOB.

C'eſt un gentilhomme limoſin, la bonne pâte de mari ! il ſe laiſſera mener par une femme, comme un pariſien.

LISETTE *à la baronne.*

Voilà encore un bon haſard, madame.

LA BARONNE.

Je ne me ſens point en diſpoſition d'en profiter ; je ne veux pas ſitôt me marier, je ne ſuis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Oh ! bien, je le ſuis moi, madame Jacob ; mettez-moi ſur vos tablettes.

Mme JACOB *à Liſette.*

J'ai votre affaire ; c'eſt un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection : il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti ! voilà mon fait.

LA BARONNE.

Vous devez être riche, madame Jacob.

Mme JACOB *à la baronne.*

Hélas ! je devrois faire dans Paris une autre figure ; je devrois rouler carroſſe, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frère dans les affaires ?

Mme JACOB.

Et dans les grandes affaires, encore : je ſuis ſœur de monſieur Turcaret, puiſqu'il faut vous le dire : il n'eſt pas que vous n'en ayez ouï parler.

LA BARONNE *d'un air étonné.*

Vous êtes ſœur de monſieur Turcaret !

Mme JACOB.

Oui, madame, je ſuis ſa ſœur de père & de mère même.

LISETTE *d'un air étonné.*

Monſieur Turcaret eſt votre frère, madame Jacob !

Mme JACOB *à Liſette.*

Oui, mon frère, mademoiſelle, mon propre frère, & je n'en ſuis pas plus grande dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées ;

c'eſt ſans doute à cauſe qu'il me laiſſe prendre toute la peine que je me donne.

LISETTE.

Hé! oui : c'eſt ce qui fait le ſujet de notre étonnement.

Mme JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il eſt; il m'a défendu l'entrée de ſa maiſon, & il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE.

Ah! le mauvais frère!

Mme JACOB.

Auſſi mauvais frère, que mauvais mari : n'a-t-il pas chaſſé ſa femme de chez lui?

LA BARONNE.

Ils faiſoient donc mauvais ménage?

Mme JACOB *à la baronne.*

Ils le font bien encore, madame, ils n'ont enſemble aucun commerce, & ma belle-ſœur eſt en province.

LA BARONNE.

Quoi! monſieur Turcaret n'eſt pas veuf?

Mme JACOB.

Bon ! Il y a dix ans qu'il eſt ſéparé de ſa femme, à qui il fait tenir une penſion à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE.

Liſette !

LISETTE *à la baronne.*

Par ma foi, madame, voilà un méchant homme.

Mme JACOB.

Oh ! le ciel le punira tôt ou tard, cela ne lui peut manquer ; & j'ai déjà ouï dire dans une maiſon qu'il y avoit du dérangement dans ſes affaires.

LA BARONNE *à madame Jacob.*

Du dérangement dans ſes affaires ?

Mme JACOB.

Hé ! le moyen qu'il n'y en ait pas ; c'eſt un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la ſienne ; il jette tout par les fenêtres, dès qu'il eſt amoureux ; c'eſt un panier percé.

LISETTE *bas, à elle-même.*

A qui le dit-elle ? Qui le fait mieux que nous ?

Mme JACOB.

Je ne ſais à qui il eſt attaché préſentement; mais il a toujours quelque demoiſelle qui le plume, qui l'attrape; & il s'imagine les attraper lui, parce qu'il leur promet de les épouſer; n'eſt-ce pas là un grand ſot? Qu'en dites-vous, madame?

LA BARONNE *déconcertée.*

Oui, cela n'eſt pas tout-à-fait...

Mme JACOB.

Oh! que j'en ſuis aiſe! il le mérite bien, le malheureux! il le mérite bien. Si je connoiſſois ſa maîtreſſe j'irois lui conſeiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer. (*A Liſette.*) N'en feriez-vous pas autant, mademoiſelle.

LISETTE.

Je n'y manquerois pas, madame Jacob.

Mme JACOB *à la baronne.*

Je vous demande pardon de vous étourdir ainſi de mes chagrins; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je m'en ſens ſi pénétrée, que je ne puis me taire. Adieu, madame; ſitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne preſſe pas, madame, cela ne preſſe pas.

SCÈNE XIII.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Hé bien, Lifette!

LISETTE.

Hé bien, madame!

LA BARONNE.

Aurois-tu deviné que monfieur Turcaret eût une fœur revendeufe à la toilette?

LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût eu une vraie femme en province?

LA BARONNE.

Le traître! il m'avoit affuré qu'il étoit veuf, & je le croyois de bonne foi.

LISETTE.

Ah! le vieux fourbe!... Mais qu'eft-ce donc que cela? Qu'avez-vous? Je vous vois toute chagrine; merci de ma vie! vous prenez la chofe auffi férieufement que fi vous étiez amoureufe de monfieur Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre fans

chagrin l'eſpérance de l'épouſer? Le ſcélérat! il a une femme; il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui, mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, bruſquons ſon coffre fort, ſaiſiſſons ſes billets, mettons monſieur Turcaret à feu & à ſang, rendons-le enfin ſi miſérable, qu'il puiſſe un jour faire pitié même à ſa femme, & redevenir frère de madame Jacob.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE *ſeule.*

A bonne maiſon que celle-ci pour Frontin & pour moi ! Nous avons déjà ſoixante piſtoles, & il nous en reviendra peut-être autant de l'acte ſolidaire. Courage ; ſi nous gagnons ſouvent de ces petites ſommes-là, nous en aurons à la fin une raiſonnable.

SCÈNE II.

LA BARONNE.

Il me ſemble que monſieur Turcaret devroit bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il ſoit ſurvenu quelque nouvelle affaire...

SCÈNE III.

LISETTE, FLAMAND, LA BARONNE.

LISETTE *appercevant Flamand.*

Mais que nous veut ce monſieur?

LA BARONNE *à Liſette.*

Pourquoi laiſſe-t-on entrer ſans avertir?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame; c'eſt moi.

LISETTE.

Hé! c'eſt Flamand, madame! Flamand ſans livrée! Flamand l'épée au côté! quelle métamorphoſe!

FLAMAND *à Liſette.*

Doucement, mademoiſelle, doucement; on ne doit plus, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne ſuis plus laquais de monſieur Turcaret, non! il vient de me faire donner un bon emploi, oui! je ſuis préſentement dans les affaires, dà! &, par ainſi, il faut m'appeler monſieur Flamand, entendez-vous?

LISETTE.

Vous avez raiſon, monſieur Flamand; puiſque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND.

C'eſt à madame que j'en ai obligation, & je viens ici tout exprès pour la remercier : c'eſt une bonne dame, qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commiſſion, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, & qui eſt dans un bon pays encore ; car c'eſt à Falaiſe, qui eſt une ſi bonne ville, & où il y a, dit-on, de ſi bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, monſieur Flamand.

FLAMAND.

Je ſuis capitaine-concierge de la porte de Guibrai ; j'aurai les clefs, & pourrai faire entrer & ſortir tout ce qu'il me plaira : l'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peſte !

FLAMAND.

Oh ! ce qu'il y a de meilleur, c'eſt que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont ; ils ils s'y enrichiſſent tretous. Monſieur Turcaret a, dit-on, commencé par-là.

LA BARONNE.

Cela eſt bien glorieux pour vous, monſieur Flamand, de marcher ainſi ſur les pas de votre maître.

LISETTE.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête homme comme lui.

FLAMAND *à la baronne.*

Je vous envoierai, madame, de petits préſens de fois à autre.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand; je ne te demande rien.

FLAMAND.

Ho que ſi fait! je ſais bien comme les commis en uſent avec les demoiſelles qui les placent: mais tout ce que je crains, c'eſt d'être révoqué; car dans les commiſſions on eſt grandement ſujet à çà, voyez-vous!

LISETTE.

Cela eſt déſagréable.

FLAMAND.

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à ſa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que monſieur Turcaret a aimée, & qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, monſieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à monſieur Turcaret, madame.

LA BARONNE.

J'y ferai tout mon poſſible, puiſque vous y êtes intéreſſé.

FLAMAND.

Mettez toujours ce beau rouge pour lui donner dans la vue.

LISETTE *repouſſant Flamand.*

Allez, monſieur le capitaine-concierge, allez à votre porte de Guibrai. Nous ſavons ce que nous avons à faire, oui; nous n'avons pas beſoin de vos conſeils, non : vous ne ſerez jamais qu'un ſot; c'eſt moi qui vous le dis, dà; entendez-vous ?

SCÈNE IV.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Voilà le garçon le plus ingénu...

LISETTE.

Il y a pourtant long-tems qu'il eſt laquais, il devroit bien être déniaiſé.

SCÈNE V.

LISETTE, LA BARONNE,
JASMIN.

JASMIN *à la baronne.*

C'eſt monſieur le marquis avec une groſſe & grande madame. (*Il ſort.*)

SCÈNE VI.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

C'eſt ſa belle conquête; je ſuis curieuſe de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une image...

SCÈNE VII.

LISETTE, LA BARONNE,
LE MARQUIS, Mme TURCARET.

LE MARQUIS.

Je viens, ma charmante baronne, vous pré-

ſenter une aimable dame, la plus ſpirituelle, la plus galante, la plus amuſante perſonne... Tant de bonnes qualités qui vous ſont communes, doivent vous lier d'eſtime & d'amitié.

LA BARONNE *au marquis.*

Je ſuis très-diſpoſée à cette union... (*Bas, à Liſette.*) C'eſt l'original du portrait que le chevalier m'a ſacrifié.

Mme TURCARET *à la baronne.*

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons ſentimens. Une perſonne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrémens dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, madame; & nos dames les plus à la mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah, palſembleu! non; je m'y connois, madame : & vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille & ce viſage-là, que je ſuis le ſeigneur de France du meilleur goût.

Mme TURCARET.

Vous êtes trop poli, monſieur le marquis : ces flatteries-là pourroient me convenir en province, où je brille aſſez ſans vanité. J'y ſuis

toujours à l'affut des modes ; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles ſont inventées, & je puis me vanter d'être la première qui aie porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE *bas, à elle-même.*

Quelle folle !

LA BARONNE.

Il eſt beau de ſervir de modèle à une ville comme celle-là.

Mme TURCARET.

Je l'ai miſe ſur un pied ! j'en ai fait un petit Paris par la belle jeuneſſe que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment un petit Paris ! ſavez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour.

Mme TURCARET.

Oh ! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins ; je ne me tiens point enfermée dans un château, je ſuis trop faite pour la ſociété ; je demeure en ville, & j'oſe dire que ma maiſon eſt une école de politeſſe & de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE *à madame Turcaret.*

C'eſt une façon de collége pour toute la Baſſe-Normandie.

Mme TURCARET.

On joue chez moi, on s'y raſſen
dire; on y lit tous les ouvrage
ſe ſont à Cherbourg, à Saint-Lô,
& qui valent bien les ouvrages
Caen. J'y donne auſſi quelquefoi
lantes, des ſoupés-collations. Nc
cuiſiniers qui ne ſavent faire au
la vérité : mais ils tirent les via
pos, qu'un tour de broche de plu
elles ſeroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'eſt l'eſſentiel de la bonne
vive Valogne pour le rôti!

Mme TURCARET.

Et pour les bals, nous en do
Que l'on s'y divertit! cela eſt d'
les dames de Valogne ſont les pr
du monde pour ſavoir l'art de ſe
& chacune a ſon déguiſement fa
quel eſt le mien.

LISETTE.

Madame ſe déguiſe en amour,

Mme TURCARET.

Oh! pour cela non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en déeſſe,
en grâce?

Mme TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS *à madame Turcaret.*

En Vénus ! ah ! madame, que vous êtes bien déguisée !

LISETTE *bas.*

On ne peut pas mieux.

SCÈNE VIII.

LISETTE, LA BARONNE,
LE CHEVALIER, LE MARQUIS,
Mme TURCARET.

LE CHEVALIER *à la baronne.*

Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert... (*Appercevant Mme Turcaret*). Mais que vois-je ?

Mme TURCARET *appercevant le chevalier.*

O ciel !

LA BARONNE *bas, à Lisette.*

Je m'en doutois bien.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce là cette dame dont tu m'as parlé, marquis ?

LE MARQUIS *au chevalier.*

Oui, c'eſt ma comteſſe : pourquoi cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

Ho, parbleu ! je ne m'attendois pas à celui-là.

Mme TURCARET *bas.*

Quel contre-tems !

LE MARQUIS.

Explique-toi, chevalier ; eſt-ce que tu connoîtrois ma comteſſe ?

LE CHEVALIER.

Sans doute ; il y a huit jours que je ſuis en liaiſon avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ? ah, l'infidelle ! l'ingrate !

LE CHEVALIER.

Et, ce matin même, elle a eu la bonté de m'envoyer ſon portrait.

LE MARQUIS.

Comment, diable ! elle a donc des portraits à donner à tout le monde.

SCÈNE IX.

LISETTE, Mme JACOB, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

Mme JACOB *à la baronne.*

Madame, je vous apporte la garniture que j'ai promiſe de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre tems, madame Jacob! vous me voyez en compagnie...

Mme JACOB.

Je vous demande pardon, madame, je reviendrai une autre fois... Mais qu'eſt-ce que je vois? Ma belle-ſœur ici! madame Turcaret?

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret!

LA BARONNE.

Madame Turcaret!

LISETTE.

Madame Turcaret!

LE MARQUIS.

Le plaiſant incident!

Mme JACOB *à madame Turcaret.*

Par quelle aventure, madame, vous rencontrai-je en cette maiſon.

Mme TURCARET *bas, à part.*

Payons de hardieſſe. (*Haut, à madame Jacob.*) Je ne vous connois pas, ma bonne.

Mme JACOB.

Vous ne connoiſſez pas madame Jacob ! tredame ! eſt-ce à cauſe que depuis dix ans vous êtes ſéparée de mon frère qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connoître ?

LE MARQUIS.

Vous n'y penſez pas, madame Jacob : ſavez-vous bien que vous parlez à une comteſſe ?

Mme JACOB *au marquis.*

A une comteſſe ! Hé ! dans quel lieu, s'il vous plaît, eſt ſa comté ? Ha ! vraiment j'aime aſſez ces gros airs-là !

Mme TURCARET.

Vous êtes une inſolente, ma mie.

Mme JACOB *à madame Turcaret.*

Une inſolente ! moi, je ſuis une inſolente ! jour de dieu ! ne vous y jouez pas, s'il ne tient qu'a dire des injures, je m'en acquitterai auſſi bien que vous.

Mme TURCARET.

Ho! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

Mme JACOB.

La fille d'un maréchal! pardi! voilà une dame bien relevée, pour venir me reprocher ma naissance! vous avez apparemment oublié que monsieur Briochais votre père étoit patissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connoissons toutes deux : mon frère rira bien, quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque, pour venir vous requinquer à Paris; je voudrois, par plaisir, qu'il vînt ici tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER *à madame Jacob.*

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame, nous attendons à souper monsieur Turcaret.

Mme TURCARET *à part.*

Ahi!

LE MARQUIS.

Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob; car j'aime les soupers de famille.

Mme TURCARET *à elle-même.*

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison.

LISETTE *à part.*

Je le crois bien.

Mme TURCARET *à elle-même.*

J'en vais ſortir tout-à-l'heure. (*Elle va pour ſortir.*)

LE MARQUIS *à madame Turcaret, l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu monſieur Turcaret.

Mme TURCARET.

Ne me retenez point, monſieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh, palſembleu, mademoiſelle Briochais, vous ne ſortirez point, comptez là-deſſus.

LE CHEVALIER.

Hé! Marquis, ceſſe de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien : pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux priſes avec ſon mari.

LA BARONNE.

Non, marquis ; de grâce, laiſſez-la ſortir.

LE MARQUIS *à la baronne.*

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'eſt de lui permettre de ſe

déguiſer en Vénus, afin que ſon mari ne la reconnoiſſe pas.

LISETTE.

Ah! par ma foi, voici monſieur Turcaret.

Mme JACOB.

J'en ſuis ravie.

Mme TURCARET.

La malheureuſe journée!

LA BARONNE.

Pourquoi faut-il que cette ſcène ſe paſſe chez moi?

LE MARQUIS.

Je ſuis au comble de ma joie.

SCÈNE X.

Mme JACOB, LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

M. TURCARET *à la baronne.*

J'ai renvoyé l'huiſſier, madame, & terminé... (*Apercevant ſa ſœur.*) Ahi! en croirai-je mes yeux! ma ſœur ici!... (*Apercevant ſa femme.*) Et qui pis eſt, ma femme!

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoiſſance, monſieur Turcaret : vous voyez une belle comteſſe dont je porte les chaînes : vous voulez bien que je vous la préſente, ſans oublier madame Jacob.

Mme JACOB *à M. Turcaret.*

Ah, mon frère !

M. TURCARET *à madame Jacob.*

Ah, ma ſœur ! (*A lui-même.*) Qui diable les a amenés ici ?

LE MARQUIS.

C'eſt moi, monſieur Turcaret, vous m'avez cette obligation-là ; embraſſez ces deux objets chéris : ah ! qu'il paroît ému ! j'admire la force du ſang & de l'amour conjugal.

M. TURCARET *bas.*

Je n'ôſe la regarder, je crois voir mon mauvais génie.

Mme TURCARET *bas.*

Je ne puis l'enviſager ſans horreur.

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux : laiſſez éclater toute la joie que vous devez ſentir de vous revoir après dix années de ſéparation.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Vous ne vous attendiez pas, monſieur, à rencontrer ici madame Turcaret; & je conçois bien l'embarras où vous êtes : mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS *à la baronne.*

Il vous a dit qu'il étoit veuf! hé, parbleu! ſa femme m'a auſſi dit qu'elle étoit veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée?

M. TURCARET *tout interdit, à la baronne.*

J'ai cru, madame... qu'en vous faiſant accroire que... je croyois être veuf... vous croiriez que... je n'aurois point de femme... (*Bas.*) J'ai l'eſprit troublé, je ne ſais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre penſée, monſieur, & je vous pardonne une tromperie que vous avez crue néceſſaire pour vous faire écouter : je paſſerai même plus avant; au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui? moi, madame! ho! pour cela, non : vous ne la connoiſſez pas, c'eſt un démon; j'ai-

merois mieux vivre avec la femme du grand mogol.

Mme TURCARET *à ſon mari.*

Ho! monſieur, ne vous en défendez pas tant: je n'en ai pas plus envie que vous, au moins; & je ne viendrois point à Paris troubler vos plaiſirs, ſi vous étiez plus exact à payer la penſion que vous me faites, pour me tenir en province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en province! ah! monſieur Turcaret, vous avez tort; madame mérite qu'on lui paie les quartiers d'avance.

Mme TURCARET *au marquis.*

Il m'en eſt dû cinq; s'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager, j'irai chez ſes maîtreſſes faire un charivari; & je commencerai par cette maiſon-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET.

Ah! l'inſolente!

LISETTE *bas.*

La converſation finira mal.

LA BARONNE *à madame Turcaret.*

Vous m'inſultez, madame.

Mme TURCARET *à la baronne.*

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux: je

vois bien tout ce qui ſe paſſe en cette maiſon : mon mari eſt la plus grande dupe...

M. TURCARET.

Quelle impudence! ah, ventrebleu! coquine, ſans le reſpect que j'ai pour la compagnie... (*Il veut frapper ſa femme.*)

(*Le chevalier le retient.*)

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, monſieur Turcaret : vous êtes avec vos amis, uſez-en librement.

LE CHEVALIER *ſe mettant au-devant de M. Turcaret.*

Monſieur !...

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi.

SCÈNE XI.

Mme JACOB, LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET, JASMIN, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

JASMIN *à M. Turcaret.*

Il y a, dans un carroſſe qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui ſe diſent de vos aſſociés ; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. TURCARET *à Jafmin.*

Ah! (*A madame Turcaret.*) Je vais revenir : je vous apprendrai, impudente, à refpecter une maifon... (*Il fort.*)

Mme TURCARET *à fon mari.*

Je crains peu vos menaces.

Jafmin fort.

SCÈNE XII.

Mme JACOB, LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

LE CHEVALIER *à madame Turcaret.*

Calmez votre efprit agité, madame; que monfieur Turcaret vous retrouve adoucie.

Mme TURCARET *au chevalier.*

Ho! tous fes emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONNE *à madame Turcaret.*

Nous allons l'appaifer en votre faveur.

Mme TURCARET *à la baronne.*

Je vous entends, madame; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par recon-

noiſſance, je ſouffre qu'il continue à vous rendre des ſoins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle ; je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs ; je vous abandonne M. Turcaret, je ne veux le revoir de ma vie.

Mme TURCARET.

Cela eſt trop généreux.

LE MARQUIS.

Puiſque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme : allons, renoncez-y auſſi, chevalier. Il eſt beau de ſe vaincre ſoi-même.

SCÈNE XIII.

Mme JACOB, LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LE MARQUIS, Mme TURCARET.

FRONTIN.

O malheur imprévu ! ô diſgrâce cruelle !

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin ?

FRONTIN *au chevalier.*

Les aſſociés de monſieur Turcaret ont mis

garniſon chez lui pour deux cens mille écus que leur emporte un caiſſier qu'il a cautionné. Je venois ici en diligence pour l'avertir de ſe ſauver; mais je ſuis arrivé trop tard, ſes créanciers ſe ſont déjà aſſurés de ſa perſonne.

Mme JACOB.

Mon frère entre les mains de ſes créanciers! Tout dénaturé qu'il eſt, je ſuis touchée de ſon malheur : je vais employer pour lui tout mon crédit, je ſens que je ſuis ſa ſœur. (*Elle ſort.*)

Mme TURCARET.

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je ſens que je ſuis ſa femme. (*Elle ſort.*)

SCÈNE XIV.

LISETTE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LE MARQUIS.

FRONTIN.

Nous enviſagions le plaiſir de le ruiner : mais la juſtice eſt jalouſe de ce plaiſir-là; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS *à Frontin.*

Bon, bon! il a de l'argent de reſte pour ſe tirer d'affaire.

FRONTIN *au marquis.*

J'en doute; on dit qu'il a follement diſſipé des biens immenſes; mais ce n'eſt pas ce qui m'embarraſſe à préſent. Ce qui m'afflige, c'eſt que j'étois chez lui, quand ſes aſſociés y ſont venus mettre garniſon.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Hé bien?

FRONTIN *au chevalier.*

Hé bien, monſieur! ils m'ont auſſi arrêté & fouillé, pour voir ſi par haſard je ne ſerois point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers. Ils ſe ſont ſaiſis, à telle fin que de raiſon, du billet de madame, que vous m'aviez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? juſte ciel!

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que monſieur Turcaret avoit donné pour l'acte ſolidaire, & que monſieur Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé! pourquoi, maraud! n'as-tu pas dit que tu étois à moi?

FRONTIN.

Ho! vraiment, monſieur, je n'y ai pas man-

qué; j'ai dit que j'appartenois à un chevalier : mais, quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER *à lui-même.*

Je ne me poſſède plus, je ſuis au déſeſpoir.

LA BARONNE *au chevalier.*

Et moi j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet : je vois par-là que mon brillant n'a point été mis en gage; & je ſais ce que je dois penſer du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au ſoir. Ah, chevalier! je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chaſſé Marine à cauſe qu'elle n'étoit pas dans vos intérêts, & je chaſſe Liſette parce qu'elle y eſt. Adieu, je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

SCÈNE XV.

LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE MARQUIS *riant.*

Ah, ah! ma foi, chevalier, tu me fais rire; ta conſternation me divertit. Allons ſouper chez le traiteur, & paſſer la nuit à boire.

FRONTIN *au chevalier.*

Vous ſuivrai-je, monſieur ?

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Non ; je te donne ton congé ; ne t'offre jamais à mes yeux.

Le marquis & le chevalier ſortent.

SCÈNE XVI & dernière.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous ?

FRONTIN.

J'en ai un à te propoſer. Vive l'eſprit, mon enfant ! Je viens de payer d'audace ; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets ?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent, il eſt en ſureté ; j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut ſe borner à cette petite bonne fortune, nous allons faire ſouche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voilà le règne de monsieur Turcaret fini ; le mien va commencer.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

CRITIQUE

DE LA COMÉDIE

DE TURCARET;

PAR *LE DIABLE BOITEUX*,

En deux dialogues.

CRITIQUE

DE LA COMÉDIE

DE TURCARET.

PREMIER DIALOGUE,

SERVANT DE PROLOGUE A LA COMÉDIE DE TURCARET.

ASMODÉE, DON CLÉOFAS.

ASMODÉE.

UISQUE mon magicien m'a remis en liberté, je vais vous faire parcourir tout le monde; & je prétends, chaque jour, offrir à vos yeux de nouveaux objets.

DON CLÉOFAS.

Vous aviez bien raiſon de me dire que vous

alliez bon train, tout boiteux que vous êtes; comment diable! nous étions tout à l'heure à Madrid, je n'ai fait que ſouhaiter d'être à Paris, & je m'y trouve. Ma foi, ſeigneur Aſmodée, c'eſt un plaiſir de voyager avec vous.

ASMODÉE.

N'eſt-il pas vrai?

DON CLÉOFAS.

Aſſurément. Mais dites-moi, je vous prie, dans quel lieu vous m'avez tranſporté. Nous voici ſur un théâtre; je vois des décorations, des loges, un parterre; il faut que nous ſoyons à la comédie.

ASMODÉE.

Vous l'avez dit, & l'on va repréſenter tout à l'heure une pièce nouvelle, dont j'ai voulu vous donner le divertiſſement. Nous pouvons, ſans crainte d'être vus ni écoutés, nous entretenir, en attendant qu'on commence.

DON CLÉOFAS.

La belle aſſemblée! Que de dames!

ASMODÉE.

Il y en auroit encore davantage, ſans les ſpectacles de la foire : la plupart des femmes y courent avec fureur. Je ſuis ravi de les voir

dans le goût de leurs laquais & de leurs cochers; c'eſt à cauſe de cela que je m'oppoſe au deſſein des comédiens. J'inſpire tous les jours de nouvelles chicanes aux bateleurs. C'eſt moi qui leur ai fourni leur fuiſſe.

DON CLÉOFAS.

Que voulez-vous dire par votre fuiſſe?

ASMODÉE.

Je vous expliquerai cela une autre fois; ne ſoyons préſentement occupés que de ce qui frappe nos yeux. Remarquez-vous combien on a de peine à trouver des places? Savez-vous ce qui fait la foule? C'eſt que c'eſt aujourd'hui la première repréſentation d'une comédie où l'on joue un homme d'affaires. Le public aime à rire aux dépens de ceux qui le font pleurer.

DON CLÉOFAS.

C'eſt-à-dire que les gens d'affaires ſont tous des...

ASMODÉE.

C'eſt ce qui vous trompe; il y a de fort honnêtes gens dans les affaires; j'avoue qu'il n'y en a pas un très-grand nombre : mais il y en a, qui ſans s'écarter des principes de l'honneur & de la probité, ont fait ou font actuellement leur chemin, & dont la robe & l'épée ne dédaignent pas l'alliance. L'auteur reſpecte ceux-

là. Effectivement il auroit tort de les confondre avec les autres. Enfin il y a d'honnêtes gens dans toutes les professions. Je connois même des commissaires, & des greffiers qui ont de la conscience.

DON CLÉOFAS.

Sur ce pied-là, cette comédie n'offense point les honnêtes gens qui sont dans les affaires.

ASMODÉE.

Comme le Tartuffe que vous avez lu, n'offense pas les vrais dévots. Hé! pourquoi les gens d'affaires s'offenseroient-ils de voir sur la scène un sot, un fripon de leur corps! cela ne tombe point sur le général. Ils seroient donc plus délicats que les courtisans & les gens de robe, qui voient tous les jours avec plaisir représenter des marquis fats & des juges ignorans & corruptibles.

DON CLÉOFAS.

Je suis curieux de savoir de quelle manière la pièce sera reçue : apprenez-le-moi, de grâce, par avance.

ASMODÉE.

Les diables ne connoissent point l'avenir je vous l'ai déjà dit. Mais quand nous aurions cette connoissance, je crois que le succès des comédies en seroit excepté, tant il est impénétrable.

DON CLÉOFAS.

L'auteur & les comédiens ſe flattent ſans doute qu'elle réuſſira.

ASMODÉE.

Pardonnez-moi. Les comédiens n'en ont pas bonne opinion; & leurs preſſentimens, quoiqu'ils ne ſoient pas infaillibles, ne laiſſent pas d'effrayer l'auteur qui s'eſt allé cacher aux troiſièmes loges, où, pour ſurcroît de chagrin, il vient d'arriver auprès de lui un caiſſier & un agent de change, qui diſent avoir ouï parler de ſa pièce, & qui la déchirent impitoyablement. Par bonheur pour lui, il eſt ſi ſourd, qu'il n'entend pas la moitié de leurs paroles.

DON CLÉOFAS.

Oh! je crois qu'il y a bien des caiſſiers & des agens de change dans cette aſſemblée.

ASMODÉE.

Oui, je vous aſſure; je ne vois partout que des cabales de commis & d'auteurs, que des ſiffleurs diſperſés & prêts à ſe répondre.

DON CLÉOFAS.

Mais l'auteur n'a-t-il pas auſſi ſes partiſans?

ASMODÉE.

Ho qu'oui! il y a ici tous ſes amis, avec les amis de ſes amis. De plus on a répandu dans le parterre quelques grenadiers de police pour

tenir les commis en respect : cependant, avec tout cela, je ne voudrois pas répondre de l'évènement. Mais taisons-nous ; les acteurs paroissent. Vous entendez assez le français pour juger de la pièce : écoutons-la ; &, après que le parterre en aura décidé, nous réformerons son jugement, ou nous le confirmerons.

SECOND DIALOGUE.

ASMODÉE, DON CLÉOFAS.

ASMODÉE.

Hé bien! ſeigneur don Cléofas que penſez-vous de cette comédie? Elle vient de réuſſir, en dépit des cabales : les ris ſans ceſſe renaiſſans des perſonnes qui ſe ſont livrées au ſpectacle, ont étouffé la voix des commis & des auteurs.

DON CLÉOFAS.

Oui; mais je crois qu'ils vont bien ſe donner carrière préſentement, & ſe dédommager du ſilence qu'ils ont été obligés de garder.

ASMODÉE.

N'en doutez point : les voilà déjà qui forment des pelotons dans le parterre, & qui répandent leur venin : j'apperçois, entr'autres, trois clefs de meutes, trois beaux eſprits qui vont entraîner dans leur ſentiment quelques petits génies qui les écoutent : mais je vois à

leurs trouſſes deux amis de l'auteur. Grande diſpute ; on s'échauffe de part & d'autre. Les uns diſent de la pièce plus de mal qu'ils n'en penſent, & les autres en penſent moins de bien qu'ils n'en diſent.

DON CLÉOFAS.

Hé! quels défauts y trouvent les critiques ?

ASMODÉE.

Cent mille.

DON CLÉOFAS.

Mais encore ?

ASMODÉE.

Ils diſent que tous les perſonnages en ſont vicieux, & que l'auteur a peint les mœurs de trop près.

DON CLÉOFAS.

Ils n'ont parbleu, pas tout le tort ? les mœurs m'ont paru un peu gaillardes.

ASMODÉE.

Il eſt vrai : j'en ſuis aſſez content. La baronne tire fort ſur votre dona Thomaſa. J'aime à voir dans les comédies, régner mes héroïnes : mais je n'aime pas qu'on les puniſſe au dénouement ; cela me chagrine. Heureuſement il y a bien des pièces françaiſes où l'on m'épargne ce chagrin-là.

DON CLÉOFAS.

Je vous entends. Vous n'approuvez pas que la baronne ſoit trompée dans ſon attente ; que le chevalier perde toutes ſes eſpérances, & que Turcaret ſoit arrêté : vous voudriez qu'ils fuſſent tous contens : car, enfin, leur châtiment eſt une leçon qui bleſſe vos intérêts.

ASMODÉE.

J'en conviens : mais ce qui me conſole, c'eſt que Liſette & Frontin ſont bien récompenſés.

DON CLÉOFAS.

La belle récompenſe ! les bonnes diſpoſitions de Frontin ne font-elles pas aſſez prévoir que ſon règne finira comme celui de Turcaret ?

ASMODÉE.

Vous êtes trop pénétrant. Venons au caractère de Turcaret ; qu'en dites-vous ?

DON CLÉOFAS.

Je dis qu'il eſt manqué, ſi les gens d'affaires ſont tels qu'on me les a dépeints. Les affaires ont des myſtères qui ne ſont point développés ici.

ASMODÉE.

Au grand Satan ne plaiſe que ces myſtères ſe découvrent. L'auteur m'a fait plaiſir de montrer ſimplement l'uſage que mes partiſans font des richeſſes que je leur fais acquérir.

DON CLÉOFAS.

Vos partiſans ſont donc bien différens de ceux qui ne le ſont pas ?

ASMODÉE.

Oui vraiment. Il eſt aiſé de reconnoître les miens : ils s'enrichiſſent par l'uſure, qu'ils n'oſent plus exercer que ſous le nom d'autrui, quand ils ſont riches ; ils prodiguent leurs richeſſes, lorſqu'ils ſont amoureux, & leurs amours finiſſent par la fuite ou par la priſon.

DON CLÉOFAS.

A ce que je vois, c'eſt un de vos amis que l'on vient de jouer. Mais dites-moi, ſeigneur Aſmodée, quel bruit eſt-ce que j'entends auprès de l'orcheſtre ?

ASMODÉE.

C'eſt un cavalier eſpagnol qui crie contre la ſécheresſe de l'intrigue.

DON CLÉOFAS.

Cette remarque convient à un Eſpagnol. Nous ne ſommes point accoutumés, comme les Français, à des pièces de caractère, leſquelles ſont, pour la plupart, fort faibles de ce côté-là.

ASMODÉE.

C'eſt en effet le défaut ordinaire de ces ſortes de pièces : elles ne ſont point aſſez char-

gées d'évènemens. Les auteurs veulent toute l'attention du ſpectateur pour le caractère qu'ils dépeignent ; & je ſuis de leur ſentiment, pourvu que d'ailleurs, la pièce ſoit intéreſſante.

DON CLÉOFAS.

Mais celle-ci ne l'eſt point.

ASMODÉE.

Hé! c'eſt le plus grand défaut que j'y trouve. Elle ſeroit parfaite, ſi l'auteur avait ſu engager à aimer les perſonnages ; mais il n'a pas eu aſſez d'eſprit pour cela. Il s'eſt aviſé mal-à-propos de rendre le vice haïſſable. Perſonne n'aime la baronne, le chevalier, ni Turcaret ; ce n'eſt pas là le moyen de faire réuſſir une comédie.

DON CLÉOFAS.

Elle n'a pas laiſſé de me divertir. J'ai eu le plaiſir de voir bien rire ; je n'ai remarqué qu'un homme & une femme qui aient gardé leur ſérieux ; les voilà encore dans leur loge ; qu'ils ont l'air chagrin ! ils ne paroiſſent guère contens.

ASMODÉE.

Il faut le leur pardonner ; c'eſt un Turcaret avec ſa baronne. En récompenſe, on a bien ri dans la loge voiſine. Ce ſont des perſonnes de robe qui n'ont point de Turcaret dans leurs familles... Mais le monde achève de s'écouler ;

ſortons : allons à la ſoire voir de nouveaux viſages.

DON CLÉOFAS.

Je le veux. Mais apprenez-moi auparavant qui eſt cette jolie femme qui paroît auſſi mal ſatisfaite.

ASMODÉE.

C'eſt une dame que les glaces & les porcelaines briſées par Turcaret, ont étrangement révoltée : je ne ſais ſi c'eſt à cauſe que la même ſcène s'eſt paſſée chez elle ce carnaval.

FIN DE LA CRITIQUE DE TURCARET.

NOTES

LE POINT D'HONNEUR

Cette pièce n'eut pas un grand ſuccès, & cela ſe comprend. Elle eſt peu intéreſſante. Avant d'être ce que nous l'avons donnée, elle paſſa par le Théâtre-Italien, où elle fut jouée avec un prologue. Nous l'avons miſe dans ce recueil pour qu'on puiſſe comparer les deux manières de Leſage.

1. Nous avons conſervé l'orthographe du texte. Il faudrait *prado,* qui ſignifie promenade publique plantée d'arbres.

2. L'on déſigne ainſi un homme habile à rechercher ce qui peut lui être utile ou agréable, & adroit à en profiter. Le merle ſe défie beaucoup des piéges & des chaſſeurs. De là ſans doute cette locution.

3. Fruſtré dans ſes eſpérances. Lorſque l'on veut empêcher les oies de traverſer les haies, on leur paſſe une plume dans les orifices du bec. Cette plume ſe préſentant de travers leur cauſe une vive douleur lorſqu'elles eſſayent de franchir la haie.

4. D'après les vieilles légendes, Olibrius était gouverneur des Gaules vers le milieu du cinquième ſiècle. Il devint un perſonnage des *myſtères.* Il y repréſentait les fanfarons & les glorieux.

CRISPIN, RIVAL DE SON MAITRE

Cette comédie fut donnée le même ſoir que *Don Céſar Urſin*, traduite de Calderon. *Don Céſar*, qui était le morceau de réſiſtance, tomba à plat. Criſpin fut porté aux nues. C'était juſtice. Cette pièce n'a pas depuis quitté le répertoire de la Comédie-Françaiſe.

1. C'eſt la première attaque de Leſage aux hommes d'argent. Elle nous montre qu'en ce temps-là la banqueroute était déjà un moyen de faire fortune.

2. On donnait le nom de Tournelle aux deux chambres de juſtice de Paris, mais on déſignait plus ſpécialement par le nom de La Tournelle celle qui jugeait en dernier reſſort les affaires criminelles. Le bataillon de la Tournelle eſt donc la troupe des condamnés qui étaient envoyés ſur les galères du roi.

LA TONTINE

La Tontine eſt une eſpèce d'emprunt. Elle offrait aux prêteurs des chances conſidérables en cas de ſurvie. C'eſt-à-dire que le fonds conſtitué par cet emprunt était deſtiné à être réparti, à une époque déterminée, entre les ſurvivants, avec la part des décédés & les intérêts accumulés. Cette opération financière tire ſon nom de Lorenzo Tonti. La tontine dont il eſt ici queſtion fut ouverte en 1689 par Louis XIV. Elle était de 1,400,000 livres de rentes & finit en 1726.

1. Prêter au denier deux, c'était recevoir un denier d'intérêt pour deux deniers de capital. Ce qui équivaut au cinquante pour cent moderne. Le taux légal était le denier vingt.

TURCARET

Cette pièce, qui ſubit un cruel échec, eut tellement à lutter contre le mauvais vouloir des comédiens, que le Dau-

phin, fils de Louis XIV, fut obligé d'y mettre un terme en leur envoyant l'ordre formel « d'apprendre la pièce & de la jouer inceſſamment ».

1. Un denier d'intérêt pour quatorze de capital. Voir, plus haut, la note ſur *la Tontiue*.

2. Les huiſſiers à verge étaient des ſergents royaux reçus au Châtelet. Cette charge ſe vendait.

LE THÉATRE DE LA FOIRE

Des cent & une pièces que fit Le Sage pour le Théâtre de la foire, ſoixante-quatre furent imprimées dans le recueil portant ce titre. Ce recueil, qui ne comprend pas moins de 10 vol. in-12, fut publié à Paris, chez Et. Ganeau, veuve Piſſot, P. Gandouin, de 1731 à 1737. Comme nous ne publions pas ce recueil, nous avons cru qu'il était intéreſſant d'offrir au lecteur une nomenclature de ces pièces.

LE SAGE SEUL

1713

Arlequin roi de Serendib, trois actes.
Arlequin Thétis, un acte en vers libres.
Arlequin inviſible, un acte.

Ces pièces ſont par écriteaux.

1714

Arlequin Mahomet.
Le Tombeau de Noſtradamus.

Ces deux pièces, en un acte chacune, furent chantées par les acteurs & reliées enſemble par un prologue intitulé : *La Foire de Guibray*.

1715

La Ceinture de Vénus, deux actes.
La Parodie de l'opéra de Télémaque, un acte.
Le Temple du deſtin, un acte.

Colombine Arlequin ou *Arlequin Colombine*, un acte.
Les Eaux de Merlin, un acte.

1718

La princesse de Carizmie, trois actes.

1720

La Statue merveilleuse, trois actes.

1721

Arlequin Endymion, un acte.
La Forêt de Dodone, un acte.
La Fausse Foire, prologue.
La Boîte de Pandore, un acte.
La Tête noire, un acte.
Le Régiment de la calotte, un acte.

1722

L'ombre du cocher, prologue.
Le Remouleur d'amour, un acte.
Pierrot Romulus, ou *le Ravisseur volé*, un acte.
Le jeune vieillard, trois actes.
La force de l'amour, un acte précédé d'un prologue.
La Foire des Fées, un acte.

1725

L'Enchanteur Mirliton, un acte.
Les Enragés, un acte.

1726

Le Temple de Mémoire, un acte.
Les Comédiens corsaires, prologue.
L'obstacle favorable, un acte.
Les Amours déguisés, un acte.

1734

La Première représentation, prologue.
Les mariages du Canada, un acte.

1736

Le Mari préféré, un acte.

AVEC D'ORNEVAL

1716

Arlequin Hulla ou *la Femme répudiée*, un acte.

1718

Le Monde renverſé, un acte.
Les amours de Nanterre, un acte.
L'île des Amazones, un acte.
Les Funérailles de la Foire, un acte.

1721

Le Rappel de la Foire à la vie, un acte.

1723

Les Trois commères, trois actes.

1726

Les Pèlerins de la Mecque, trois actes

1728

Achmet & Almanzine, trois actes.
Les Amours de Prothée, un acte.

1729

La princeſſe de la Chine, trois actes.
Les Spectacles malades, prologue.
Le Corſaire de Salé, un acte.

1730

Les couplets en procès, prologue.
La Reine de Baroſtan, un acte.
L'Opéra-Comique aſſiégé, un acte.

1731

Roger de Sicile, ſurnommé le roi ſans chagrin, trois actes.

1732

Les Déſeſpérés, prologue.
Sophie & Sigiſmond, un acte.
La Sauvageſſe, un acte.

AVEC FUZELIER

1716

Le Temple de l'ennui, prologue.
Le Tableau du mariage, un acte
L'École des amants, un acte.

AVEC D'ORNEVAL & FUZELIER

1728

La Pénélope moderne, deux actes.

1730

L'Industrie, prologue.
Zémir & Almanzor, un acte.
Les Routes du monde, un acte.
L'Indifférence, prologue.
L'Amour marin, un acte.
L'Espérance, un acte.

AVEC LAFONT

1718

La Querelle des Théâtres, prologue.

TABLE

Le Sage, auteur comique . . . . . .
Le Point d'honneur. 1
Crispin, rival de son maître. 97
La Tontine 175
Turcaret 233
La Critique de Turcaret. 389
Notes 403

Achevé d'imprimer

le 15 décembre mil huit cent soixante-dix-huit

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

STANFORD UNIVERSITY
CECIL H. GREEN LI
STANFORD, CALIFORNIA
(415) 723-149

All books may be recalled

DATE DUE

OCT 16 1997

OCT 2 8 1997

OCT 22 2002

JAN 24 2003

PQ 1997 .A19 D5 C.1
Theatre.
Stanford University Libraries
3 6105 041 270 096